


600041345N

EXPLORATION

SCIENTIFIQUE

DE L'ALGÉRIE

PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841, 1842

CHEZ MM.

FORTIN-MASSON ET Cie,
LANGLOIS ET LECLERCQ,
LIBRAIRES,

A PARIS.

EXPLORATION

SCIENTIFIQUE

DE L'ALGÉRIE

PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841, 1842

PUBLIÉE

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

ET AVEC LE CONCOURS D'UNE COMMISSION ACADÉMIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

II



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLIV


BODLEIAN LIBRARY
APR 88
OXFORD.

RECHERCHES

SUR

LA GÉOGRAPHIE ET LE COMMERCE

DE

L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE

PAR E. CARETTE

CAPITAINE DU GÉNIE
MEMBRE ET SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ALGÉRIE

SUIVIES

D'UNE

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR UNE PARTIE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

PAR E. RENOU

MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE

ET ACCOMPAGNÉES DE TROIS CARTES

OBJET SPÉCIAL DES TROIS CARTES.

I. Les communications de l'Algérie et des états barbaresques avec l'Afrique centrale.

II. Les grandes communications commerciales de l'Algérie et les divisions principales du Sahara algérien.

III. La configuration orographique générale de l'Algérie.

MODE DE TRANSCRIPTION

DES

MOTS ARABES EN CARACTÈRES FRANÇAIS

ADOPTÉ POUR LA PUBLICATION
DES TRAVAUX DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ALGÉRIE.

On a cherché à représenter les mots arabes de la manière la plus simple et en même temps la plus conforme à la prononciation usuelle.

Il a paru convenable de rejeter les lettres purement conventionnelles, dont l'emploi augmente les difficultés de l'orthographe, sans retracer plus exactement l'expression phonique.

Il a été reconnu que, sauf deux exceptions, tous les caractères arabes rencontrent des caractères ou identiques ou analogues dans l'alphabet français. On a donc rendu par les lettres françaises simples ceux des caractères arabes qui leur sont identiques pour la prononciation, et par les mêmes lettres, accompagnées d'un accent[1], ceux qui leur sont analogues.

Les deux lettres qui n'ont, dans notre langue, ni identiques, ni analogues, sont le ع et le خ. La pre-

[1] Cet accent est celui qui, désigné en algèbre sous le nom de *prime*, y est employé comme signe de l'analogie entre les quantités.

mière est partout remplacée par une apostrophe, accompagnée des voyelles que la prononciation rend nécessaires ; la seconde, par la double lettre *kh*, conformément à l'usage.

Trois autres caractères, qui n'ont pas dans la langue française d'identiques ou d'analogues simples, ont été rendus par des lettres doubles, savoir : le ج par *dj*, le ش par *ch*, le و par *ou*. La prononciation arabe se trouve ainsi fidèlement reproduite.

Les avantages qu'a paru offrir ce mode de transcription sont surtout :

1° De ne point exiger la fonte de caractères nouveaux, et de pouvoir être ainsi adopté, sans aucune dépense, dans tous les établissements typographiques;

2° De fournir un moyen facile de rétablir les mots dans leurs caractères primitifs.

Lettres.	Valeur.	
ا	A, É, I, O.	L'emploi de ces divers caractères est déterminé par la prononciation et l'accentuation de la lettre arabe.
ب	B.	
ت ث	T.	Ces deux lettres sont généralement confondues dans la prononciation.
ج	Dj.	
ح	H'.	
خ	Kh.	
د ذ	D.	Généralement confondues.
ر	R.	
ز	Z.	

Lettres.	Valeur.	
س	S, C, Ç. . .	L'emploi de ces trois lettres sera réglé de manière à conserver le son sifflant de l'S.
ش	Ch.	
ص	S', C', Ç'. . . .	Même observation que pour le س.
ض ظ	D'.	Ces deux lettres sont confondues par tous les Barbaresques dans la prononciation et dans l'écriture.
ط	T'.	
ع	'.	Apostrophe précédée ou suivie de celle des voyelles dont la prononciation nécessite l'emploi.
غ	R'.	
ڢ	F.	
ڧ	K', G, Gu. .	Le *g* et le *gu* seront employés dans les mots où l'usage attribue au ڧ la prononciation gutturale du *g*; ex. : *Gafs'a*, *Guêlma*.
ك	K.	
ل	L.	
م	M.	
ن	N.	
ه	H.	
و	Ou, Ô.	
ى	Î, Ï.	

OBSERVATIONS.

1° Dans les mots qui, étant précédés de l'article, commencent par une lettre solaire, on se conformera à la prononciation en redoublant la lettre initiale. Ainsi on écrira *'Abd-er-Rah'mân, Nâc'er-ed-Dîn,* et non *'Abd-el-Rah'mân, Nâc'er-el-Dîn.*

2° Les mots terminés par la lettre ة, qui ne prend alors que le son de l'*a* sans aspiration, seront terminés,

dans la transcription française, par la lettre *a* simple, et non par *ah*. On écrira donc *Miliâna*, *Blída*, et non pas *Miliânah*, *Blídah*.

3° Les consonnes placées à la fin d'une syllabe ne seront jamais suivies de l'*e* muet. Toutefois il ne faut pas oublier que dans la langue arabe les consonnes se prononcent toutes distinctement, et qu'aucune ne prend le son nasal ni ne s'élide. Ainsi *Bíbân* doit se prononcer *Bíbâne; Mans'our, Manns'our; Tôzer* se prononce *Tôzere; Kouînîn, Kouînîne; Zâr'ez, Zâr'ezz; Gâbes, Gâbess*

RECHERCHES

SUR

LA GÉOGRAPHIE ET LE COMMERCE

DE

L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE

Ce travail n'a point été composé avec des livres.

Les matériaux en ont été recueillis, tant en Algérie que dans la régence de Tunis, pendant un séjour de trois années; ils ont été puisés dans une fréquentation continuelle des habitants de ces deux pays.

Les faits relatifs à chaque localité ont été obtenus, presque toujours, de gens nés dans la localité; les faits relatifs au commerce ont été obtenus des négociants eux-mêmes.

Ce serait donc en vain qu'on chercherait ailleurs les documents consignés ici : ils ne sont écrits nulle part. Ils existaient dispersés dans quelques centaines de têtes, d'où l'auteur les a extraits pour les réunir et les comparer.

RECHERCHES

SUR

LA GÉOGRAPHIE ET LE COMMERCE

DE

L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOGRAPHIE.

LIVRE PREMIER.

DÉLIMITATION. — LIMITES NATURELLES, FRONTIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION GÉNÉRALE DE L'ALGÉRIE.

L'Algérie nominale, c'est-à-dire l'ancienne régence d'Alger, est partagée, par une ligne dirigée à peu près de l'Est à l'Ouest, en deux zones distinctes, que les indigènes désignent sous les noms de Tell et de Sahara.

Le Tell, dont le nom dérive du mot latin *Tellus* (terre cultivable), est la zone qui borde la Méditerranée, et, ainsi que son nom l'indique, la région du labourage et des moissons.

Le Sahara s'étend au midi du Tell; c'est la région des pâturages et des fruits. Ainsi les habitants du Tell sont surtout agriculteurs, les habitants du Sahara sont surtout pasteurs et jardiniers.

Formé d'une série de bassins fertiles qui ne produisent guère que des céréales, et presque toujours du blé et de l'orge, le Tell est, dans ses parties plates, une des contrées les plus riches, mais aussi une des plus uniformes qui se puissent voir. A la vérité, la haute végétation reparaît dans les différentes chaînes qui forment la séparation des bassins; mais ces chaînes, peuplées en général par la race berbère, qui vit dans l'isolement, sont, pour la plupart, inaccessibles aux indigènes de race arabe. Le spectacle des grandes scènes de la nature, qui attache si fort le montagnard aux pentes abruptes de son pays natal, est donc interdit au laboureur qui en cultive le pied. La vue des bois, des jardins, des rochers, des effets variés qu'ils produisent, et des sites pittoresques qu'ils recèlent, est une jouissance réservée exclusivement aux propriétaires de ces montagnes; tandis que l'habitant des plaines se retrouve chaque jour au milieu de ses champs monotones, sans autre abri que le tissu de la tente, sans autre distraction que le mouvement des nuages et le balancement des épis.

Le Sahara fut pendant longtemps défiguré par les exagérations des géographes et par les rêveries des poëtes. Compris sous deux dénominations qui, à raison de leur généralité, s'excluaient mutuellement, appelé par les uns *grand désert*, ce qui entraînait l'idée de la stérilité et de la désolation, appelé par les autres *pays des dattes*, ce qui impliquait l'idée de la production et du travail, le Sahara était devenu une contrée fantastique dont notre ignorance agrandissait les proportions et uniformisait l'aspect. Depuis les montagnes qui bornent l'horizon du Tell jusqu'aux premières côtes du pays des Noirs, il semblait que la nature, dérogeant à ses lois ordinaires, renonçant à la variété qui forme le caractère essentiel de ses œuvres, eût étendu une nappe immense et uniforme composée de steppes ardents; région maudite, parcourue çà et là par quelques troupes de sauvages, étrangers aux premiers besoins de la vie individuelle qui attachent les hommes au sol, et aux premiers besoins de la vie sociale qui attachent les hommes à leurs semblables.

Telle n'est point la nature, tel n'est point l'aspect du Sahara, vaste archipel d'oasis, dont chacune offre un groupe animé de villes et de villages. Autour de chaque village règne une large ceinture d'arbres fruitiers. Le palmier est le roi de ces plantations autant par l'élévation de sa taille que par la valeur de ses produits; mais il n'exclut pas les autres espèces : le grenadier, le figuier, l'abricotier, le pêcher, la vigne, croissent à côté de lui et mêlent leur feuillage au sien.

C'est à travers les massifs de verdure formés par cette riche végétation que l'horizon lointain se dessine avec ses tons chauds, avec ses formes variées et imposantes; et si l'on ajoute au charme de ces tableaux la profusion des fruits, la fraîcheur des ombrages, la sécurité des communications, on concevra sans peine l'amour que les habitants du Sahara professent pour leur pays natal. Ce serait donc à tort que l'on se figurerait cette contrée comme une terre ingrate, comme un désert; on serait en opposition et avec la nature des lieux, et avec le sentiment général des peuples qui l'habitent.

Le Sahara ne règne pas seulement au Sud de la régence d'Alger; il s'étend au Midi de la régence de Tunis et de l'empire de Maroc; dans ces deux états, la zone septentrionale porte également le nom de Tell. Il existe donc un Tell et un Sahara tunisiens, un Tell et un Sahara algériens, un Tell et un Sahara marocains.

Le Sahara algérien, dont il sera question dans cet ouvrage, est compris entre le Sahara tunisien à l'Est, le Tell algérien au Nord, le désert proprement dit au Sud, et enfin le Sahara marocain à l'Ouest.

Nous allons faire connaître la série des points qui jalonnent ces diverses limites.

CHAPITRE II.

FRONTIÈRE DE L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE À L'EST.

L'oasis algérienne la plus voisine de la régence de Tunis est l'Ouad-Souf, et l'oasis tunisienne la plus voisine de la régence d'Alger est le Belad-el-Djerîd, dont Neft'a et Tôzer sont presque à égal titre les chefs-lieux.

La région qui les sépare, couverte, comme presque toutes les plages sablonneuses du Sahara, de plantes et d'arbustes qui servent de pâture aux bestiaux, est parcourue, dans la partie qui avoisine Neft'a, par la tribu tunisienne des H'amâma, et dans celle qui avoisine l'Ouad-Souf, par la tribu des Rbêïa, qui appartient à cette dernière oasis. Réparties sur une grande surface, ces deux tribus sont rarement exposées à se rencontrer: aussi leur limite, qui forme d'ailleurs celle des états, ne paraît-elle pas déterminée d'une manière précise. Cependant, au rapport des voyageurs, le puits et la montagne de sable de Bou-Nâb (la grosse dent) sont encore compris dans le territoire de parcours des Rbêïa, tandis que le puits d'El-'Asli passe pour appartenir aux tribus de Neft'a : la ligne frontière doit donc tomber entre ces deux points.

Au Nord de la route que nous venons de mentionner s'étend le bassin du lac Melr'ir', vaste plaine entièrement

dépourvue d'eau, semée d'ailleurs de dangers qui la rendent souvent impraticable. Entre le passage étroit connu sous le nom de Mouia-et-T'âdjer (l'eau du négociant) et celui de Foum-ech-Chot't' (la bouche du lac), il paraît n'exister aucune communication. Le premier appartient à la régence d'Alger, le second à la régence de Tunis. Le large espace qui les sépare peut donc être regardé comme une bande neutre qui détermine la frontière des deux états.

Au delà de cette région aride et déserte, c'est-à-dire au Nord du lac Melr'îr', la végétation reparaît, et avec elle le régime de parcours si commun dans le Sahara. Les lieux signalés par les voyageurs comme appartenant à la mitoyenneté sont la plaine d'El-Mît'a et le cours de l'Ouad-R'es'rân. Les tribus qui, au printemps, livrent à leurs troupeaux ces vastes pâturages, sont les Frâchîch et les Nemêmcha; les Frâchîch à Tunis, les Nemêmcha à Alger.

Ces deux tribus sont séparées, sur presque toute l'étendue de leur territoire, par l'Ouad-Helâl, qui, prenant sa source un peu au Sud de Tebessa, descend, vers le Midi, jusqu'à la plaine d'El-Mît'a, où il devient l'Ouad-R'es'rân. La rive droite est occupée par les villages des Nemêmcha. Dans la partie supérieure de son cours, la rivière traverse une plaine connue sous le nom de Bah'îret-el-Arneb (la plaine du lièvre), qui appartient encore à la tribu des Nemêmcha, mais qui forme la limite de leur territoire, et qui ainsi ferait partie de la frontière.

L'Ouad-el-Maouîn, qui doit être un des affluents de l'Ouad-Helâl, est encore signalé généralement comme déterminant la limite entre les Nemêmcha et les Frâchîch.

La montagne dans laquelle est situé le village de Bekkâria, un peu au Sud-Est de Tebessa, et particulièrement le défilé connu sous le nom de Khenguet-Bekkâria, appartiennent, suivant l'opinion généralement admise dans le pays, à la frontière des deux états.

Au delà du parallèle de Tebessa et des petites tribus dont le territoire forme la banlieue de cette ville, on trouve deux tribus contiguës, savoir : les Oulâd-si-Iah'ia-ben-T'âleb et les Oulâd-bou-R'ânem. La première appartient à Alger, la seconde à Tunis. Elles reconnaissent comme limites les ruines de H'îdra, et le cours d'eau qui sort de ces ruines sous le nom d'Ouad-H'îdra : c'est un des affluents de l'Ouad-Serrât, qui lui-même détermine la frontière jusqu'à son confluent dans l'Ouad-Mellâg; c'est alors l'Ouad-Mellâg lui-même qui sert de frontière jusqu'au point où il se jette dans le Medjerda. Dans la partie de son cours supérieur que nous venons de mentionner, et qui s'étend depuis les ruines de H'îdra jusqu'au Medjerda, ce fleuve sépare les tribus suivantes :

TRIBUS ALGÉRIENNES.	TRIBUS TUNISIENNES.
Oulâd-si-Iah'ia-ben-T'âleb.	Oulâd-bou-R'ânem.
Meh'ât'la.	Zerâlma.
H'anêncha.	Châren.

Les frontières, depuis le Medjerda jusqu'à la côte, doivent être assez connues aujourd'hui pour qu'il soit inutile de nous en occuper. Depuis sept ans que les troupes françaises ont pris possession de Lacalle, il est à présumer que la délimitation du territoire algérien, dans le voisinage de cette petite ville, a été suffisamment étudiée [1].

Ainsi, les frontières des deux régences seraient, dans la direction du Sud au Nord, le puits de Bou-Nâb, dans les dunes de sable qui entourent l'Ouad-Souf, la plaine d'El-Mît'a et l'Ouad-R'es'rân, le cours de l'Ouad-Helâl, le défilé de Bekkâria, les ruines de H'îdra, le cours de l'Ouad-H'îdra, l'Ouad-Serrât, l'Ouad-Mellâg.

Tels sont les faits que nous avons recueillis sur la délimitation territoriale entre les régences d'Alger et de Tunis, dans la partie méridionale de ces deux contrées. Si ces faits ne forment pas un système d'études aussi précis, aussi complet que l'exige la grave question de la démarcation des états, ils établissent au moins la possibilité de l'obtenir; s'ils ne fournissent pas la solution, ils la préparent, et c'est le seul but que nous nous soyons proposé.

La présence des Français en Algérie soulève des questions qu'on espérerait en vain résoudre par les procédés européens. La réglementation d'intérêts nouveaux doit reposer sur des bases nouvelles. En Europe,

[1] Cet ouvrage était écrit avant que les négociations relatives à quelques points de la frontière tunisienne eussent été engagées.

la détermination des frontières se réduit, en général, à une simple délimitation de territoire; c'est une affaire de douane et de cadastre. En Afrique, où il n'y a ni douane ni cadastre, mais où, en revanche, il existe des marabouts, cette opération se complique de circonstances particulières dont l'appréciation ne saurait être négligée sans de graves inconvénients.

Nous en citerons un exemple, que nous croyons devoir faire précéder de quelques explications.

Il est peu de tribus qui vivent en bonne intelligence avec leurs voisines. Lorsque cela a lieu, les troupeaux se mêlent dans les pâturages, les hommes s'associent pour le labour, presque toutes les opérations agricoles se font en commun; alors aussi les deux territoires se confondent, et il est presque impossible d'assigner la limite où commence l'un, où finit l'autre.

Mais cet état de choses est l'exception; généralement, les intérêts sont divisés comme les esprits. On s'observe, on se surveille; une ligne de points rapprochés trace aux pâtres de chaque tribu la délimitation de leur territoire, et cette notion géographique est la première que reçoivent les enfants; notion capitale, car il y va de la vie.

Ainsi, par une sorte d'anomalie sociale, il résulte de l'opposition entre les tribus, qui est l'absence de l'ordre, une division nette du territoire, qui est un de ses caractères.

Si les choses en restaient là, cet antagonisme ne serait pas un mal peut-être; mais de la méfiance à

l'hostilité il n'y a qu'un pas. Deux bergers se prennent de querelle; l'un d'eux, emporté par la colère, presse la gâchette de son fusil : voilà pour longtemps les deux tribus aux prises.

Les Turcs, qui pratiquaient avec cynisme la vieille maxime, « Diviser pour régner, » intervenaient à peine dans ces démêlés. Gouverner, c'était lever des impôts. Inexorables dans leur sévérité fiscale, pour le reste ils laissaient faire.

En l'absence d'un pouvoir régulateur qui jugeât et terminât ces différends, la guerre entretenait la guerre, les représailles appelaient des représailles. Si le crédit des marabouts parvenait à opérer une réconciliation, rarement elle était de longue durée.

Le premier résultat de ces luttes était l'affaiblissement et l'appauvrissement des deux tribus; cela devait être. Cependant on luttait toujours, jusqu'à ce qu'enfin l'impossibilité de se voir sans s'égorger devenant insupportable, on se résignait de part et d'autre à une réduction de territoire. On abandonnait les terres limitrophes arrosées de sang, on se repliait jusqu'à ce que la fumée des tentes ennemies disparût sous l'horizon, et au lieu d'une ligne de démarcation, il restait, entre les deux tribus, une bande neutre de 7, 8, 10 kilomètres de largeur, que l'on appelait le champ de bataille, le champ maudit. Et en effet ces terres, comme frappées de malédiction, demeuraient, pendant de longues années, désertes, silencieuses, incultes; c'était le repaire des bêtes féroces et l'effroi des voyageurs.

Il existe en Algérie un grand nombre d'espaces fertiles que la discorde a frappés d'un pareil séquestre ; et assurément, quand la France sera parvenue à rétablir l'ordre et la paix dans cette contrée, la propriété de ces friches sera acquise à l'état, non-seulement sans injustice, mais encore sans contestation.

De ces terrains, les uns sont restés voués à une éternelle jachère ; d'autres ont eu une destinée plus heureuse : défrichés par des familles que leur caractère religieux élève au-dessus de tous les partis, ils sont devenus la propriété de tribus nouvelles, mais de tribus dont tous les membres sont marabouts et naissent marabouts. Cette interposition, le rôle de médiateurs que les marabouts prennent généralement, l'ascendant que des hommes soi-disant investis d'une mission divine doivent exercer sur des populations dévotes, sont autant de circonstances qui ont contribué à rendre moins désastreuse pour l'Algérie la guerre de clocher. Sans cette intervention, le sol se serait plus rapidement dépeuplé, et n'eût offert, en 1830, qu'une vaste solitude.

Les tribus qui habitent sur la lisière des régences d'Alger et de Tunis offrent un exemple de cette usurpation pacifique. Nous avons dit que l'Ouad-el-Maouîn, l'Ouad-Helâl et l'Ouad-R'es'rân forment la limite des Nemêmcha et des Frâchîch ; mais ce n'est aujourd'hui qu'une sorte de limite légale. Ce fut la limite réelle jusqu'à l'époque où des dissensions sanglantes éclatèrent entre les deux tribus. Après un grand nombre de combats, les Frâchîch se replièrent vers l'Est, et laissèrent

inhabité le territoire compris entre l'Ouad-R'es'rân et Chebîka. Les choses en étaient là depuis longtemps, lorsque la famille d'un marabout enterré dans une petite ville des Nemêmcha vint s'établir sur le territoire abandonné, et fonder, sous le nom d'Oulâd-Sidi-'Abid, une colonie à laquelle son caractère et son origine assuraient le respect des deux partis.

Les Oulâd-Sidi-'Abid ne sont donc, à vrai dire, ni Algériens, ni Tunisiens. Soumis au régime de locomotion annuelle commun aux tribus du Sud, ils passent l'hiver et le printemps entre les villages de Chebîka et de Negrîn, au pied du second Atlas, dans la régence de Tunis, et l'été aux environs de Tebessa, dans la régence d'Alger.

Cette circonstance, qui n'a point d'analogue dans les conventions territoriales de l'Europe, suffit pour démontrer, ainsi que nous l'avons énoncé, que la reconnaissance des frontières n'est pas seulement une question de territoire. Le fait est loin d'ailleurs d'être sans importance; car il suffirait peut-être qu'un chef indigène, poussé par la cupidité ou la perfidie, présentât comme un envahissement le séjour légitime de marabouts inoffensifs sur notre territoire, pour donner lieu à des mesures de violence dont on ne tarderait pas à se repentir.

Au reste, en arrêtant d'une manière trop absolue la délimitation immédiate des deux états, il serait à craindre que cette mesure ne trouvât pas, quant à présent, dans l'adhésion des populations qu'elle intéresse, la sanction qui lui est nécessaire pour être vrai-

ment efficace et utile. Le désordre que la déplorable administration des Turcs avait introduit dans toute l'Algérie n'est nulle part aussi complet que dans le voisinage des frontières. Il y a quelques années, il n'existait encore, pour passer d'une régence dans l'autre, que deux routes praticables, celle du littoral et celle du Sahara; partout ailleurs les voyageurs étaient dépouillés ou assassinés. Encore la première n'était-elle praticable qu'à la condition de payer à la tribu frontière de R'ezoân, qui livrait le passage, un droit énorme de 25 francs par mulet.

Cette route était pourtant la seule qui établît la communication entre les deux capitales, Constantine et Tunis. La route directe, qui passe par El-Kêf, était absolument interdite. Les voyageurs qui la suivaient, à leurs risques et périls, se voyaient obligés de marcher la nuit et de se cacher pendant le jour. Les échanges entre Constantine et Tunis se faisaient donc par Bône et étaient grevés d'une double servitude, le droit de brigandage, qu'il fallait acquitter à la frontière, et l'allongement considérable du chemin.

C'est en vain qu'on eût rendu responsables de ces désordres les puissances sur le territoire desquelles ils avaient lieu. Les populations de la frontière ne faisaient pas à leurs souverains l'honneur de les reconnaître. Quand on leur demandait, « A qui appartenez-vous? » elles répondaient : « A personne. » Pour obtenir une autre réponse, il eût fallu demander : « A qui êtes-vous *censés* appartenir? » Voici un spécimen des relations qui

existaient entre l'ancien bey de Constantine et les tribus de cette région. A quelques lieues à l'Ouest de l'Ouad-Serrât, sur le territoire algérien, s'élève un piton isolé, occupé par un village que l'on appelle *Gala't-es-Snân* (le château des dents). Ce lieu est inaccessible de tous les côtés, excepté à l'Ouest, où l'on peut y parvenir par un chemin étroit. Lorsque le bey de Constantine passait au pied de ce morne, escorté de ses troupes, entouré de tout l'appareil de sa puissance, les habitants, du haut de leur rocher, lui jetaient un chien garrotté, en lui criant : « Pour ton dîner. » C'était, ajoutent les narrateurs, la seule contribution qu'on lui payât. Si le fait n'est pas vrai, il est au moins populaire, et les indigènes de cette contrée le racontent avec orgueil. De pareilles dispositions, si elles existent encore, n'éloigneraient-elles pas toute possibilité, quant à présent, d'une convention territoriale entre les deux états?

En supposant même que les populations fussent dans des dispositions plus favorables, l'autorité française n'est peut-être pas encore assez complétement éclairée sur les habitudes et les mœurs des indigènes, sur l'esprit qui les anime, sur leurs intérêts et sur leurs besoins si différents des nôtres, pour formuler, avec la certitude de ne rien omettre, un programme à ses négociateurs.

En résumé, une négociation relative à la délimitation des frontières de Tunis, si elle se proposait d'arriver, dans un avenir trop prochain, à un règlement définitif et complet, nous paraîtrait inopportune et illusoire; inopportune, parce qu'elle se complique d'intérêts nom-

breux, d'un genre tout nouveau, que l'on n'est pas encore en état d'apprécier dans tous leurs détails, parce qu'elle soulève des questions, dont il serait peut-être imprudent de donner une solution trop hâtive ; illusoire, parce que les populations mitoyennes échappent, depuis un grand nombre d'années, à l'action directe des gouvernements, et qu'on ne peut guère espérer de les voir, par un changement subit d'habitudes, se soumettre à leurs conventions.

Dans un pareil état de choses, il serait à craindre qu'un traité ne donnât lieu à des récriminations continuelles et, peut-être, à des collisions fâcheuses.

CHAPITRE III.

LIMITES DU SAHARA ET DU TELL DANS LA RÉGENCE D'ALGER.

La délimitation du Sahara et du Tell est déterminée par la différence de leurs produits : le Tell est la région des céréales ; le Sahara est la région des palmiers. Mais cette définition, qui paraît précise, laisse pourtant encore une part assez large à l'arbitraire.

La nature, en effet, ne change jamais d'état sans transition ; entre la région des palmiers et celle des céréales, il est des zones où la datte et l'épi mûrissent également bien ; il en est qui ne produisent ni l'un ni l'autre. Ces zones *hermaphrodites* semblent donc ou appartenir aux deux régions, ou n'appartenir à aucune. Cependant, comme les terres impropres à la culture sont toujours abandonnées au libre parcours, elles rentrent, à ce titre, dans le domaine des peuples pasteurs et dans la circonscription générale du Sahara.

La délimitation, telle qu'elle est reconnue par les indigènes, paraît établie d'après ce principe général : les pays où la culture des céréales est la règle font partie du Tell ; les pays où la culture des céréales est l'exception font partie du Sahara.

Passons au tracé des limites.

Nous avons dit que l'Ouad-R'es'rân détermine, sur toute l'étendue de son cours, la frontière des régences

d'Alger et de Tunis. Au point où cette rivière débouche dans la plaine d'El-Mît'a, il existe des ruines qui portent elles-mêmes le nom de *R'es'rân*. C'est là que la limite du Sahara algérien vient se rattacher à la frontière de Tunis. Ces ruines sont situées au pied d'une chaîne de montagnes, qui se prolonge, sans interruption, dans l'Est jusqu'au Djebel-H'adîfa, près de Gâbes; dans l'Ouest, jusqu'au Djebel-Metlîli, près d'El-Gant'ra. La lisière du Sahara suit le pied de ces montagnes.

A partir des ruines de R'es'rân, la limite du Sahara algérien, dans l'étendue des pays que nous avons étudiés, peut se diviser en trois parties.

La première s'étend depuis R'es'rân jusqu'au Djebel-Metlîli, et reste constamment dans le bassin du lac Melr'ir'.

La seconde s'étend depuis le Djebel-Metlîli jusqu'au pic connu sous le nom de *Grîn-el-Adaôra* (la petite corne des Adaôra), et reste constamment dans le bassin d'El-H'od'na;

La troisième s'étend depuis la petite corne des Adaôra jusqu'au village de Frenda, et reste constamment dans le bassin du haut Chélif.

Première partie, comprise dans le bassin du lac Melr'ir'.

Le voyageur qui, partant des ruines de R'es'rân, voudrait suivre la lisière du Sahara, verrait se dérouler successivement à sa droite les anneaux de la chaîne dont nous avons parlé, et, à sa gauche, les grandes plaines

d'El-Mît'a, d'Ouazâren, d'El-Fîd', d'El-Mansef, au fond desquelles passe l'Ouad-el-Djedi.

Il laisserait dans la montagne, à environ 10 kilomètres au Nord, les villages Nemêmcha de Negrîn, de Touda, de Frekkân; il passerait à la même distance du hameau de Seïâr, situé sur l'Ouad-Bêdjer et sur le territoire des Beni-Barbâr. Dans aucun de ces villages le palmier n'est cultivé, quoique tous possèdent un grand nombre d'arbres à fruits.

Continuant à suivre le bord du Sahara, notre voyageur traverse l'Ouad-Bêdjer; il franchit le ruisseau et dépasse la montagne des Oulâd-'Omrân; il atteint et contourne le pied du Chechchâr. Il voit alors s'ouvrir à sa droite une large trouée : c'est la vallée de l'Ouad-el-'Arab, un des principaux affluents de l'Ouad-el-Djedi et du lac Melr'ir'. Au point où cette rivière débouche dans la plaine, est située la ville de Khenguet-Sidi-Nâdji, avec ses magnifiques plantations de dattiers. Cette ville est la première de l'oasis du Zibân, pour les voyageurs qui viennent du Nord-Est, et qui la considèrent comme l'entrée du Sahara de ce côté. Cependant elle n'appartient pas à la limite des palmiers; jusqu'au village d'El-Ouîldja, à 25 kilomètres en amont, les bords de l'Ouad-el-'Arab en sont plantés.

En partant de Khenguet-Sidi-Nâdji, le voyageur continuant à côtoyer le Sahara laisse au Nord-Ouest le Djebel-Berga, et au Sud-Ouest, mais à peu de distance, l'Ouad-el-'Arab; il passe ensuite au pied d'un des plus gros anneaux de cette chaîne, appelé par les Arabes

Ah'mer-Kheddou (la joue rouge), à cause des reflets rougeâtres qu'il présente de loin. Le voyageur traverse l'Ouad-Guechtân, l'Ouad-Oulâd-'Abd-er-Rah'mân et l'Ouad-el-Abied', qui va passer à Sidi-'Ok'ba; il chemine ainsi entre les tribus Châouia qui habitent ces arrière-contre-forts de l'Aourês et les tribus arabes qui peuplent l'oasis du Zîbân. Après avoir dépassé la tribu Châouia des Beni-Ah'med, le voyageur pénètre dans un golfe formé par la vallée de l'Ouad-el-Brânis. Ce golfe, habité par la tribu arabe des Oulâd-Zeïân, s'avance jusqu'au village de Beni-Suik, qui sert à la fois de borne au Sahara, à la culture des dattiers et aux tribus de race arabe. Au village d'Ament'an, à quelques kilomètres au-dessus, le palmier n'est déjà plus cultivé.

A partir de l'Ouad-el-Brânis commence un énorme promontoire habité par les tribus Châouia des Beni-Ma'af et des Oulâd-'Abdi; il sépare les deux vallées de l'Ouad-el-Brânis et de l'Ouad-el-Out'âïa.

La lisière du Sahara suit la base de ce promontoire jusqu'au Djebel-bou-Mengouch, qui en forme l'extrémité, et elle est alors à peu de distance de Biskra. A partir de là, elle remonte vers le Nord, en restant sur la rive gauche de l'Ouad-el-Out'âia, pour aller passer au village d'El-Gant'ra.

El-Gant'ra est situé à l'issue d'une gorge étroite, abrupte, profonde, qui sépare le Djebel-Aourês du Djebel-Metlîli; au fond du précipice coule la rivière qui porte ses eaux à Biskra. Cette gorge, redoutable par les dangers de toute sorte qu'elle présente, est

pourtant un des passages les plus fréquentés de la province de Constantine. C'est par là que s'opère le mouvement de flux et de reflux qui amène, chaque année, dans le voisinage de Constantine, les tribus du Sahara oriental; et elles s'en retournent par la même voie. Le défilé débouche, au Sud, dans la plaine d'El-Out'âïa, plantée déjà de quelques dattiers. C'est pourquoi les Arabes ont surnommé ce passage *la bouche du Sahara*.

Au sortir d'El-Gant'ra, le voyageur, que nous supposons vouloir suivre la lisière du Sahara, contourne la large base du Djebel-Metlîli, pour aller passer dans la trouée formée entre cette montagne et le Djebel-D'âïa; il quitte alors le bassin du lac Melr'ïr' pour entrer dans celui d'El-H'od'na.

Deuxième partie, comprise dans le bassin d'El-H'od'na.

Après avoir descendu les dernières pentes septentrionales du Djebel-D'âïa, il s'avance droit vers le Nord. A gauche se déploie la grande plaine d'El-H'od'na, dont le fond est occupé par le lac salé de Msîla. Devant lui, au Nord, s'élève une longue chaîne dont le plus gros anneau est le Bou-T'âleb. C'est vers ces montagnes qu'il se dirige, jusqu'à l'Ouad-ech-Cha'ïr, où il en atteint le pied. Alors il infléchit sa route vers le Nord-Ouest, pour côtoyer les versants méridionaux. Tous les anneaux qui se dérouleront depuis le Djebel-Oulâd-Fât'ma jusqu'à la petite corne des Adaôra,

connue pour être une des bornes-frontières du Sahara; tous ces anneaux, disons-nous, occupent un développement de 250 kilomètres. Il est inutile de les mentionner, le lecteur pouvant les suivre sur la carte que nous avons essayé d'en dresser.

Troisième partie, comprise dans le bassin du haut Chélif.

Le voyageur poursuit sa route, côtoyant le pied des montagnes qui bornent la vue à droite, tandis qu'à gauche son regard se perd dans le désert de Sidi-'Aïça et la plaine de Sêressô; il atteint ainsi le pied de Djebel-Rah'mân, signalé comme une des bornes-limites du Sahara. A partir de là, quelle route tiendra-t-il? Suivant les uns, il remontera le Nehâr-Ouâcel; suivant les autres (et c'est le plus grand nombre), l'Ouad-Souf-Cellem. Tous s'accordent pour placer les villages de Goudjîla et de Frenda sur la ligne de mitoyenneté.

Nous n'irons pas plus loin; à l'Ouest de Frenda les renseignements nous manquent pour atteindre le point où le Sahara algérien confine au Sahara marocain.

CONCLUSION.

Il résulte de l'exposé qui précède que le Sahara algérien s'avance moins au Nord dans l'Est que dans l'Ouest. Depuis les ruines de R'es'rân, situées à la latitude de 34° 20', et à 140 kilomètres de la côte, il gagne de plus en plus vers le Nord, jusque sous le méridien de Dellis, où il atteint la latitude de 36°, et n'est éloigné de la côte que de 80 ou de 90 kilomètres.

Les trois bassins qu'il traverse sont :

A l'Est, le bassin fermé du lac Melr'îr';

Au centre, le bassin fermé d'El-H'od'na;

A l'Ouest, le bassin du Chélif, qui débouche à la Méditerranée.

Ainsi, par rapport aux grandes lignes d'écoulement, le Sahara présente des caractères qui varient avec les longitudes. Dans l'Est et dans le centre, une partie des vallées qui versent leurs eaux au Midi appartient à la région du Tell; dans l'Ouest, au contraire, une partie des vallées qui versent leurs eaux au Nord appartient au Sahara.

En d'autres termes, dans l'Est et dans le centre, la région des céréales dépasse les limites du bassin de la Méditerranée; dans l'Ouest, au contraire, elle ne les atteint pas.

Ce phénomène n'est pas le seul que présente la limite du Sahara, envisagée dans ses rapports avec la culture du sol. Les principales vallées de l'Ouad-el-Djedi, et particulièrement l'Ouad-el-'Arab, produisent, dans les parties inférieures, des dattes et des grains; de sorte que ces terres privilégiées, largement pourvues d'eau et de soleil, participent de la richesse des deux natures.

Dans l'Ouest, c'est tout le contraire; le bassin supérieur du Chélif ne produit pas de dattes. La culture du palmier ne commence qu'à El-Ar'ouât', chef-lieu de l'oasis des K's'our. Encore les produits sont-ils réputés d'une qualité inférieure. Quant à la culture des

céréales, si l'on excepte quelques bandes étroites baignées par l'Ouad-Sebgâg et l'Ouad-et-T'ouîl, et quelques bas-fonds enrichis par le séjour des eaux, elle est nulle dans l'immense plaine de Sêressô, territoire bâtard également impropre aux deux cultures.

Il existe donc vers la limite du Sahara, ainsi que nous l'avons dit, des zones d'une nature incertaine. Dans l'Est, ce sont de riches vallées doublement productives; dans l'Ouest, ce sont des steppes immenses doublement stériles; landes ingrates, qui seraient, à juste titre, repoussées par les deux régions, si les pâturages dont elles se couvrent pendant la saison des pluies ne leur assignaient une place naturelle dans le Sahara.

Entre le bassin du lac Melr'îr' et la vallée du Chélif, le bassin d'El-H'od'na tient le milieu, autant par sa position géographique que par la nature de ses produits. Sur les bords septentrionaux du lac de Msîla, la culture du palmier est un accessoire secondaire. Sur la rive méridionale, Mdoukâl et Bou-Sa'da sont les seuls points où elle présente quelques avantages. Mais les produits sont loin de rivaliser, pour la quantité et la qualité, avec ceux de l'Ouad-Rîr', du Zîbân et de l'Ouad-Souf. Les riverains du lac trouvent plus de ressources dans la culture des céréales; presque toutes les vallées du Nord et de l'Est produisent beaucoup de grains. Tels sont l'Ouad-Msîla, l'Ouad-Bou-H'amâdou, l'Ouad-Mogra, l'Ouad-Metkaouak et ses nombreux affluents. Toutefois, on n'est pas sûr de

réussir sur tous les points; il en est où l'on ne tente le labourage que dans les années très-pluvieuses. Les vallées de l'Ouest tiennent déjà de la nature des landes, témoin le désert de Sidi-'Aïça.

La rive méridionale est dominée d'assez près par la haute chaîne du Meh'arga, et l'espace étroit qui reste libre entre la montagne et le lac n'est qu'une plage sablonneuse réservée au parcours des bestiaux. Mais le Djebel-Meh'arga n'est point la limite absolue de ce vaste bassin; à la hauteur du milieu du lac, il est traversé par une large ouverture, au fond de laquelle coule une rivière importante, l'Ouad-ech-Cha'ïr (la rivière de l'orge). Cette rivière, dans la partie supérieure de son cours, arrose la longue et large plaine d'El-Meh'âguen, habitée par les Oulâd-Naïl, et cultivée très-avantageusement, surtout dans le voisinage du Talweg. Les bords supérieurs de la vallée sont moins heureusement partagés; plusieurs localités n'y reçoivent point assez d'eau pour être mises en culture, et restent en friche et en pâturages.

Ainsi, les terres limitrophes du Sahara et du Tell présentent, dans les trois bassins qui les arrosent, des caractères qui se nuancent de la manière suivante:

Caractère du bassin oriental, double culture;

Caractère du bassin central, double culture entremêlée de pâturages;

Caractère du bassin occidental, pâturages.

CHAPITRE IV.

LIMITES DU SAHARA ALGÉRIEN AU SUD. — FRONTIÈRE NATURELLE DE L'ALGÉRIE.

La délimitation méridionale des états barbaresques est restée, jusqu'à ce jour, dans une obscurité profonde. Vont-ils se perdre par degrés insensibles dans les profondeurs mystérieuses de l'Afrique centrale, ou s'arrêtent-ils à des bornes naturelles, précises, infranchissables? Ce sont des questions que la géographie moderne n'a pu ni résoudre ni même poser; questions dont l'importance ne saurait pourtant être mise en doute, puisqu'une solution éclairerait l'administration française sur l'étendue des engagements qu'elle peut prendre avec l'Algérie.

Oui, les états barbaresques ont au Sud une frontière naturelle; pour l'Algérie en particulier, c'est une ligne d'oasis unies entre elles par des relations journalières, rattachées aux populations du Nord par les premières nécessités de la vie; séparées brusquement des populations du Sud par les habitudes, par les besoins, et par un abîme bien réel de sables arides et inhabités, qui commencent au pied même de leurs palmiers.

Cette ligne de démarcation est dirigée à peu près de l'Est à l'Ouest, et les oasis dont elle est formée se succèdent dans l'ordre suivant :

L'Ouad-Souf,
L'Ouad-Rîr',
Temâcîn,
Ouâregla,
L'Ouad-Mzâb,
El-Abied'-Sidi-Cheikh.

Au midi de cette ligne, les premières villes que l'on rencontre sont celles de R'dâmes et d'El-Gole'a; R'dâmes sur la route de R'ât et du Fezzân; El-Gole'a sur la route du Touât et de Timbektou[1]. L'espace intermédiaire est parcouru par l'immense tribu des Touâreg.

L'oasis algérienne la plus voisine de R'dâmes est l'Ouad-Souf; l'oasis algérienne la plus voisine d'El-Gole'a est l'Ouad-Mzâb.

Examinons la nature des relations qui existent entre ces deux villes du désert et les oasis du Sahara algérien. Cet examen justifiera le rôle de limites que nous assignons à ces dernières.

La distance de l'Ouad-Souf à R'dâmes est d'environ 400 kilomètres. Les négociants de cette ville qui ont quelques opérations d'échange à faire dans le Nord se réunissent en caravane pour se rendre soit à Neft'a, chef-lieu de l'oasis tunisienne du Belad-el-Djerîd, soit à Gâbes, autre ville tunisienne du littoral. Quelques négociants se rendent aussi dans l'Ouad-Souf; mais les relations avec cette oasis sont beaucoup plus rares, et le motif en est simple; la région qu'il faut traverser

[1] Vulgairement appelée Tombouktou. Nous rétablissons la prononciation arabe.

n'est plus le Sahara, si cher aux habitants de l'Algérie méridionale; c'est un désert hérissé de montagnes de sable qui se succèdent sans interruption depuis le moment où l'on perd de vue les palmiers de R'dâmes, jusqu'à l'instant où l'on touche ceux de l'Ouad-Souf. Sur un sol aussi mobile, on comprend combien la marche doit être pénible. Toutefois, cet inconvénient paraîtrait encore supportable, si les voyageurs étaient assurés de trouver de l'eau à chaque gîte, comme cela a lieu sur la plupart des grandes communications intérieures du Sahara; mais dans une traversée aussi longue et aussi rude on ne trouve qu'un seul puits. Il est situé au point de concours et à peu près à moitié chemin des deux routes qui, de Neft'a et de l'Ouad-Souf, conduisent à R'dâmes. A ces difficultés il faut ajouter le danger de rencontrer les Touâreg, qui, dans l'espoir de piller les caravanes, peuvent les attendre à coup sûr au voisinage de cet unique puits. On conçoit donc qu'à moins d'une impérieuse nécessité chacun reste chez soi.

Il doit paraître impossible que des voisins, séparés par un espace vide de 400 kilomètres, puissent se gêner. Les traditions locales signalent pourtant un exemple de ce fait. A une époque, dont on ne précise pas la date, des brigands de R'dâmes partaient sur des dromadaires et poussaient leurs incursions jusqu'à la ligne des oasis algériennes. Ils allaient s'embusquer dans les montagnes de sable qu'il faut traverser quand on se rend directement de Temâcîn à l'Ouad-Souf. La

communication, ordinairement si sûre et si fréquentée qui relie les oasis entre elles, en était devenue presque impraticable. Mais les trois villes qui souffraient le plus de ces brigandages étaient Taïbat, Tuggurt et Temâcîn. Les habitants se liguèrent contre l'ennemi commun, parvinrent à surprendre la bande et l'exterminèrent. Le point où eut lieu cette exécution porte encore aujourd'hui le nom de *Mak'sem-el-R'dâmsiia* (le passage des R'dâmsins). Au reste, depuis cette époque, rien de semblable ne se renouvela.

Tels sont les rapports qui existent entre l'Ouad-Souf et R'dâmes. Après l'Ouad-Souf viennent les oasis de l'Ouad-Rîr' et de Temâcîn; ici point de relations directes avec le Sud. Les communications avec El-Gole'a et R'dâmes ont lieu par Ouâregla et par l'Ouad-Souf, et ne paraissent pas être bien fréquentes; car les villes de R'dâmes et d'El-Gole'a, aussi bien que les Touâreg, ne sont connus des gens du pays que par les récits de quelques étrangers.

Peut-être en serait-il de même à Ouâregla si la tribu des Cha'amba, qui habite les environs de cette ville, n'était originaire d'El-Gole'a. Toutefois, cette parenté seule serait encore insuffisante; car, si elle rend les communications plus sûres, elle ne les rend pas plus faciles. Mais les Cha'amba possèdent le moyen de transport et de rapprochement que la nature accorde par faveur spéciale aux habitants des grandes solitudes. Grâce à leurs dromadaires [1] et aux liens de parenté qui

[1] Nous nous servons ici du mot *dromadaire* pour traduire le nom

les unissent à la population d'El-Gole'a, ils peuvent franchir avec moins de peine et de dangers la distance de 270 kilomètres qui sépare les deux villes.

Au reste, ces communications sont encore rares; elles se réduisent à trois ou quatre voyages par an. La caravane est formée d'une partie des hommes d'armes de la tribu; les femmes, les tentes, les troupeaux, restent sous la garde d'une escorte, qui les protége contre les incursions des Touâreg.

Cette tribu, ainsi que nous l'avons dit, borde au Sud la ligne des oasis, c'est-à-dire qu'entre les Algériens et les Touâreg il n'y a pas d'intermédiaire humain; car, à vrai dire, on chercherait peut-être en vain sur un autre continent des populations limitrophes qui se fréquentent aussi peu. Des habitants de l'Ouad-Souf, de l'Ouad-Rîr', de Temâcîn nous ont assuré que dans leur pays on ne voyait jamais de Touâreg. Ce n'est pas que tout le monde ne les connaisse; chacune des oasis sait bien qu'elle n'a pas de plus proches voisins au Midi; mais, en réalité, ce sont des voisins presque fabuleux.

A Ouâregla, on raconte, comme un fait extraordinaire, l'apparition de deux Touâreg, qui furent l'objet d'une curiosité générale. L'un d'eux, dit-on, avait commis un meurtre, et, pour échapper à la loi du

de *mehâri* (pluriel *mehâra*), sous lequel les Arabes du Sud désignent les chameaux à grande vitesse. Ce qui nous détermine à employer ce mot, qui n'est peut-être pas celui des classifications zoologiques, c'est son étymologie de *drómas* (coureur), qui correspond parfaitement à la qualité essentielle du *mehâri*.

talion dont la famille de sa victime le menaçait, il résolut de prendre la fuite. Une nuit, donc, il partit, à dos de dromadaire, avec son fils, et, au risque de se perdre, ils s'aventurèrent tous deux dans les sables. Après avoir marché longtemps vers le Nord, ils aperçurent des tentes: c'étaient celles des Cha'amba. Ils parvinrent à faire comprendre par des signes le motif qui les amenait, et furent bien accueillis, comme le sont toujours les transfuges d'une tribu ennemie.

Comment deux tribus qui ne se voient jamais peuvent-elles être ennemies? C'est ce qu'il est difficile de comprendre quand on ne connaît pas les mœurs de ces peuplades.

Il arrive bien rarement que le désert lui-même soit entièrement dépourvu de végétation. Pendant l'été, il est vrai, les plantes se dessèchent; les puits, rares et pauvres, tarissent tout à fait; c'est alors que ces grands steppes sont brûlants et inabordables. Mais, au retour de la saison des pluies, les puits se remplissent, la végétation reverdit. Les Cha'amba s'avancent alors vers le Sud où ils trouvent des pâturages pour leurs troupeaux; toutefois, ils ne s'aventurent jamais à plus de quatre journées de marche. De leur côté, les Touâreg s'avancent vers le Nord; mais il reste toujours un intervalle assez grand pour qu'il soit impossible de se voir. Cependant lorsque les deux tribus atteignent en même temps, l'une au Nord, l'autre au Sud, la limite de leurs excursions, il arrive quelquefois que le vent porte à l'une des deux l'avis du voisinage de l'autre. Aussitôt

une incursion est organisée. Comme ces expéditions n'ont pas d'autre but que le vol, avec les moyens d'attaque on prépare les moyens de transport. Les principaux objets de convoitise sont les dromadaires et les nègres, ensuite les chameaux, et enfin, quand on ne peut mieux, les moutons. Il est inutile de dire que souvent on ne rapporte que des morts et des blessés: ce sont les chances de la guerre.

Ces expéditions, d'ailleurs assez rares, ne sont connues à Ouâregla que par les récits des Cha'amba. De pareilles rencontres, au milieu de solitudes immenses, avec des hommes que l'éloignement et l'ignorance transforment en géants, sont des scènes qui frappent vivement l'imagination des Arabes. Aussi les histoires des Cha'amba sont-elles écoutées avidement; leurs récits font le charme de la veillée pendant la durée du séjour annuel au pays natal, et on les répète encore pendant l'absence de la tribu, en attendant que de nouvelles aventures donnent lieu à de nouveaux récits.

Si les Cha'amba de Ouâregla établissent quelques communications entre la ligne frontière et les populations de l'intérieur, ceux de Metlîli en entretiennent de plus régulières et de plus fréquentes. Comme nous devons faire connaître ailleurs l'importance commerciale de cette ville, nous nous bornerons, quant à présent, à dire un mot des rapports géographiques qui en font une des bornes méridionales de l'Algérie.

Metlîli est située à environ 45 kilomètres Ouest-Sud-Ouest de Rârdêia, chef-lieu de l'Ouad-Mzâb. La proxi-

mité et le commerce la mettent en relation continuelle avec cette capitale et avec l'oasis qu'elle représente. Beaucoup d'habitants pauvres de Metlîli servent comme chameliers dans les caravanes qui vont au Nord. Plusieurs arrivent ainsi jusque dans nos établissements du littoral, où ils travaillent, soit comme journaliers, soit comme entrepreneurs particuliers de transports. Quelques-uns se livrent au commerce et sont confondus parmi les Mzâbites. Metlîli appartient donc à l'Algérie.

La ville la plus rapprochée de Metlîli, au Sud, c'est El-Gole'a. La distance qui les sépare est de 200 kilomètres en ligne droite. L'espace intermédiaire est un sol hérissé de roches nues et sillonné de ravins au fond desquels règne une épaisse couche de sable. La route la plus courte est dépourvue d'eau. Cependant, au moyen d'un léger détour, on peut en trouver à l'Ouad-Zirâra, à une forte journée d'El-Gole'a. Il existe une autre route sur laquelle on trouve de l'eau les deux premiers jours, dans le lit de l'Ouad-Mâceq et de l'Ouad-Nechchou; mais, en partant de l'Ouad-Nechchou, on est obligé de remplir les *mzâda* [1]; car les trois journées de marche qui restent jusqu'à El-Gole'a ne présentent plus qu'un sol aride. Enfin, il est une dernière route où tous les lieux d'étape fournissent de l'eau; mais les journées sont beaucoup plus longues. Les gîtes sont l'Ouad-Mâceq, l'Ouad-Bou-Rkâkîb, l'Ouad-Châref et enfin l'Ouad-Zirâra [2]. Chaque journée est

[1] Outre faite de la peau d'un jeune chameau.

[2] Voir le livre II, chap. 1er, sect. 1re.

d'environ 50 kilomètres. On peut juger par ces détails des difficultés que présentent les communications entre El-Gole'a et Metlîli, difficultés qui sont moindres, à la vérité, que pour les autres oasis, mais qui sont assez grandes cependant pour établir une véritable solution de continuité.

Ajoutons que la nature du sol est un obstacle à l'emploi des dromadaires. Ce n'est pas que les habitants d'El-Gole'a en soient dépourvus, mais ils s'en servent beaucoup plus dans leurs relations avec le Sud que dans leurs voyages au Nord.

Enfin, il est un fait qui nous paraît fixer péremptoirement la ligne de démarcation. Les habitants de Metlîli transportent des marchandises à El-Gole'a, et reviennent en général sans aller plus loin au Sud. Les habitants d'El-Gole'a transportent des marchandises à Metlîli, et s'en retournent généralement sans aller plus loin au Nord. Cette ville n'est donc pour eux que ce qu'est Marseille pour les Levantins, un comptoir, un pied-à-terre commercial.

La dernière oasis algérienne à l'Ouest est celle connue sous le nom d'El-Abied'-Sidi-Cheikh. De cette oasis dépendent un grand nombre de tribus : ce sont les Oulâd-Sidi-Cheikh, les H'ameïân, les Doui-Mni'a, les T'râfi, les Rzeïna, les Oulâd-Sidi-H'âdji-Iah'ia, les Oulâd-Moumen, les tribus du Djebel-K'sên. Toutes ces tribus, à la vérité, sont en relation avec le Sud; mais la nature de ces relations tient plus du contact que du mélange. Les points qu'elles fréquentent sont El-Gole'a

et les villes de l'oasis du Touât, particulièrement Gourâra ou Timîmoun. Les distances qui les séparent de ces villes sont très-considérables; les puits sont rares. La distance à Gourâra, par exemple, est de quinze jours de marche dans les sables, sans rencontrer un seul village. Chaque jour, en été, au fort de la chaleur, on fait une halte d'une heure ou une heure et demie. Ceux qui ont des chameaux dorment sur leurs chameaux; ceux qui n'en ont pas creusent le sable jusqu'à une profondeur d'environ un pied pour le trouver un peu moins brûlant : il serait impossible de dormir à la surface. Devant de pareils obstacles, le génie de la conquête doit s'arrêter.

Au delà d'El-Abied'-Sidi-Cheikh, à l'Ouest, commence l'empire de Maroc. Il règne un mouvement considérable d'échange entre cet état et l'oasis intérieure du Touât. C'est par les Berbères marocains et les tribus de Tafilelt que celle-ci s'approvisionne de grains; elle ne reçoit guère de l'Algérie que des objets de luxe. Sous ce rapport, le Touât appartiendrait plutôt à l'empire de Maroc qu'à la régence d'Alger, les hommes dépendant plus de la main qui les nourrit que de la main qui les pare. Mais, entre des peuples séparés par d'énormes distances, que des obstacles et des périls incessants agrandissent encore, il ne peut exister aucun lien de solidarité politique. Il est impossible de s'étreindre quand on a tant de peine à se toucher.

La ligne d'oasis que nous venons de parcourir forme donc la frontière de l'Afrique septentrionale, dans

l'étendue de la régence d'Alger. Au delà de cette limite naturelle, les sables, mais surtout le manque d'eau, élèvent une barrière devant laquelle s'arrêtent l'industrie et les passions des hommes. Non-seulement les relations avec la région méridionale deviennent plus rares, mais elles changent de nature. Aux rapports d'engrenage, qui établissent la dépendance mutuelle de toutes les populations du Nord, succèdent de simples rapports de contact. Les deux points principaux par où le contact s'effectue sont El-Abied'-Sidi-Cheikh et Metlîli, espèces de tentacules par lesquelles l'ancienne régence d'Alger communique avec l'Afrique centrale.

C'est à partir de cette ligne où finit le Sahara, que commence, à proprement parler, le désert, vaste solitude parcourue plutôt qu'habitée, mais à une grande distance, par la redoutable tribu des Touâreg, qu'elle sépare à la fois de la race blanche et de la race noire.

Le désert, qui borne au midi le Sahara algérien, forme aussi la limite du Sahara tunisien jusqu'à la Méditerranée, et du Sahara marocain jusqu'à l'Océan; à l'Est et à l'Ouest, il va se perdre par des pentes insensibles dans les bas-fonds de ces deux mers; et, comme au point de vue de la sociabilité humaine, les continents ne sont pas seulement déterminés par la distribution des eaux sur le globe, mais encore par toutes les circonstances qui opposent un obstacle éternel au rapprochement des hommes, on peut dire avec vérité que l'Afrique septentrionale est une grande île, dont les

bords sont *nettement circonscrits* par la Méditerranée, le désert et l'Océan.

En considérant comme un large détroit la partie du désert qui correspond au Sahara algérien, la côte des oasis est, par rapport aux populations situées de l'autre côté de ce détroit, ce qu'était la côte de Provence, par rapport aux nations barbaresques, avant les événements de 1830. Si ce n'est pas la mer que les habitants des oasis ont devant eux, ce sont des plages désertes, profondes, silencieuses comme elle. Ils savent que loin, bien loin derrière leur horizon, habite un peuple de corsaires dont les mœurs diffèrent entièrement des leurs, et ce peuple, qu'ils n'ont jamais vu, leur inspire pourtant une terreur profonde et instinctive, comme les corsaires d'Alger étaient l'effroi de nos ports, qui ne les voyaient jamais. Les traditions provençales avaient conservé le souvenir de quelques incursions anciennes des Algériens. La tradition du Sahara parle aussi des incursions des Touâreg. Nous avons déjà cité dans le voisinage de l'Ouad-Souf, un monument de ces incursions. Il en existe un autre, à l'Ouest, connu sous le nom de *'Aïoun-Bor'dâd* (les sources de Bor'dâd). Ce sont des ruines situées à deux journées au Sud de Temâcin. Là, dit-on, florissait jadis une oasis de vingt-cinq bourgades, qui furent détruites par les pirates du désert, par les Touâreg. A côté des habitations en ruines, on retrouve les palmiers et les puits, mais personne pour en prendre soin ni pour en jouir.

Si le désert a ses pirates, il a aussi ses armateurs.

Ce sont les tribus qui font le transport des marchandises entre les oasis sahariennes et les oasis du désert. Metlili est un des principaux ports de commerce de cette côte. Enfin, deux points de relâche, que la nature semble avoir placés à dessein aux extrémités de ce vaste détroit, assurent non pas la facilité, mais la possibilité des communications. Ces deux points sont à l'Ouest El-Gole'a, et à l'Est R'dâmes.

Les analogies que nous venons de signaler ne sont pas les seules que pourrait fournir cette comparaison. Le bord du désert établit donc, pour l'Algérie, une délimitation aussi nette que le bord de la Méditerranée pour les deux continents qu'elle baigne et qu'elle sépare.

Parvenue à ce terme, la domination la plus ambitieuse aura atteint tout le développement qu'elle comporte.

Nous établirons plus tard, en analysant minutieusement les relations réciproques des tribus de l'Algérie, l'impossibilité de tenir la LIMITE DE DOMINATION *en deçà* de la frontière des oasis, comme nous venons d'établir l'impossibilité de la pousser *au delà*.

CHAPITRE V.

FRONTIÈRE DE L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE À L'OUEST.

Nous aurions désiré pouvoir traiter cette question avec la même étendue que celles qui précèdent. Cela eût complété la délimitation du Sahara algérien ; et cette contrée, enveloppée jusqu'ici de tant de nuages, eût été enfin connue presque à l'égal d'un département français. Mais le temps a manqué ; il a fallu se restreindre, et ajourner la continuation d'un travail dont nous devons signaler consciencieusement les lacunes.

La ligne qui sert de limite à nos études géographiques n'atteint donc pas à l'Ouest, comme dans les autres directions cardinales, les frontières de l'Algérie. C'est à une demi-journée environ à l'Ouest de Metlili qu'elle se rattache à la ligne méridionale des oasis ; de là elle traverse, presque en ligne droite, un espace inhabité, jusqu'à l'Ouad-Seggâr, qu'elle franchit entre Lelmâia et Brizîna ; elle descend ensuite vers le Nord-Ouest, et passe dans la trouée comprise entre le Djebel-K'sên et le Djebel-'Amour, laissant à quelques lieues à droite le pic de T'ouîlet-Mâkna (la longue vigie des Mâkna) ; puis elle pénètre dans la grande plaine de Stiten, qui reste au couchant. Au sortir de cette plaine, elle en traverse une autre, le Sêressô occidental, dont

le fond est occupé par deux lacs salés dirigés de l'Est à l'Ouest. Là elle se confond avec la ligne de séparation de deux grandes tribus comprises dans les dépendances du beylik d'Oran, savoir les Ahrâr à l'Est, et les H'ameïân à l'Ouest; elle atteint de cette manière la petite ville de Frenda, qui appartient à la limite septentrionale du Sahara.

Quoique l'insuffisance des matériaux sur les régions occidentales ne permette pas d'en entreprendre la description, néanmoins on sait que la frontière de l'Algérie et de l'Empire de Maroc passe entre les villes de Chellâla et de Bou-Semr'oun, d'Oudjda et de Tlemsên. Ces données suffisent pour tracer, au moins approximativement, le dernier côté du périmètre algérien.

Des diverses indications données précédemment et de la carte que nous avons essayé d'en dresser, résultent les évaluations suivantes :

Superficie de l'Algérie.

La superficie du Sahara algérien se compose :	
1° Des parties orientale et centrale dont la description fait le sujet de cet ouvrage. .	2065 myr. carrés.
2° De la partie occidentale, dont il ne sera point question	665
Total ou superficie du Sahara algérien . .	2730
La superficie du Tell algérien est de	1540
La superficie de l'Algérie ou ex-régence d'Alger peut donc être évaluée approximativement à	4270

LIVRE SECOND.

DIVISION. — DIVISION EN BASSINS, COURS D'EAU, MONTAGNES.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION DU SAHARA ALGÉRIEN EN BASSINS.

La dernière limite que nous venons de tracer borne à l'Ouest le territoire que nous nous proposons de faire connaître. Cette limite intéresse trois bassins, savoir :

Celui de l'Ouad-Mzâb,
Celui de l'Ouad-Zargoun,
Celui du haut Chélif.

Depuis la ville de Metlîli jusqu'au Djebel-Mah'îguen, elle suit, à peu de chose près, le bord occidental du bassin de l'Ouad-Mzâb. Depuis le Djebel-Mah'îguen jusqu'à l'extrémité Ouest du Djebel-'Amour, elle remonte parallèlement à l'Ouad-Kheng-el-Melh', qui forme un des affluents de l'Ouad-Zargoun; mais elle ne fait qu'échancrer les bords de cette dernière vallée, qui couvre un large espace à l'Ouest et au Sud, et porte ses eaux à une distance considérable dans un grand lac salé situé entre l'oasis de Touât, l'empire de Maroc et l'Algérie. Enfin, depuis l'extrémité du Djebel-'Amour

jusqu'au village de Frenda, la portion du territoire algérien auquel cet ouvrage s'applique est limitée à peu près par le bord occidental du bassin du haut Chélif.

Ainsi, de ces trois bassins, un seul, celui de l'Ouad-Zargoun, n'entre que partiellement dans le territoire qui fait l'objet spécial de nos recherches, tandis que les deux autres, savoir, le haut Chélif et l'Ouad-Mzâb, y entrent presque intégralement. Ajoutons ceux qui ont déjà été signalés comme traversés par la limite septentrionale du Sahara, savoir, le H'od'na et le Melr'îr'; et nous aurons nommé les quatre grandes lignes d'écoulement qui réunissent presque toutes les eaux du territoire dont nous devons nous occuper.

Il ne restera, pour compléter la surface de l'échiquier, que les trois cases secondaires de Zâr'ez, de l'Ouad-Rîr' et de l'Ouad-Souf.

Cette surface se divise donc en quatre bassins principaux, savoir :

1° Le lac Melr'îr',
2° Le H'od'na,
3° Le haut Chélif,
4° L'Ouad-Mzâb;

et en trois bassins secondaires, savoir :

1° Le Zâr'ez,
2° L'Ouad-Rîr',
3° L'Ouad-Souf.

CHAPITRE II.

BASSIN DU LAC MELR'ÎR'.

Le lac Melr'îr' s'étend en longueur, de l'Est à l'Ouest, entre le 4e et le 7e degré de longitude orientale. Il est situé par le 34e degré de latitude, et règne, au Sud de ce parallèle, sur une largeur moyenne d'environ 30 kilomètres. Il occupe donc une surface de 94 myryamètres carrés.

La plus grande partie de cette surface est comprise dans la régence de Tunis, où elle borde les deux oasis-frontières du Belad-el-Djerîd et du Nifzaoua. Cette dernière en occupe l'extrémité orientale; vers cette extrémité, le lac n'est qu'à 70 kilomètres du golfe de Gâbes. Il en est séparé par une chaîne de montagnes qui court Est-Sud-Est, et traverse la régence de Tunis depuis le Djebel-R'es'rân jusqu'au Djebel-H'adîfa. La chaîne se continue même au delà, par les hauteurs de Sokkra, et une suite de collines appelées Chebka-Mta'-Gâbes (collines de Gâbes), qui déterminent le fond du golfe.

Hâtons-nous de dire que le lac Melr'îr' ne répond nullement à l'idée que nous nous formons généralement d'un lac; c'est une plaine couverte d'une couche de sel, comme le fond de tous les bassins fermés. A

l'époque des pluies, le sel se dissout, au moins en partie; les cristaux se reforment pendant l'été.

Le principal affluent du lac Melr'ir' est l'Ouad-el-Djedi (la rivière du chevreau). Voici comment les Arabes expliquent l'origine de ce nom : l'Ouad-el-Djedi est généralement à sec sur presque toute l'étendue de son cours; mais, lorsqu'il a plu, son lit de sable et de cailloux roulés disparaît sous une nappe d'eau; il ressemble alors à un fleuve majestueux. Un jour que la rivière était ainsi gonflée, un troupeau de chèvres se présenta pour la franchir, et parvint à passer sur la rive opposée, à l'exception d'un chevreau, qui se noya. Cette explication puérile peut être vraie, mais il en est une autre qui nous paraît beaucoup plus vraisemblable. L'Ouad-el-Djedi offre une particularité assez remarquable pour n'avoir échappé à aucun des peuples qui se sont succédé dans cette contrée. Dans une longueur de 300 kilomètres, il forme la ligne de démarcation entre la terre et les sables. Sur la rive gauche, les terres cessent brusquement au lit du fleuve; les sables commencent avec la rive opposée.

L'Ouad-el-Djedi est donc la rivière qui sert de limite aux sables, la rivière des sables. Or le mot *sable* se traduit en berbère par *idjdi*. Les Berbères sont les devanciers des Arabes; si l'on suppose, ce qui est assez vraisemblable, qu'ils aient caractérisé le fleuve par sa propriété essentielle, en l'appelant Ir'zer-Idjdi (la rivière des sables), les Arabes auront substitué au mot générique *ir'zer*, le mot générique correspondant *ouad*

(rivière), et au mot particulier *idjdi,* dont ils ignoraient peut-être la signification, le mot de leur langue qui en approchait le plus, *djedi* (chevreau), comme nos soldats appellent aujourd'hui l'Ouad-Smendou « le ruisseau du chemin doux, » l'Ouad-el-H'arrouch « le ruisseau de la rousse »; et Bab-el-Djedîd, qui signifie *la porte neuve,* « la porte du Jeudi; » toujours de la même manière, par une traduction du nom générique et une corruption du nom particulier. Telle est, suivant nous, l'origine du nom Ouad-el-Djedi, nom que les Français transformeraient peut-être en *rivière du Jeudi,* s'ils allaient s'établir dans ce pays. *Idjdi, djedi, jeudi* sont en effet trois mots qui présentent une grande analogie phonique dans les langues berbère, arabe, française. Voici d'ailleurs un fait qui justifie notre opinion : il est très-rare, en Afrique, qu'une rivière conserve le même nom sur toute l'étendue de son cours; elle en change suivant les lieux et les populations qu'elle traverse, suivant les affluents qu'elle reçoit. L'Ouad-el-Djedi est une des rares exceptions à cette règle; il garde son nom dans toute la partie de son cours qui sert de limite aux sables. C'est seulement un peu en aval d'El-Ar'ouât' que la propriété caractéristique cesse, et que la terre forme le sol des deux rives. C'est alors seulement aussi que l'Ouad-el-Djedi perd son nom, et reçoit celui d'Ouad-Mzi, qui est vraisemblablement lui-même d'origine berbère.

L'Ouad-Mzi prend sa source dans les versants méridionaux du Djebel-'Amour. Il est formé de plusieurs

ruisseaux dont on peut voir les noms sur la carte. Le plus remarquable est l'Ouad-el-R'icha, qui sort des deux cimes les plus élevées du Djebel-'Amour, Anfous et El-Ga'da.

L'Ouad-el-Djedi est formé par la réunion de l'Ouad-Mzi et d'un autre cours d'eau appelé Ouad-Msa'ad, qui vient de l'Ouest; le confluent est situé un peu au Sud d'El-Ar'ouât'. La rivière contourne ensuite le Djebel-el-Azreg (la montagne bleue); et au moment où elle a doublé cette montagne, elle reçoit l'Ouad-Bedjrân.

L'Ouad-Bedjrân, un peu au-dessus de son débouché dans l'Ouad-el-Djedi, prend le nom d'Ouad-el-K's'ab (rivière des roseaux), et arrose la plaine d'El-Ouât'ia; il prend sa source dans le plateau de Znîna, qui forme un large col entre le Djebel-'Amour et le Djebel-S'ah'âri. En haut, il est assez abondant; mais en bas, il est toujours à sec.

A partir de l'Ouad-Bedjrân, la rive gauche de l'Ouad-el-Djedi est sillonnée par un grand nombre de torrents, dont les principaux sont : l'Ouad-el-H'ommîd'a, qui arrose les deux villages de Msa'ad et de Demmed; l'Ouad-el-Krîr'âr, qui vient du village d'El-'Amoura, et l'Ouad-el-Djerf, qui vient du village de R'ommera.

Continuant à suivre la rive gauche, on parvient à la ville de Sidi-Khâled, et, un peu plus loin, à une rivière qui descend des ruines de Doucên, dont elle porte le nom dans la partie inférieure de son cours; car, dans la partie supérieure, elle s'appelle Ouad-Sa'dôri : elle sort des flancs du Djebel-K'eçoum, montagne haute

et nue ; elle est généralement à sec; mais en quelques points de son lit, il suffit de creuser le sable à une petite profondeur pour trouver de l'eau.

Après l'Ouad-Doucên vient l'Ouad-Mlîli qui, dans la partie supérieure de son cours, porte le nom d'Ouad-Sâlsô. C'est, au rapport de tous les voyageurs, un fleuve énorme; il ne lui manque qu'une seule chose : de l'eau. De hautes berges formées de roches escarpées le dominent de part et d'autre; elles sont elles-mêmes dominées par des montagnes, le Djebel-Hargoub et le Djebel-Moudjneb. Cette rivière forme un des chemins suivis par les voyageurs pour se rendre de Biskra, soit à Bou-Sa'da, soit à Msîla. Au lieu de s'engager dans les montagnes, ils suivent la pente de la rivière, marchant sur le sable même de son lit, qui se transforme de cette manière en une route facile, pratiquée par la nature elle-même dans le roc vif des montagnes. Cette route conduit les voyageurs jusqu'à Mdoukâl; c'est par là qu'ils pénètrent dans le bassin d'El-H'od'na.

Les Arabes ne sont pas d'accord sur le point de départ de l'Ouad-Sâlsô; il est certain qu'on le perd un peu avant Mdoukâl; mais, d'un autre côté, la source de Mdoukâl se perd elle-même dans le sol à peu de distance de la ville. Or, il règne dans le Sahara une croyance générale à l'existence de fleuves souterrains, croyance qui est de nature à dérouter les géographes. Le fait est qu'à part quelques exceptions on ne voit pas d'eau à la surface du sol; mais presque partout le sable qui couvre le lit des ruisseaux en recèle à une pe-

tite profondeur. Par suite de cette croyance, beaucoup d'Arabes prétendent que l'Ouad-Sâlsô prend naissance à Mdoukâl et coule souterrainement entre le point où la source se perd dans le sol et le point où ils supposent qu'elle reparaît dans l'Ouad-Sâlsô. A ce sujet, on raconte qu'un étranger, curieux de savoir où la source de Mdoukâl porte ses eaux, s'en informa aux habitants de la ville, qui lui indiquèrent l'Ouad-Mlîli. Mais il refusa de le croire, et résolut de s'en assurer par lui-même. Il versa donc à la source deux *tellis* [1] de charbon; bientôt après survint une pluie abondante, et le charbon fut retrouvé à Mlîli. Si cette expérience était bien avérée, elle serait décisive; mais malheureusement entre Mdoukâl et le point où se perd l'Ouad-Sâlsô, il existe un col à franchir. D'ailleurs on s'accorde généralement à placer la petite ville de Mdoukâl au pied des versants Nord de la chaîne; nous la considérerons donc comme située dans le bassin d'El-H'od'na, mais tout près de la ligne de partage qui sépare ce bassin de celui du Melr'îr'.

Après l'Ouad-Sâlsô, le premier cours d'eau qui se présente sur la rive gauche de l'Ouad-el-Djedi est la rivière de Biskra. Elle conserve de l'eau jusqu'à cette ville; mais, à partir de là, elle est généralement à sec, parce qu'elle se perd en une multitude de canaux pour l'irrigation des jardins. Cette rivière est formée de deux cours d'eau qui se réunissent un peu au-dessus de Biskra en un lieu nommé El-Mlâga (le confluent); ces

[1] Grand sac de laine.

cours d'eau sont l'Ouad-el-Out'âia, qui vient du Nord et l'Ouad-el-Brânis, du Nord-Est : l'un et l'autre vont chercher leurs eaux jusque dans les cimes de l'Aourês, savoir, l'Ouad-el-Out'âia à Doufâna et l'Ouad-el-Brânis, dans le Mak'sem-er-Reças (le col du plomb).

C'est de l'Aourês que descend aussi l'Ouad-Brâz (la rivière du combat) qui passe à Sidi-'Ok'ba ; cet affluent prend sa source dans le Djebel-Chelliia, le point le plus élevé de ce large massif; il arrose la tribu chaouia des Oulad-Dâoud, et des ruines fort étendues appelées Ks'ent'îna (Constantine) ou Tamdînt (la ville)[1]. Arrivé là, il prend le nom d'Ouad-el-Abied' (la rivière blanche), jusque vers Sidi-'Ok'ba, où il change ce nom en celui d'Ouad-Brâz.

A l'Ouad-Brâz succèdent plusieurs affluents torrentiels presque toujours à sec. Ce sont l'Ouad-el-Hemâr (le ruisseau de l'âne), l'Ouad-Bou-Iâbes (le ruisseau au lit sec) et l'Ouad-ed-Dâba (le ruisseau de l'ânesse).

Vient ensuite l'Ouad-el-'Arab (la rivière des Arabes), qui, comme l'Ouad-el-Abied' et l'Ouad-Biskra, descend des hauteurs de l'Aourês. Les trois sommets où il prend sa source sont le Chelliia, le Bezzâz et le Zoui. Il descend ensuite dans les plaines d'El-Mçâra et d'Açoul pour aller traverser entre le Djebel Chechchâr et le Djebel-Berga une seconde chaîne de montagnes parallèle à la première. C'est à l'issue de cette chaîne qu'il arrose la ville et les jardins de Khenguet-Sidi-Nâdji, bâtie sur les dernières pentes de la montagne ; puis il passe aux

[1] Forme berbérisée d'El-Mdîna.

villages de Liâna, Bâdes, El-K's'ar, Zrîbt-el-Ouad, qui dépendent de l'oasis du Zîbân, et va enfin se réunir à l'Ouad-el-Djedi dans la plaine d'El-Fîd'. L'Ouad-el-'Arab, l'Ouad-el-Abied' et l'Ouad-Biskra sont les trois affluents les plus considérables de l'Ouad-el-Djedi, et ils arrosent les trois villes les plus considérables de l'oasis du Zîbân, savoir : Khenguet-Sidi-Nâdji, Sidi-'Ok'ba et Biskra. A Zrîbt-el-Ouad, l'Ouad-el-'Arab est plus considérable que le Roumel à Constantine.

Tels sont les bassins partiels qui desservent la rive gauche de l'Ouad-el-Djedi. La rive droite est plate et offre des accidents moins nombreux et des affluents moins considérables. Le seul qui ait une véritable importance et, à ce qu'il paraît, une importance à la fois archéologique et géographique, est l'Ouâdi-et-Tell. C'est une vallée d'environ 130 kilomètres de longueur sur 25 de largeur. Séparée de l'Ouad-el-Djedi par une chaîne de collines basses dirigées Est-Nord-Est, elle traverse les plaines sablonneuses situées au Sud de cette rivière, et vient y verser les eaux pluviales un peu au midi de Sidi-'Okba. Une autre chaîne de collines parallèle à la première la sépare du bassin de l'Ouad-Rîr'. Suivant le témoignage unanime des Arabes, les bords de l'Ouâdi-et-Tell sont couverts de ruines dont les pierres de taille annoncent le passage et le séjour de la civilisation romaine. Le lit de la rivière est un fond de sable toujours à sec ; mais à une profondeur de trois ou quatre mètres, on est sûr de trouver de l'eau abondamment. L'Ouadi-et-Tell sort d'un petit plateau appelé Ma'der-el-Djel (le

plateau du Djel[1]). Le principal affluent est situé sur la rive gauche; c'est l'Ouad-ez-Zerba (le ruisseau de la hâte), ainsi nommé, parce qu'en ce point la route n'est pas sûre, et qu'il faut se hâter pour éviter la rencontre des Oulâd-Harkât et des Oulâd-Sâci, deux fortes fractions des Oulâd-Naïl, qui infestent cette région de leurs brigandages.

Parmi les torrents qui se jettent dans l'Ouad-ez-Zerba, il en est un qui porte le nom d'Ouad-er-Rouâr'a (le ruisseau des gens de l'Ouad-Rîr'), parce qu'une caravane partie de Tuggurt et arrivée sur ses bords par un jour de grande chaleur, n'y trouva pas d'eau et mourut de soif: voilà du moins ce que rapporte la tradition.

[1] Le *djel* est une des nombreuses plantes qui croissent dans le Sahara.

CHAPITRE III.

BASSIN D'EL-H'OD'NA.

Les Arabes donnent le nom d'El-H'od'na à la plaine dont le fond est occupé par le Sebkha ou lac salé de Msîla. Ce lac est généralement appelé par les indigènes Chot't'-es-Sa'ïda, ce qui signifie littéralement « le bord de Sa'ïda », à cause de la plaine de Sa'ïda qui forme l'embouchure de l'Ouad-Msîla dans le lac où ce cours d'eau vient se perdre. Ainsi que le Melr'îr', le lac de Sa'ïda n'est point un lac d'eau, mais seulement un vaste bas-fond couvert de sel et de marécages.

Rive septentrionale.

Les vallées principales qui traversent la rive septentrionale du lac de Sa'ïda sont l'Ouad-Msîla, l'Ouad-Bou-H'amâdou et l'Ouad-el-Mogra.

L'Ouad-Msîla présente une circonstance qui paraît extraordinaire et dont cependant l'Algérie offre un grand nombre d'exemples. Il prend sa source dans les versants septentrionaux de la montagne au Sud de laquelle il porte ses eaux. Il la traverse donc dans toute sa largeur, et n'est séparé du bassin contigu au Nord que par un pli insensible. La rivière de Msila ne porte ce nom que dans le voisinage de cette ville; au-dessus, elle est

appelée Ouad-el-K's'ab (la rivière des roseaux). Dans le cours de son trajet à travers le Djebel-Oulâd-el-Khelouf et le Djebel-Ma'd'îd', elle reçoit les eaux vives de plusieurs ruisseaux, savoir : l'Ouad-el-Benia (la rivière de la construction), l'Ouad-el-Bisbâs (la rivière du fenouil), et l'Ouad-Sedjîd; mais le principal affluent de l'Ouad-el-K's'ab est celui qui prend sa source aux ruines de Temoulla en un lieu appelé pour cette raison Râs-el-Ouad (la source de la rivière). Ces ruines sont situées au pied du Djebel-Mzeïta dans les pentes septentrionales de la chaîne dont il fait partie. L'Ouad-el-K's'ab conserve de l'eau vive jusqu'à Msîla, où elle est absorbée par l'irrigation des jardins.

L'Ouad-Bou-H'amâdou a peu de cours; il prend sa source au pied du Djebel-Oulâd-Hannêch. Le point le plus remarquable de son cours est le marché dit *du palmier* (Souk'-en-Nakhla), qui se tient tous les jours sur ses bords, dans la plaine, entre le territoire des Oulâd-Nedja' et celui des Oulâd-'Adi, deux fractions des Oulâd-Derrâdj.

L'Ouad-el-Mogra tire son nom de ruines considérables appelées Djou'âm-el-Mogra situées sur ses bords. Au-dessus de ce point il porte le nom d'Ouad-Soubilla et au-dessous, d'Ouad-Nakhâr. Il prend naissance dans les montagnes des Oulâd-Hannêch.

Rive orientale.

Le cours d'eau le plus considérable et presque le seul qui desserve la rive orientale du lac de Msîla est

l'Ouad-Metkaouak. Il reçoit un grand nombre d'affluents dont les plus considérables sont :

1° L'Ouad-ez-Zerga, qui sort du col de R'eniia;

2° L'Ouad-er-Rachiia, qui descend des ruines d'El-Guîgba (le micocoulier), et du lieu appelé Rous-el-'Aïoun, dans le pâté montagneux des Oulâd-'Ali;

3° L'Ouad-ech-Cha'ïr (la rivière de l'orge), qui vient des ruines de Bellezma, entre le Djebel-Oulâd-Solt'ân, le Djebel-Omm-et-T'îour (littéralement : montagne mère aux oiseaux), et le Djebel-Oulâd-Fât'ma, et arrose les ruines de Ngâous et de Bou-Moggâr;

4° Enfin, l'Ouad-Bît'âm, où sont situées les ruines de T'obna. La rivière, après la réunion de l'Ouad-ech-Cha'ïr à l'Ouad-ez-Zerga, prend le nom d'Ouad-Barîka, et après la réunion de l'Ouad-Barîka à l'Ouad-Bît'âm, celui de Metkaouak, qu'elle conserve jusqu'à son embouchure.

L'Ouad-Metkaouak ne tarit pas, non plus que ses affluents. A Bou-Moggâr, l'Ouad-ech-Cha'ïr est de la force du Roumel à Constantine, ce qui équivaut à peu près à la force du bras gauche de la Seine sous le Pont-Neuf, avec une vitesse de courant presque décuple.

Rive occidentale.

Le principal cours d'eau qui arrose la rive occidentale du Chot't' est l'Ouad-ech-Chelâl : cette rivière, qui ne tarit pas dans la partie supérieure de son cours, est généralement à sec dans le voisinage de son embou-

chure. Ses principaux affluents supérieurs sont l'Ouad-el-Ma'môra et l'Ouad-el-Leh'am (la rivière de la chair, du carnage). Ce nom vient des nombreux combats dont les bords de cette rivière furent le théâtre à l'époque de la rivalité des Arabes et des Berbères. L'Ouad-el-Leh'am reçoit un autre ruisseau, l'Ouad-el-Djenân (le ruisseau du jardin). La jonction a lieu à l'issue d'une gorge, appelée pour ce motif Foum-Ouad-el-Djenân (la bouche du ruisseau du jardin). Tous ces affluents prennent naissance dans les pentes méridionales du Djebel-Dîra.

La rivière, en passant au pied des marabouts de Sidi-'Aïça, prend elle-même le nom d'Ouad-Sidi-'Aïça, et celui de Sidi-Hazrech au pied des ruines et du marabout appelés ainsi. Cependant quelques Arabes lui maintiennent le nom d'Ouad-el-Leh'am, jusqu'un peu au-dessous de Sidi-Hazrech, où elle prend celui d'Ouad-ech-Chelâl.

Rive méridionale.

La rive méridionale du lac de Sa'ïda est arrosée par plusieurs cours d'eau, dont les principaux sont l'Ouad-Bou-Sa'da et l'Ouad-ech-Cha'ïr (le ruisseau de l'orge). Cette rivière, qui porte le même nom que l'un des affluents de l'Ouad-Metkaouak, n'a aucun rapport avec celui-ci.

L'Ouad-Bou-Sa'da prend naissance dans les versants orientaux du Djebel-S'ah'âri, où elle sort d'un rocher

appelé Kêf-et-T'îour (le rocher des oiseaux), situé à 40 kilomètres environ au Sud de Bou-Sa'da; elle passe au pied de cette ville, dont elle arrose les jardins. Elle ne tarit pas dans la partie haute de son cours; mais, en descendant vers la plaine, elle se perd dans les sables. 'Aïn-Ekah'la (la source noire) est une des sources de cette rivière.

L'Ouad-ech-Cha'ïr descend des versants septentrionaux du Djebel-Boukah'îl, qui le sépare de l'Ouad-el-Djedi. Au sortir de cette montagne, le ruisseau de l'Orge traverse la grande plaine d'El-Meh'âguen, appelée par quelques Arabes la Metîdja du Sud; il passe ensuite auprès de ruines considérables, dites El-Gahara (le gouffre), et y forme un large bassin, réputé très-poissonneux, dont la profondeur est d'environ quatre brasses. Après la plaine d'El-Meh'âguen, l'Ouad-ech-Cha'ïr se fraye un passage à travers les gorges du Meh'ârga. Avant d'entrer dans la vallée qui lui sert d'issue, il coule au pied du petit village de Bou-Ferdjoun. Cette vallée le conduit dans une plaine parfaitement unie, située entre la montagne et le lac; il prend alors, pour cette raison, le nom d'Ouad-Msîf (le ruisseau plat). Là, il reçoit un affluent salé, appelé Ouad-Mâlah' (le ruisseau salé), qui, venant de la petite chaîne d'El-K'ediiât (les collines), porte, dans la partie supérieure, le nom d'Ouad-el-Mendjel (le ruisseau de la faucille). Le cours d'eau formé de la réunion de l'Ouad-Mâlah' et de l'Ouad-Msîf, reçoit et conserve jusqu'à son embouchure le

nom double d'Ouad-Mâlah'-ou-Msîf. Sur le bord de cette rivière est une des stations les plus fréquentées de la route de Biskra à Bou-Sa'da. Au-dessous d'El-Gah'ara, il est plus fort que l'H'arrâch à la Maison-Carrée, près d'Alger.

Entre l'Ouad-Bou-Sa'da et l'Ouad-ech-Cha'ïr, il existe deux ruisseaux moins importants, qui toutefois ne tarissent pas. Ce sont l'Ouad-er-Roummâna (le ruisseau du grenadier), et l'Ouad-ed-Defîla (le ruisseau du petit laurier-rose). Ils descendent l'un et l'autre des pentes méridionales du Kerdâda, gros massif compris entre l'Ouad-Bou-Sa'da et l'Ouad-ech-Cha'ïr. Le principal affluent de l'Ouad-er-Roummâna est l'Ouad-Oult'âm, qui prend sa source dans le Msa'ad et le Mchebbek (le raviné), deux contre-forts du Kerdâda. L'Ouad-er-Roummâna ne tarit pas dans la partie supérieure de son cours; mais en atteignant les sables, il se dessèche. Cependant, même dans la plaine, il contient un bassin qui se remplit en hiver et conserve l'eau pendant les trois premiers mois de sécheresse. Ce bassin, qui offre une ressource précieuse aux voyageurs, porte le nom de Guilt-es-Slâg (la mare des lévriers).

L'Ouad-ed-Defîla sort du Djebel-el-Mdouer (la montagne ronde), un des contre-forts du Kerdâda. Son principal affluent est l'Ouad-el-'Allêg, qui vient du village de ce nom. Comme les autres ruisseaux, il ne tarit qu'aux approches du lac.

CHAPITRE IV.

BASSIN DU HAUT CHÉLIF.

Le Chélif prend sa source dans les versants septentrionaux du Djebel-'Amour, à 300 kilomètres en ligne droite de son embouchure ; ce qui, eu égard au coude prononcé qu'il forme en entrant dans le Tell, et aux nombreuses sinuosités qu'il décrit, porte son développement à près de 600 kilomètres.

Les deux principaux affluents supérieurs sont l'Ouad-Sebgâg et l'Ouad-el-Beïd'a. L'Ouad-Sebgâg descend au milieu des rochers d'un lieu appelé El-Khîâr, d'où sortent un grand nombre de sources. On trouve sur ses bords sept marabouts connus sous le nom commun de Sidi-Bel-Gâcem. C'est là que sont enterrés les ancêtres de la tribu des 'Adjâlât. Jusqu'à ce point, la rivière porte le nom de Sebgâg-el-R'oul (Sebgâg l'ogre), parce qu'elle est à la fois profonde et rapide ; mais, à partir de là, elle se perd dans le sable, et n'est plus autre chose qu'une ligne de fond à sec en été.

L'Ouad-Sebgâg se jette dans l'Ouad-el-Beïd'a. Ce dernier ruisseau, qui traverse la grande plaine du même nom, est formé de deux autres cours d'eau, l'Ouad-el-R'orfa (le ruisseau de la galerie), et l'Ouad-el-Mgât'a' (le ruisseau des gués). Ils descendent l'un et l'autre des cimes du Djebel-'Amour, et les sources qui les ali-

mentent sont séparées par un intervalle de quelques kilomètres seulement des sources de deux autres ruisseaux, savoir, l'Ouad-el-H'ânia (le ruisseau de la tanière), et l'Ouad-el-Medsous, qui, l'un et l'autre, coulent dans l'Ouad-Mzi, et sont par conséquent des affluents de l'Ouad-el-Djedi et du lac Melr'îr'. L'Ouad-el-Beïd'a ne tarit pas.

Le produit de l'Ouad-el-Beïd'a et de l'Ouad-Sebgâg réunis prend la dénomination d'Ouad-et-T'ouîl (la longue rivière). Cette rivière, dans l'étendue de la plaine de Sêressô, qu'elle traverse, reçoit plusieurs affluents peu considérables, tels que l'Ouad-Fedrîr'a, l'Ouad-Mkhaoula, l'Ouad-T'agguîn et l'Ouad-el-Ba'adj (le ruisseau du crèvement[1]), l'Ouad-Souâgui (le ruisseau des canaux) et l'Ouad-el-Ourek. C'est à la source de l'Ouad-T'agguîn, connue sous le nom de Râs-el-'Aïn-mta'-T'agguîn (origine de la source de T'agguîn), qu'eut lieu la surprise de la zmâla d'Abd-el-K'âder par M. le duc d'Aumale.

Les affluents de la rive gauche de l'Ouad-et-T'ouîl paraissent plus considérables que ceux de la rive droite. Les principaux sont le Nehâr-Ouâcel et l'Ouad-Souf-cellem : celui-ci reçoit les eaux de l'Ouad-Seba'în (la rivière des soixante et dix), nommée ainsi à cause des 70 sources (Seba'în-'Aïn) qui l'alimentent.

[1] V. *Études des Routes suivies par les Arabes*, p. 118.

CHAPITRE V.

BASSIN DE L'OUAD-MZÂB.

L'Ouad-Mzâb est la plus considérable des vallées qui versent leurs eaux dans le lac salé de Ngouça ; elle joue à peu près, par rapport à ce lac, le même rôle que l'Ouad-el-Djedi par rapport au lac Melr'îr'. C'est le principal affluent d'un bas-fond sans issue, et, comme tous les affluents du lac de Ngouça, il est toujours à sec, excepté après les fortes pluies.

Deux autres vallées considérables portent les eaux pluviales au lac de Ngouça : ce sont l'Ouad-Zegrîr et l'Ouad-Metlîli. Dirigées du Nord au Sud, elles prennent naissance dans les pentes méridionales d'un plateau appelé El-Feïâd', situé à une journée au Sud d'El-Ar'ouât', et dont la direction générale court Est-Nord-Est, c'est-à-dire parallèlement au Djebel-'Amour.

La partie la plus occidentale de ce plateau est le Djebel-Mah'îguen. C'est du pied de cette montagne que descend l'Ouad-Metlîli, d'abord sous le nom d'Ouad-Mah'îguen, puis sous celui d'Ouad-el-Loua, puis enfin sous celui d'Ouad-Sebseb. Arrivé aux environs de Metlîli, il prend le nom de cette ville, et va se réunir à l'Ouad-Mzâb, un peu au-dessous d'une station, connue des voyageurs sous le nom de Noumrât'.

L'Ouad-Mzâb sort lui-même du Mah'îguen; il porte,

dans la partie supérieure de son cours, le nom d'Ouad-el-Abied' (la rivière blanche), reçoit l'Ouad-el-'Adîra, l'Ouad-Ergdân, l'Ouad-Sa'ïd, l'Ouad-Ntîça; puis il passe au pied de R'ârdêia, de Beni-Isguen, d'El-'At'of, villes de l'oasis appelée elle-même *Ouad-Mzâb*, et va se réunir enfin à l'Ouad-Metlîli, pour former l'Ouad-Noumrât'.

L'Ouad-Zegrîr prend naissance dans le Feïâd', et va passer à El-Guerâra, une des principales villes de l'Ouad-Mzâb. A quelques kilomètres en amont, il reçoit l'Ouad-en-Nça (la rivière des femmes). Cette rivière descend elle-même du Feïâd', et va passer à Berr'iân, autre ville de l'Ouad-Mzâb. Chemin faisant, elle reçoit l'Ouad-Belloh', l'Ouad-Terbah', l'Ouad-ez-Zergui, l'Ouad-es-Soudân, l'Ouad-Iourirnô. Au-dessous d'El-Guerâra, l'Ouad-Zegrîr et l'Ouad-en-Nça réunis portent le nom d'Ouad-es-Smâr (la rivière des joncs), jusqu'au confluent de l'Ouad-Noumrât', et un peu au delà; après quoi la rivière, formée de tous ces affluents, reprend le nom d'Ouad-en-Nça, jusqu'au confluent de l'Ouad-bou-Khelâla, formé des torrents qui traversent la route de Metlîli à El-Gole'a. La réunion de tous ces rameaux divers, dont les Arabes portent le nombre à cent, prend le nom d'Ouad-Mia (la rivière des cent) : c'est sous ce nom qu'elle va se perdre dans le lac de Ngouça.

Le lac reçoit encore d'autres ruisseaux qui viennent du Nord : ce sont l'Ouad-Safioun, l'Ouad-el-Azâl et l'Ouad-Oucen. Ce dernier, suivant une de ces légendes populaires dont il a déjà été question, formait jadis un grand fleuve; mais il fut ensorcelé par les chré-

tiens qui habitaient cette contrée, et disparut. On peut juger, disent les narrateurs, de l'importance ancienne de cette rivière, par la largeur de son lit et la hauteur de ses berges; mais, aujourd'hui, on n'y trouve pas une seule goutte d'eau, excepté à la suite des grandes pluies. Le fond du lac de Ngouça est, comme tous les bas-fonds du même genre, couvert d'une couche de sel. Pendant l'hiver, l'eau ne monte pas à plus de quelques centimètres de hauteur, et elle est bientôt absorbée; pendant l'été, c'est une plaine aride.

De tous les ruisseaux dont la réunion forme le vaste bassin de l'Ouad-Mzâb, il n'en est pas un seul qui conserve de l'eau courante; tous se dessèchent presque aussitôt après les pluies, et laissent des lits de sable aride dans lesquels on ne peut obtenir de l'eau qu'en creusant des puits.

La sécheresse de cette contrée paraît tenir surtout à la rapidité des pentes; c'est du moins ce qu'il est permis de conclure des précautions que les habitants sont obligés de prendre contre l'impétuosité des torrents. Les gens de Berrî'ân, en particulier, affirment que, lorsqu'il tombe une pluie abondante dans le Feïâd', à la source de l'Ouad-Belloh', un des principaux affluents de l'Ouad-en-Nça, les eaux arrivent le lendemain à Berr'iân, animées d'une vitesse assez grande pour déraciner des arbres.

Cette irruption est un phénomène redoutable pour toutes les villes de l'Ouad-Mzâb, où les puits et les plantations occupent le lit même des torrents. Aussi,

lorsque vers le Nord le ciel s'assombrit, des cavaliers partent en toute hâte dans cette direction, qui est celle du cours supérieur des eaux, et vont s'échelonner de distance en distance sur les points culminants de la berge. Si le torrent se montre, le plus avancé de ces éclaireurs tire un coup de fusil; répété de sommet en sommet par tous les autres, ce signal télégraphique parvient à la ville en quelques minutes. A l'instant on court aux jardins; on éveille tous les hommes qui s'y seraient endormis; on enlève tous les objets qui pourraient devenir la proie des eaux. Bientôt un bruit horrible annonce l'irruption du torrent; le sol des jardins disparaît sous les flots, et la cité saharienne se voit transportée comme par magie au bord d'un fleuve large et rapide, d'où sortent, pareilles à de petites îles de verdure, les innombrables têtes des palmiers; décoration éphémère, qui en quelques jours se sera évanouie.

Ces circonstances, communes à toutes les villes de l'Ouad-Mzâb, donnent une idée de la roideur des pentes et de la dépression considérable du lac salé de Ngouça, où elles vont toutes aboutir. Il est probable que le sol de cette sebkha et le vaste bas-fond de l'Ouad-Rîr', qui en forme presque la continuation, ne se trouvent qu'à une faible hauteur au-dessus du niveau de la Méditerranée.

CHAPITRE VI.

BASSINS SECONDAIRES.

Bassin de Zâr'ez.

Le bassin de Zâr'ez forme une cuve oblongue fermée de tous les côtés, dont le fond est un lac salé de 50 à 60 kilomètres de longueur, sur 4 ou 5 seulement de largeur; il est enclavé entre le bassin du haut Chélif à l'Ouest et au Nord, le bassin d'El-H'od'na à l'Est, et le bassin de l'Ouad-el-Djedi au Sud. Il ne reçoit que des cours d'eau sans importance qui se perdent dans les sables. Le plus considérable paraît être l'Ouad-Châref, qui passe au village de ce nom; il sort d'un large col appelé Bâb-'Aïn-Meç'aoud (la porte de la source de Meç'aoud), dans le Djebel-S'ah'âri. C'est un point de passage très-fréquenté, situé sur une des routes d'El-Ar'ouât' à Médéa.

Bassin de l'Ouad-Rîr'.

Le bassin de l'Ouad-Rîr' est formé de plusieurs sebkha ou lacs salés, qui ne reçoivent guère que les eaux tombant sur la surface de leur périmètre. Il est compris entre le bassin du Melr'îr' au Nord, le bassin de l'Ouad-Souf à l'Est, le désert au Sud, au Sud-Ouest

le lac de Ngouça, et à l'Ouest une région aride, inhabitée et peu parcourue, qui le sépare du bassin de l'Ouad-Mzâb.

Bassin-éponge de l'Ouad-Souf.

Le bassin de l'Ouad-Souf est d'une nature toute particulière : c'est une agglomération de montagnes de sables semblables à de hautes et larges dunes, qui absorbent immédiatement les pluies les plus abondantes, de sorte qu'à la surface du sol il n'y a point d'écoulement : aussi l'expression de bassin, employée communément en géographie, ne convient-elle qu'imparfaitement à cette région ; le mot d'*éponge* serait beaucoup plus exact. Il règne encore dans ce pays une tradition relative aux chrétiens. Suivant les légendes locales, l'Ouad-Souf était un fleuve considérable du temps que les Romains régnaient en Afrique ; mais les habitants lui jetèrent un sort, et le fleuve disparut avec eux.

Les montagnes de sable dont l'ensemble forme l'oasis de l'Ouad-Souf offrent au voyageur un aspect étrange lorsqu'il commence à les découvrir. Cette multitude de cimes coniques, dénudées par le vent, colorées d'une teinte uniforme et blanchâtre, produit l'effet fantastique d'un camp lointain dont on n'apercevrait que les sommets des tentes. C'est pourquoi cette région, qui porte, depuis deux siècles à peine, le nom d'Ouad-Souf, nous paraît être celle où il faut placer une station désignée par les anciens géographes arabes sous le nom de *K'eït'oun-el-Beïd'a* (la tente blanche).

CHAPITRE VII.

DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES EAUX DANS LE SAHARA ALGÉRIEN.

§ Ier. DISTRIBUTION DES EAUX SAUVAGES.

Plateau des quatre fleuves.

On remarquera que les trois plus grandes vallées prennent naissance dans la même région : la vallée du Melr'ir', dans les pentes méridionales du Djebel-'Amour; le haut Chélif, dans les pentes septentrionales, et l'Ouad-Mzâb, dans le Feïâd', à une journée au Sud d'El-Ar'ouât'. Les sources septentrionales de l'Ouad-el-Djedi, principal affluent du lac Melr'ir', ne sont éloignées de celles du Chélif que de quelques kilomètres, et les sources méridionales touchent presque celles de l'Ouad-Mzâb.

Un autre cours d'eau important descend des versants occidentaux du Djebel-'Amour, sous le nom d'Ouad-Kheng-el-Melh' (la rivière des défilés du sel) et des pentes occidentales du Feïâd', sous le nom d'Ouad-Zargoun. L'Ouad-Seggâr, formé de leur réunion, se dirige vers le Sud-Ouest, où il s'avance fort loin, et dessert une grande étendue de territoire.

Les sources de l'Ouad-Seggâr sont voisines des sources des trois autres fleuves. L'affluent septen-

trional, l'Ouad-Âflou, n'est qu'à peu de distance de l'Ouad-Sebgâg, l'un des affluents supérieurs du Chélif. L'affluent occidental, l'Ouad-el-Djeniien, n'est qu'à peu de distance de l'Ouad-Reddâd, l'un des affluents de l'Ouad-el-Djedi. L'affluent méridional, l'Ouad-Or'rîs, n'est qu'à peu de distance de l'Ouad-Mah'îguen, un des affluents de l'Ouad-Mzâb.

Ces quatre lignes d'écoulement dessinent, au point de vue géographique, les quatre artères cardinales de l'Algérie. A l'Est, la grande vallée du lac Melr'îr' en dépasse la frontière orientale, et traverse encore, dans presque toute sa largeur, la régence de Tunis. Au Nord, la vallée du Chélif atteint la frontière septentrionale, c'est-à-dire la Méditerranée. A l'Ouest, l'Ouad-Seggâr atteint et dépasse la frontière occidentale, pour pénétrer dans l'empire de Maroc. Au Sud, l'Ouad-Mzâb atteint le bord du désert, qui est la frontière naturelle méridionale.

La région qui sert de point de départ à ces quatre grandes vallées est donc un plateau qui domine les terres basses de l'Algérie. Ce plateau est occupé par un groupe de villages connu sous le nom d'El-K's'our. C'est l'oasis dont la ville d'El-A'rouât' est le chef-lieu, et elle comprend aussi la petite place d'Aïn-Mâd'i, résidence d'une des familles les plus influentes de l'ancienne régence, rendue célèbre par le siége qu'elle a soutenu contre 'Abd-el-K'âder.

L'élévation du sol, dans toute cette partie de l'Algérie, explique le fait que nous avons simplement

énoncé dans le livre précédent, à savoir, le peu de développement donné à la culture des dattiers.

Hauteur et direction des lignes de partage.

Le Djebel-'Amour, qui domine de beaucoup le plateau déjà élevé des quatre fleuves, doit être une des plus hautes montagnes de l'Afrique septentrionale ; et le pic d'El-Ga'da, qui sépare trois des quatre grands bassins, et qui est d'ailleurs considéré par les indigènes comme le point culminant du Djebel-'Amour, est un des sommets les plus élevés de l'Algérie.

La direction Est-Nord-Est du Djebel-'Amour se prolonge jusqu'au Djebel-Metlîli par les montagnes du S'ah'âri, du Bou-Kahîl, du K'eçoum et du D'âïa. Cette chaîne forme la séparation entre le bassin de l'Ouad-el-Djedi et les trois bassins consécutifs du haut Chélif, de Zâr'ez et d'El-H'od'na ; elle détermine la direction de la branche supérieure de l'Ouad-el-Djedi.

Au Sud de ce gros bourrelet règne un second pli parallèle ; il est beaucoup moins élevé que le premier, et serait même insensible en quelques points, si le mouvement des eaux ne le dessinait d'une manière irrécusable. Il commence au Djebel-Mah'iguen, et se continue à l'Est, par le plateau du Feïâd', par une chaîne de rochers appelée Ech-Cha'ab (les ravins), par les collines de Ben-Debbân, et par une autre ligne de mamelons qui sépare l'Ouâdi-et-Tell de l'Ouad-el-Djedi, et se prolonge jusque vers le confluent de ces deux vallées.

L'Ouâdi-et-Tell lui-même suit une direction parallèle à cette chaîne, dont il borde le pied.

Enfin, si l'on conçoit une ligne passant par le fond du lac de Ngouça, déversoir de l'Ouad-Mzâb; par le fond de l'Ouad-Rîr', fond situé entre la ville de Tuggurt et le village de Meggârin, par le centre de l'Ouad-Souf, et par le fond du lac Melr'îr', fond situé entre les oasis tunisiennes du Belad-el-Djerîd et du Nifzaoua, la direction moyenne de cette ligne sera encore

Parallèle à la ligne de crête du Djebel-'Amour,

Parallèle à la ligne de fond de la branche supérieure de l'Ouad-el-Djedi,

Parallèle à la ligne de crête du Feïâd',

Parallèle à la ligne de fond de l'Ouâdi-et-Tell.

Or cette ligne traverse elle-même les fonds des quatre bassins de l'Ouad-Mzâb, de l'Ouad-Rîr', de l'Ouad-Souf et du Melr'îr'.

De cette manière, les sept bassins dans lesquels se décompose la partie orientale et centrale du Sahara algérien peuvent se diviser en deux groupes bien distincts :

1° Les bassins septentrionaux, savoir : le haut Chélif, le Zâr'ez et le H'od'na;

2° Les bassins méridionaux, savoir : l'Ouad-Mzâb, l'Ouad-Rîr', l'Ouad-Souf et le Melr'îr'.

A l'exception du Chélif, qui trouve son écoulement à la Méditerranée, et échappe ainsi à la loi commune et aux conséquences qu'elle emporte, tous ces bassins sont fermés; ils sont de plus liés entre eux par un rap-

port général de direction assez intéressant à connaître et qui peut s'énoncer ainsi :

« Les fonds des bassins septentrionaux du Sahara algérien et les fonds des bassins méridionaux sont situés sur deux lignes parallèles dirigées Est-Nord-Est, et distantes d'environ 250 kilomètres. Dans cet intervalle, les lignes de crête, comme les lignes de fond partielles, obéissent aussi à la direction des lignes extrêmes. »

Si cette direction Est-Nord-Est, qui détermine surtout la configuration de l'Algérie occidentale, dominait également dans l'Est, le bassin d'El-H'od'na et celui du Melr'ir' iraient, comme le Chélif, aboutir à la Méditerranée; mais l'issue des eaux est barrée par une autre chaîne qui, courant Est-Sud-Est, s'étend sans interruption depuis le Djebel-Dîra, sous le méridien de Hamza, jusque vers le méridien de Tebessa, sur une longueur d'environ 400 kilomètres. Les principaux anneaux de cette chaîne, dont on peut suivre le déroulement sur la carte, sont le Djebel-Dîra, l'Ouennour'a, le Bou-T'âleb, le Mest'âoua, l'Aourès, et enfin les montagnes des 'Amâmra et des Nemêmcha.

C'est cette première chaîne qui ferme le bassin d'El-H'od'na.

Au Sud il en existe une autre parallèle dont le prolongement ferme le bassin du lac Melr'îr', et détermine la direction de la branche inférieure de l'Ouad-el-Djedi.

C'est au Djebel-Metlîli que ce second pli se renoue

à la chaîne Est-Nord-Est, et c'est au pied de leurs versants méridionaux que vient expirer le Sahara, ainsi que nous l'avons exposé dans le premier livre.

Les rivières qui descendent du Djebel-Aourês traversent toutes cette seconde chaîne pour aller se perdre dans l'Ouad-el-Djedi. Ce fait, joint à l'étendue de leur cours, à la grande quantité de neige qui les alimente, et au froid rigoureux qui règne dans les régions voisines de leurs sources, assigne au pâté montagneux de l'Aourês une hauteur considérable. C'est le massif le plus élevé de l'Algérie orientale.

Ainsi les deux masses dominantes du Sahara algérien, et peut-être de toute l'Algérie, sont celles du Djebel-Aourês et du Djebel-'Amour; elles déterminent, l'une dans l'Est et l'autre dans l'Ouest, les plus grandes vallées; et l'Ouad-el-Djedi forme le lien qui les unit entre elles, puisqu'il reçoit à la fois les eaux méridionales de l'une et de l'autre.

§ II. RÉGIME DES EAUX DOMESTIQUES.

Nous avons déjà parlé de la croyance, généralement accréditée dans le Sahara, à l'existence de fleuves souterrains. Il est certain que dans les bassins de l'Ouad-el-Djedi, de l'Ouad-Mzâb, de l'Ouad-Rir' et de l'Ouad-Souf, l'eau ne se voit presque point à la surface du sol et qu'il faut l'aller chercher au-dessous.

Les habitants de l'Ouad-Mzâb percent leurs puits dans le sable qui couvre le lit des torrents; la profondeur à laquelle ils trouvent l'eau est très-variable.

Dans tout le bassin de l'Ouad-Rîr', qui comprend les oasis de l'Ouad-Rîr' proprement dit, d'Ouâregla et de Temâcîn, l'eau est fournie par de véritables puits artésiens, avec cette différence toutefois que les habitants, ne connaissant pas la méthode du sondage, emploient les procédés ordinaires d'excavation.

Les puits sont larges et carrés; le coffrage, assez grossier, consiste en troncs de palmier jointifs, posés et assemblés à mesure que les progrès de l'excavation le permettent. On arrive ainsi jusqu'à une couche assez semblable à l'ardoise, qui couvre et comprime la nappe d'eau. Le percement de cette dernière couche est une opération difficile qui exige, dit-on, de grandes précautions. L'ouvrier qui descend dans le puits pour rompre ce diaphragme est attaché à la ceinture par une corde, dont plusieurs hommes tiennent l'extrémité opposée. A peine a-t-il brisé d'un coup de pioche l'obstacle qui s'oppose à l'ascension de la colonne d'eau, qu'il faut s'empresser de le retirer; car l'eau monte avec une grande vitesse, dépasse bientôt les bords du puits et se répand à l'entour. On la dirige alors dans des canaux disposés pour l'usage auquel on la destine.

A partir de ce moment, elle ne cesse de couler; on voit, dit-on, encore des puits, dont la construction en pierres de taille annonce l'origine romaine, et qui, depuis deux mille ans, ont sans discontinuation fourni de l'eau jaillissante. Mais il en est d'autres aussi qui, après quelques années de service, s'arrêtent tout à coup et dont le niveau se maintient alors au-dessous du sol.

Cette interruption subite est un véritable fléau, qui entraîne généralement la ruine du village ou des propriétés desservies par le puits.

Dans l'Ouad-Souf, l'eau se trouve à une petite profondeur au fond des vallées de sable qui forment le territoire de cette oasis.

On creuse également des puits dans le lit de l'Ouad-el-Djedi; et ils suffisent à la consommation des villes et bourgades construites sur le bord de cette ligne de fond.

L'Ouâdi-et-Tell est encore un de ces fleuves souterrains, à l'aide desquels les Arabes expliquent le régime assez étrange des eaux dans la partie méridionale du Sahara, et qui donnent lieu à une foule de contes superstitieux. Il est à remarquer que les chrétiens sont presque toujours les héros de ces histoires merveilleuses où ils remplissent le rôle inévitable de revenants et de sorciers.

Leur intervention est au reste justifiée par le grand nombre de débris fastueux, dont l'existence à la surface du sol porte, même aux yeux d'un peuple ignorant, le témoignage irrécusable d'une époque de grandeur et de richesse.

Parmi les ruines qui se rencontrent fréquemment dans la vallée de l'Ouâdi-et-Tell, les plus considérables passent pour être celles de Ben-Êmîr, d'El-Berbît et de Reggâda. Les pierres de taille, qui maintenant jetées sans ordre sur le sol, entrèrent jadis dans la construction de ces établissements, paraissent avoir été extraites de

deux hauteurs voisines, appelées l'une Kêf-en-Noun, et l'autre Er-Ra'ak, qui portent encore des traces nombreuses d'exploitation.

La vallée de l'Ouâdi-et-Tell n'est plus aujourd'hui qu'une région de parcours. Déserte pendant l'été, elle se couvre de tentes au retour de l'hiver. Les deux tribus zibaniennes des Selmiia et des Rah'mân viennent alors s'y établir et s'y livrer à la fabrication de la poudre, dont elles trouvent le salpêtre dans les débris des établissements antiques.

Un peu au-dessous de Reggâda existe un amas de ruines connu des voyageurs sous le nom de Bou-Chougga. On y voit encore un bassin en pierres de taille, profond de 4 à 5 mètres, entouré de gradins qui descendaient jusqu'au niveau de la nappe souterraine. En ce lieu, disent les Arabes, si on approche l'oreille de la terre, on entend l'eau bouillonner avec force.

Non loin de Reggâda est une colline dont les pentes sont jonchées de pierres de taille; ces ruines portent le nom de Bordj-el-Guerba' (le fort du remuage). S'il faut en croire la tradition locale, les chrétiens qui peuplaient jadis cette ville existent encore; mais ils habitent des demeures souterraines. Souvent, pendant la nuit, l'oreille y est frappée de sons étranges, tels que le bruit du marteau sur le cuivre, le bruit d'une femme qui trait, etc. Le matin, des traces récentes d'hommes et d'animaux domestiques se voient sur le sol. Le voyageur qui rapporte ces détails déclare, pour son compte, n'avoir jamais rien vu d'extraordinaire en ce lieu; mais

il y a entendu des bruits confus et sourds dont il n'a pu deviner la cause. Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est qu'un pâtre de cette vallée acquit jadis une grande fortune, sans qu'on ait jamais su par quel moyen. On pense généralement qu'il aura vendu des moutons aux propriétaires chrétiens de la ville ancienne, qui habitent encore les rives souterraines du fleuve.

Nous ne rapportons ces fables populaires que comme l'expression superstitieuse d'un fait général, savoir que toutes les dépressions du Sahara, arides à la surface, fournissent de l'eau à des profondeurs variables.

Ajoutons que, suivant une autre tradition accréditée parmi les habitants des oasis, les eaux coulaient autrefois en abondance sur le sol, et que leur disparition dans les profondeurs de la terre est due à certaines *opérations magiques* des chrétiens, qui seuls ont le pouvoir de les faire reparaître.

Gardons-nous de traiter avec trop de dédain ces croyances traditionnelles, mystérieuses révélations de l'instinct populaire. Adoptons au contraire, acceptons pour nous-mêmes le sens vraiment prophétique qu'elles renferment. Dans la confiance naïve et crédule qu'elles témoignent, cherchons le gage d'une amélioration dont l'Europe possède aujourd'hui le secret et l'instrument. Regardons enfin la restitution des eaux vives aux landes les plus ingrates du Sahara comme un bienfait réservé à l'intervention chrétienne par l'*opération magique* du sondage artésien.

SECONDE PARTIE.

COMMERCE.

LIVRE PREMIER.

LIEUX D'ÉCHANGE.

CHAPITRE PREMIER.

INTÉRIEUR.

Division politique de l'Algérie.

Les habitants du Sahara algérien ne connaissent d'autre division de cette contrée que la division en oasis et en tribus; encore chacun d'eux ne connaît-il souvent que les oasis et les tribus voisines de son pays natal.

En Europe, on a ignoré longtemps jusqu'aux noms de ces oasis et de ces tribus; et à la place de ces populations qui produisent, qui échangent, qui vivent; à la place de cette contrée parsemée de landes, de salines et de vergers, couverte de broussailles, de pâturages et de hameaux, on substituait des fantômes créés par l'imagination de quelques voyageurs; on supposait une nature qui n'existe pas, qui ne peut pas exister. C'étaient,

I. Nous appelons Algérie tout le territoire compris réellement ou nominalement dans l'ancien pachalik d'Alger, territoire dont nous avons indiqué les limites dans le livre premier.

II. Ce territoire est divisé par les habitudes commerciales des divers peuples qui l'habitent, en trois segments méridiens, que nous désignons par les dénominations ci-après :

Province de l'Est.
——— du Centre.
——— de l'Ouest.

correspondant à peu près à ce que les indigènes appellent :

Beïlik-ech-Cherguiia.
Beïlik-el-Oust'âniia.
Beïlik-el-R'arbiia.

III. Chaque province est divisée en deux régions, situées l'une au Nord, l'autre au Sud, et qui diffèrent essentiellement par la nature de leurs productions et les mœurs de leurs habitants, savoir :

La région du Tell.
——— du Sahara.

Il est bien entendu que le mot assez vague de *région,* appliqué aux six compartiments naturels du territoire algérien, exprime seulement la nécessité de les comprendre sous une dénomination commune, sans rien préjuger sur le terme, dont une division administrative ultérieure pourrait motiver l'emploi.

IV. L'Algérie entière se partage donc en six régions distinctes, désignées par les noms suivants :

POUR LES NATIONAUX.	POUR LES INDIGÈNES.
Régions du Nord.	Tell.
Région du Tell oriental.	Tell-ech-Chergui.
——— du Tell central.	Tell-el-Oust'âni.
——— du Tell occidental.	Tell-el-R'arbi.
Régions du Sud.	S'ah'ra.
Région du Sahara oriental.	S'ah'ret-ech-Cherguiia.
——— du Sahara central.	S'ah'ret-el-Oust'âniia.
——— du Sahara occidental.	S'ah'ret-el-R'arbiia.

Les subdivisions et les détails qui se rapportent aux régions du Nord feront l'objet d'un autre travail. Nous nous occuperons spécialement, quant à présent, des régions du Sud, qui sont moins connues.

Les trois tableaux ci-après offrent la division de ces régions en arrondissements, la position géographique des arrondissements, les chefs-lieux, le nombre des villes, villages et tribus qu'ils renferment, les ressources générales de chaque région, les ressources spéciales et diverses de chaque arrondissement.

Ces trois tableaux présentent donc, au point de vue géographique et industriel[1], un aperçu sommaire du Sahara algérien, ou Algérie méridionale.

[1] Ces tableaux sont le résumé succinct d'un travail très-considérable sur l'état actuel de ces contrées, travail qui est achevé, mais dont les dimensions excèdent de beaucoup le cadre dans lequel nous devons nous renfermer maintenant.

I. RÉGION DU SAHARA ORIENTAL.

ARRONDISSEMENTS.	POSITION GÉOGRAPHIQUE.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE DE villes et villages.	NOMBRE DE tribus.	RESSOURCES SPÉCIALES.	RESSOURCES ACCESSOIRES.
1. OUAD-SOUF..	Oasis la plus orientale du Sahara algérien, située dans des montagnes de sable, sur la grande communication qui borde le Sahara et va aboutir à Tunis. Latitude moyenne, 33°. Longitude, de 4° à 5° orient.	El-Ouad, ville..	8	5	Dattes de 1re qualité, tabac....	Commerce de mercerie et de parfumerie entre Tunis et l'Algérie.
2. OUAD-RIR'..	Grande plaine dont le fond est un dépôt de sel. Latitude, entre le 33° et le 34° degré. Longitude, entre le 3° et le 4° orient.	Tuggurt, ville..	38	2	Garance.......	Produit un peu de blé; commerce de passage.
3. TEMÂCIN....	Grande plaine dont le fond est un dépôt de sel. Latitude, entre le 32° et le 33° degré. Longitude moyenne, 3° or.	El-Guecer, ville.	16	2	Produit une quantité considérable de dattes.....	Commerce avec un grand nombre de tribus.
4. OUÂREGLA...	Grande plaine dont le fond est un dépôt de sel. Latitude moyenne, 32°. Longitude moyenne, 2° or.	Ouâregla, ville..	7	3	Gazelles et autruches; dattes en abondance; commerce avec le Sud.........	Exportation de sel à l'Ouest.
5. ZIBÂN......	Situé entre le pied méridional de la seconde chaîne du Djebel-Aourés et le lit de l'Ouad-el-Djedi. Latitude moyenne, 34° ½. Longitude, de 2° ½ à 4° ½ or.	Biskra, ville....	38	18	Huile, h'enna, poivre........	Fabrication des longs tapis rayés dits *h'anbel*. — Culture du blé.
6. EL-OUT'ÂIA..	Situé au pied de la seconde chaîne de l'Aourès. Latitude moyenne, 34° 45'. Longitude moyenne, 3° ½ or.	La plaine d'El-Out'âia......	3	2	Fait la commission entre Constantine et les oasis...........	Culture du blé et du h'enna.

OBSERVATIONS.

L'industrie générale de ces oasis consiste dans la culture des arbres à fruits, et principalement du dattier. Les essences qui dominent, après le dattier, sont le grenadier, le figuier et la vigne. L'abricotier, le poirier, le pêcher, le cognassier, figurent aussi, mais en petit nombre.

La culture potagère y joue un rôle important.

Les marchés principaux sont, dans le Tell, Constantine et ses environs; dans le Sahara, Tuggurt, Temâcin et Biskra.

II. REGION DU SAHARA CENTRAL.

…EMENTS.	POSITION GÉOGRAPHIQUE.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE DE villes et villages.	NOMBRE DE tribus.	RESSOURCES SPÉCIALES.	RESSOURCES ACCESSOIRES.
…-Mzâb..	Situé dans des gorges rocheuses sur le bord de torrents presque toujours à sec, mais dont le lit de sable forme un réservoir d'eau. Latitude, entre le 31° et le 32° degré. Longitude, entre 0° et 1° or.	R'ârdêia, ville..	8	8	Commerce de passage et par commission entre l'Afrique intérieure et l'Algérie. Commerce avec presque toutes les tribus du Sahara.	Horticulture. Dattiers.
…d-Naïl.	Tribu considérable, située au Sud de Bou-Sa'da, occupe la grande plaine d'El-Meh'âguen et les montagnes qui l'entourent. Latitude, entre le 34° et le 35° degré. Longitude, entre ½° et 2° or.	La plaine d'El-Meh'âguen...	12	31	Céréales, moutons, chameaux, commerce par commission entre Bou-Sa'da et les oasis.......	Tissus de laine grossiers, pour tentes et sacs de charge; font de la résine et de la poudre.
…'od'na..	Vaste bassin dont le fond est occupé par le lac salé de Msila, appelé *Chot't'-el-Sa'ida* par les habitants. Latitude, entre le 35° et le 36° degré. Longitude, entre 1° ½ et 3° or.	Bou-Sa'da, ville.	6	11	Céréales, bestiaux, chevaux, chameaux. Fabrication de forts tissus de laine pour tentes et sacs de charge..	Fabriquent des chaussures, et des effets de harnachement et d'équipement.

OBSERVATIONS.

…rticulture occupe une place moins importante que dans le Sahara oriental; en revanche, l'agri…, c'est-à-dire la culture des céréales et l'élève des bestiaux, y est plus développée. Mais la …ce générale de cette région est plutôt dans l'échange que dans la production. Les Oulâd-Naïl …eni-Mzâb établissent des communications incessantes de l'E. à l'O. et du N. au S. de l'Algérie.

…marchés principaux dans le Tell sont ceux des Rbêia (dimanche) et des Adaôra (jeudi), …n peu à l'E. de Médéa. Les marchés principaux dans le Sahara sont Bou-Sa'da et R'ârdêia. Ces …lles n'ont pas seulement une importance relative dans le département où elles figurent, elles …ssi les deux principaux marchés de toute l'Algérie.

…Sa'da, placé au centre de gravité, est aussi le centre des relations intérieures. R'ârdêia, située …circonférence du cercle dont Bou-Sa'da occupe le centre, est elle-même le centre d'un autre beaucoup plus étendu. Elle est en communication, 1° avec Tunis, par le chemin de ronde qui …e les oasis algériennes, 2° avec Alger, par Bou-Sa'da et El-Ar'ouât', 3° avec le Maroc, par Tafilelt …ig, 4° avec l'Afrique intérieure, par Metlîli et El-Gole'a.

…négociants et les voyageurs arabes sont unanimes sur l'importance commerciale de R'ârdêia. …e caravane, disent-ils, aussi nombreuse, aussi chargée, aussi inattendue qu'on la suppose, arrive …lêia; en quelques heures elle a fait le placement de ses marchandises et son chargement pour …ur.»

…Sa'da est le rond-point commercial de l'Algérie; R'ârdêia occupe l'extrémité de la principale …; Metlîli en est la porte de sortie au Sud.

III. RÉGION DU SAHARA OCCIDENTAL.

ARRONDISSEMENTS.	POSITION GÉOGRAPHIQUE.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE DE villes et villages.	NOMBRE DE tribus.	RESSOURCES spéciales.	RESSOURCES accessoires.
1. OASIS DES K's'OUR....	Situé au pied des versants méridionaux du Djebel-'Amour et du Djebel-S'ah'âri, vers la source de l'Ouad-el-Djedi. Latitude moyenne, 34°. Longitude moyenne, 8°.	El-Ar'ouât'	8	3	Comm. de passage entre l'Ouad-Mzâb et Bou-Sa'da, entre l'Ouad-Mzâb et Médéa. Comm. direct avec le Tell occid. par les tribus......	Dattes, étoffes de laine. Culture des arbres fruitiers, terfâs (espèce de truffes), pommes de pistachiers.
2. DJEBEL-'AMOUR	Pâté montagneux d'où descendent trois grands cours d'eau : l'Ouad-el-Djedi, le Chelif et l'Ouad-Zargoun. Latitude moyenne, 34° 20'. Longitude moyenne, ½° occ.	La tribu des Oulâd-Mîmoun..	9	23	Comm. de passage entre l'Ouad-Mzâb et le Tell occid. Bois de construction et de chauffage...	Horticulture. Tapis de laine. Blé.
3. HAUT-CHELIF	Plaine immense située au pied des versants septentrionaux du Djebel-'Amour ; elle est traversée par les affluents supérieurs du Chelif. Latitude moyenne, 35°. Longitude moyenne, ½° occ.	La plaine de T'agguin........	3	8	Comm. entre les oasis et le Tell occidental.....	Récoltent un peu de blé.
4. OULÂD - SIDI-CHEIKH et dépendances.	Contigu à l'empire de Maroc. Latitude, entre 33° et 34° ½. Longitude, entre 1° et 3° ½ occident.	El-Abied'-Sidi-Cheikh......	(a)		Commerce entre l'oasis de Touât, l'empire de Maroc et le Tell.	»

OBSERVATIONS.

L'horticulture se ranime dans le Djebel-'Amour, mais les fruits ne s'exportent pas. La culture du dattier, nulle dans la montagne, est languissante, même dans l'oasis. La principale ressource est le commerce avec l'empire de Maroc, l'oasis de Touât et le Tell occidental.

L'oasis des K's'our, située sur la route de R'ârdéia à Médéa et à Bou-Sa'da, semblerait, pour cette raison, devoir être rangée dans la province du Centre, auquel ces trois villes appartiennent. Ce qui nous a déterminé à la comprendre dans la province de l'Ouest, c'est qu'elle est surtout en rapport, par ses tribus, avec le Tell occidental, d'où elle tire en grande partie les denrées de première nécessité. A vrai dire, cette oasis est, par sa position géographique aussi bien que par la nature de ses relations, à cheval sur les deux régions.

Les principaux marchés sont : dans le Tell occ. celui de Lôh'a ; et dans le Sahara, El-Ar'ouât' et R'ârdéia.

(a) Cette portion du Sahara comprend comme masses principales de population les Oulâd-Sidi-Cheikh, les H'ameïân et les Angad. Le temps nous a manqué pour étendre à cette région les études détaillées que nous avons pu achever pour les autres. Nous n'avons pu recueillir que des faits généraux, dont voici le résumé succinct :

Les Oulâd-Sidi-Cheikh forment une famille de marabouts qui tiennent sous leur dépendance un grand nombre de villes, de villages et de tribus. Ils sont divisés en deux partis : ceux de l'Est et ceux de l'Ouest.

Les Oulâd-Sidi-Cheikh de l'Est sont sous le commandement de Sidi-Hamza. Ils comprennent, comme principaux points d'habitation stable, les villages de Brizina, El-R'âçoul, El-Abied'-Sidi-Cheikh, Stiten ; comme tribus, les H'ameiân, les populations qui habitent la chaîne du Djebel-K'sên et d'autres.

Les Oulâd-Sidi-Cheikh de l'Ouest sont sous le commandement de Bou-Sidi-T'eieb. Ils possèdent les deux villages de Chellâla. La principale tribu est celle des Doumni'a. Suivant l'usage général du Sahara, les villages sont des lieux de dépôt, et les tribus des agents de transport.

Les Oulâd-Sidi-Cheikh établissent spécialement une communication entre l'oasis de Touât et le Tell occidental, entre l'oasis des K's'our et l'empire de Maroc, par Figuig et Bou-Semr'oun ; ils vont même jusqu'à Tafilelt.

Chaque année, la fin du printemps ramène ces tribus dans la province d'Oran, sur les marchés de Lôh'a et des Dja'fra, où elles viennent chercher des céréales, de la laine brute et des moutons, en échange des dattes, des étoffes de laine, des nègres et du h'enna qu'elles apportent.

CHAPITRE II.

EXTÉRIEUR. — DES VILLES ET DES POPULATIONS AFRICAINES QUI SONT EN RELATION DE COMMERCE AVEC L'ALGÉRIE.

---

§ Ier. SAHARA TUNISIEN.

Les deux marchés qui, dans le Sahara tunisien, entretiennent des relations avec le Sud sont les villes de Gâbes et de Neft'a. R'dâmes est le point avec lequel elles correspondent dans le désert. Mais, sous le rapport des communications avec le Sud, Neft'a a moins d'importance que Gâbes. La route de Neft'a à R'dâmes est déserte et aride. Les voyageurs ont à redouter la rencontre des Touâreg, qui sont d'impitoyables brigands. Aussi les caravanes sont-elles à la fois moins fréquentes et moins nombreuses que celles de Gâbes.

La route de Gâbes à R'dâmes offre plusieurs puits; mais elle a surtout l'avantage de traverser le territoire d'une tribu dont l'unique industrie est de protéger et de conduire les caravanes. Cette tribu est celle des Our'ramma; elle est située sur la limite méridionale de la Régence de Tunis, à quelques journées au Sud de Gâbes.

MARCHÉ DE L'EST. — GÂBES.

Gâbes est située au fond de la petite Syrte, où elle fait face à l'île de Djerba. Les Français y ont un agent consulaire. Visitée par un grand nombre d'Européens, elle est assez connue pour qu'il soit inutile de nous y arrêter. Elle est administrée par un kaïd ou préfet tunisien. La principale tribu de son territoire est celle des Beni-Zîd.

MARCHÉ DE L'OUEST. — NEFT'A.

Neft'a est le chef-lieu d'un arrondissement tunisien, connu sous le nom de Belad-el-Djerîd. Nous avons déjà signalé ailleurs (voir *Études des Routes suivies par les Arabes*) l'erreur trop accréditée, qui consiste à confondre, sous le nom de Belad-el-Djerîd, tout le désert depuis l'Égypte jusqu'à l'empire du Maroc, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan.

« Le Biled-ul-Gérid, dit Ritter, commence à l'Est, à la ville d'El-Wachat (Fezzan) et s'étend, à l'Ouest, jusqu'à Souse et jusqu'au cap Noun, sur l'Océan occidental; au Nord, il confine à l'Atlas; au Sud, le désert. »

Quant à la signification du mot, le D[r] Shaw traduit Belad-el-Djerîd par *pays sec et aride*. D'autres veulent que cela signifie *pays de sauterelles*.

Le nom de Belad-el-Djerîd n'est appliqué, par les Arabes, qu'à l'oasis tunisienne dont il est ici question.

La confusion qui s'est introduite dans la géographie tient, sans doute, à la généralité du sens de ces mots: Belad-el-Djerîd.

Il y a dans les branches du palmier deux parties distinctes, la palme et la feuille. La palme s'appelle *djerîd* et la feuille *sa'af*. Belad-el-Djerîd signifie donc littéralement *le pays des palmes*.

Cette oasis tunisienne se compose de quatre villes, qui sont, à vrai dire, des groupes de villages, savoir :

1° Neft'a;

2° Tôzer;

3° El-Oudiân, appelé aussi T'aguious;

4° El-H'âma.

Elle est administrée par trois kaïds : celui de Neft'a, celui de Tôzer et celui de T'aguious, qui commande aussi à El-H'âma.

La population se répartit ainsi qu'il suit :

Neft'a	12,000 âmes.
Tôzer	8,000
T'aguious et El-H'âma	10,000
TOTAL	30,000

Neft'a, la seule de ces villes dont il soit question ici, se divise en six quartiers, dont chacun a son cheikh particulier. Suivant l'usage assez généralement suivi dans le Sahara, les maisons sont construites en briques séchées au soleil (tôb) et couvertes en terrasses sur bois de palmier recouvert d'un lattis en djerîd. Un

ruisseau traverse la ville et va se jeter dans le lac salé sur le bord duquel elle est construite.

Les relations de commerce entre Neft'a et R'dâmes sont les mêmes que celles de Gâbes; les objets d'échange seront énumérés dans la notice de R'dâmes. D'ailleurs, nous le répétons, Neft'a n'est aujourd'hui qu'un point de passage accessoire pour les échanges de Tunis avec le Sud par R'dâmes.

Le véritable rôle de Neft'a, le rôle qui lui assure une importance incontestable, c'est sa situation par rapport à la ligne d'oasis qui forme la frontière du Sahara algérien: c'est la grande porte de communication entre les parties méridionales des deux Régences.

§ II. SAHARA MAROCAIN.

Les deux principaux marchés du Sahara marocain sont Figuîg, dans l'Est, et Tafilelt, dans l'Ouest.

MARCHÉ DE L'EST. — FIGUÎG.

Figuîg est une ville de 4 ou 5,000 âmes, entourée de palmiers; elle appartient aux Berbères du Maroc, qui, à ce qu'il paraît, l'ont enlevée, il y a quelques années, aux Doui-Mnî'a, tribu du Sahara algérien. Elle est éloignée de deux journées de marche d'une autre ville appelée Bou-Semr'oun, située au Nord-Est, et qui a éprouvé le même sort.

Figuig est, suivant l'expression des Arabes, *le con-*

fluent d'un grand nombre de tribus. Elle correspond, au Nord, avec Fês; à l'Ouest, avec Tafilelt; au Sud, avec les deux foyers commerciaux du Touât, Timîmoun et Cherouîn; enfin, à l'Est, avec l'oasis de l'Ouad-Mzâb et le Sahara algérien.

A Figuìg, la place du marché contient, dit-on, plus de trois cents boutiques. Quand les habitants des régions occidentales voient un produit extraordinaire, ils en témoignent leur étonnement en s'écriant : « On n'en verrait pas, même à Figuîg. »

Les négociants de Figuîg portent dans l'Ouest, à Tafilelt et à Fês, de l'argent et des étoffes de laine; ils rapportent des cuirs de Maroc (filâli), des chaussures dites *belr'a,* des *h'aïk'* de laine, des armes, du fer, des toiles de coton et divers articles de mercerie.

Ils portent dans l'Est, aux H'aç'as'na, aux Dja'fra, aux Ahrâr et aux Zegdou, tribus du beylik d'Oran, des étoffes de laine, des cuirs de Tafilelt, et tous les objets de fabrication européenne apportés de Fês et venus de Gibraltar, soit par Mogador, soit par Tanger. Ils rapportent de la laine, du beurre, des céréales, de la soie filée. Ils portent au Sud, dans l'oasis de Touât, de la laine et des céréales; ils en rapportent du h'enna et des nègres.

MARCHÉ DE L'OUEST. — TAFILELT.

Tafilelt n'est pas seulement une ville, mais une oasis composée d'un grand nombre de villages. On y trouve

une grande quantité de ruines qui servent encore aujourd'hui à la construction de maisons nouvelles.

La ville principale est entourée de palmiers et d'oliviers; elle est située au milieu d'une vaste plaine.

L'industrie des habitants consiste dans la culture des arbres, la fabrication des étoffes de laine et la préparation des cuirs appelés *filâli* (de Tafilelt) et connus chez nous sous le nom de *maroquins*.

Autrefois les négociants de l'Ouad-Mzâb se rendaient fréquemment en caravane à Tafilelt, et réciproquement les négociants de Tafilelt dans l'Ouad-Mzâb. Mais pendant la guerre d'Abd-el-Kader ces relations furent interrompues.

A l'époque où elles étaient en activité, les Beni-Mzâb portaient dans l'ancienne Sedjelmâça des étoffes de laine, des articles de quincaillerie et de toilette; ils en rapportaient des maroquins C'était par là que ces peaux si renommées parmi nous se répandaient dans le Sud de la régence d'Alger et dans la régence de Tunis.

Avant la guerre, les Beni-Mzâb étendaient leurs opérations de commerce jusqu'à Fês, Meknês et Tetouan dans l'empire de Maroc. Ils portaient dans ces villes de la soie filée et de l'argent; ils en rapportaient des chevaux, des cuirs, des peignes de femme, des calottes rouges, des étoffes de soie, des h'aïk' de femme, du koh'ol (peut-être le sulfure d'antimoine, dont les femmes font usage pour teindre leurs sourcils), du t'fol (terre à foulon), du serrîn [1].

[1] Substance dont nous ignorons le nom en français.

§ III. DÉSERT. — LIGNE DU NORD.

MARCHÉ DE L'EST. — R'DÂMES.

R'dâmes est situé à 13 journées de Tripoli et 25 journées de Tunis, au bord d'un grand lac salé, au milieu des palmiers.

L'eau y est fournie par une source qui jaillit du milieu de la ville et sort constamment en bouillonnant. Le peuple croit que cette source a jailli sous le pied d'une jument. Elle doit être à la température moyenne du lieu; car en hiver elle dégage de la vapeur, tandis qu'en été elle paraît fraîche.

S'il faut en croire les Arabes, à R'dâmes on mesure le temps au moyen d'un clepsydre grossier. C'est un vase percé d'un trou à la partie inférieure, et que l'on remplit d'eau; le temps que le vase met à se vider est celui que l'on emploierait à compter jusqu'à trois cents : d'ailleurs il se vide vingt-quatre fois par heure. Pendant l'été, trois cents vases vides mesurent la longueur du jour, et deux cents la longueur de la nuit; pendant l'hiver, c'est le contraire. C'est par ce moyen qu'on détermine les heures de la prière. Le soin des clepsydres est un privilége réservé à une seule famille, qui en est chargée de temps immémorial.

Commerce.

R'dâmes est en relation de commerce avec les quatre points cardinaux :

Au Sud, Morzouk', capitale du Fezzân, et R'ât;

Au Nord, Tunis;

A l'Ouest, Ins'âlah', dans l'oasis de Touât, et Timbektou;

A l'Est, Tripoli de Barbarie.

Relations avec Morzouk' et R'ât.

Le commerce avec ces deux villes se fait par les négociants de R'dâmes et aussi par les Touâreg. La caravane de R'dâmes pour R'ât part une fois par an; elle y porte des articles de Tunis ('at'riia), comme essences, foulards et autres objets de mercerie; de la soie, des perles, des bernous rouges et blancs, des h'aïk' fins fabriqués dans le Djerîd, des pantoufles (bechmak), des clous de girofle (kromfel), du papier, des calottes rouges (chachiia), de la cannelle, du drap rouge d'Europe taillé à Tunis pour habillements.

La caravane rapporte des nègres, de la poudre d'or, des noix de gourou pour teindre les dents (gour), des plumes d'autruche, des peaux de buffle (djeld-el-fezâzi), des dents d'éléphant, de la toile bleue fabriquée dans le pays des Noirs, du bkhour noir[1], et enfin du senaharem (séné?) destiné pour l'Europe; ils rapportent encore, et spécialement de Morzouk', du natron (t'rôna).

[1] Substance dont nous ignorons le nom français.

Relations avec Tunis.

Ils versent à Tunis les marchandises apportées de R'ât et de Morzouk' et emportent, au retour, celles destinées pour ces deux villes.

Le commerce entre Tunis et R'dâmes peut se faire ou par Neft'a dans le Belad-el-Djerîd ou par Gâbes au fond de la petite Syrte. Mais la route par Neft'a est, ainsi que nous l'avons déjà dit, beaucoup moins suivie parce qu'elle n'est pas sûre et qu'elle manque d'eau. Il part à peine une caravane tous les ans; il en part quatre ou cinq de Gâbes. La route depuis Gâbes jusqu'au pays des Our'ramma est encore assez périlleuse; mais à partir de là il n'y a plus de dangers.

Relations avec Ins'âlah' et Timbektou.

Les relations entre R'dâmes et Timbektou[1] ont lieu par Ins'âlah' et l'oasis de Touât; elles sont assez fréquentes et le seraient plus encore si, entre Ins'âlah' et Timbektou, il n'y avait à traverser, pendant une partie du voyage, un immense espace nu, aride, plat, sans une plante, sans une pierre pour reposer la vue, sans une goutte d'eau pour étancher la soif. Cette plaine dure l'espace de huit mortels jours, et lorsque par hasard les caravanes, pendant cette traversée, sont assaillies par le vent du Sud, elles laissent bien des morts en route. L'absence de termes de comparaison,

[1] Je crois qu'il part une caravane tous les ans.

jointe à l'illusion du mirage, prête aux moindres objets des dimensions démesurées.

Lorsque la caravane de R'dâmes part pour Timbektou, elle emporte du corail, de la soie blanche, des chachiia ou calottes rouges de Tunis, du drap rouge fabriqué en Europe et apporté de Tunis, pour bernous. Les objets qu'elle rapporte sont la poudre d'or et les nègres.

MARCHÉ DE L'OUEST. — EL-GOLE'A.

El-Gole'a est une petite ville d'une centaine de feux et de 600 à 700 âmes de population, située sur une éminence, au pied de laquelle s'étendent de beaux jardins plantés de palmiers, de grenadiers, de vignes et de figuiers. L'eau y est abondante, quoiqu'elle ne jaillisse pas du sol; mais il suffit de creuser à une profondeur d'une coudée pour la trouver.

Les maisons sont construites, les unes en pierres et terre, les autres en pierres et plâtre, et couvertes en terrasses supportées sur bois de palmier. La ville sert de lieu de dépôt aux deux tribus des Cha'amba et des Ommâd'i, qui, à ce qu'il paraît, sont l'une et l'autre originaires de l'oasis de Touât.

Les habitants se servent comme monture habituelle du dromadaire; ils ont cependant des chevaux, mais en moins grand nombre. Ils possèdent à peu près 1,000 dromadaires et seulement 200 chevaux.

Les gens de la ville portent le nom générique de Rouar'a (pluriel de Rir'i), qui signifie *habitants de*

l'Ouad-Rîr'. C'est aussi le nom que portent les citadins de Ouâregla. Il paraît, en effet, que ces deux populations sont originaires de l'Ouad-Rîr'. Les Cha'amba et les Ommâd'i sont campés sous la tente à l'entour de la ville.

De même que, dans l'Est, R'dâmes est un point de relâche pour arriver à l'oasis du Fezzân, et à R'ât chez les Touâreg; de même, dans l'Ouest, El-Gole'a est un point de relâche pour arriver à l'oasis de Touât et à Timbektou. El-Gole'a est en relation de commerce,

1° Avec l'Algérie, par El-Abied'-Sidi-Cheikh et Brizina, par Metlîli et Ouâregla;

2° Avec l'empire de Maroc, par Tafilelt et Figuîg;

3° Avec l'oasis de Touât et les Khenâfsa de Timbektou, par Aougrout, Taberkouza, Ins'âlah', Tidìkelt et Timîmoun, villes de l'oasis de Touât.

1° Avec l'Algérie :

A El-Abied'-Sidi-Cheikh, les caravanes portent des étoffes de laine; ils en rapportent du blé, du beurre, des moutons;

A Metlîli, elles portent du h'enna, de l'alun, du salpêtre, des chameaux, des nègres, de la poudre d'or; elles rapportent à El-Gole'a du blé, de l'huile, de la graisse, des fèves sèches;

A Ouâregla, elles mènent des ânes de haute taille très-estimés dans le pays; ils sont connus sous le nom de *mas'riia* (égyptiens), parce qu'on les considère généralement comme originaires d'Égypte; elles y conduisent aussi des gazelles et des chameaux; elles y por-

tent enfin du h'enna et du salpêtre; elles en rapportent des dattes et des plumes d'autruche.

2° Avec l'empire de Maroc : nous n'avons point de détails sur les échanges qui se font entre les deux pays; mais il est probable que les principaux objets d'exportation sont les nègres et la poudre d'or; et les principaux objets d'importation, la laine brute et les céréales.

3° Avec l'oasis de Touât :

Les caravanes partant d'El-Gole'a pour les villes du Touât y portent du blé, des moutons, de la graisse, des fèves sèches, de l'huile; elles en rapportent le h'enna, l'alun, le salpêtre, les chameaux, les nègres, la poudre d'or, le serr'în et le bkhour noir [1].

Les marchandises apportées au Touât, par les caravanes d'El-Gole'a et destinées pour Timbektou, sont prises là par les Khenâfsa, une des tribus qui desservent cette dernière ville, et portées par eux à destination.

§ IV. — DÉSERT. — LIGNE DU SUD.

MARCHÉ DE L'EST. — OASIS DU FEZZÂN.

Nous n'avons point recueilli de détails particuliers sur l'oasis du Fezzân; il n'entre d'ailleurs nullement dans notre plan de nous livrer à des travaux de compilation. Nous nous contentons de reproduire et de

[1] Nous ignorons le nom français de ces deux substances.

coordonner les notions puisées dans la fréquentation des hommes. Nous renvoyons donc, pour les détails sur l'oasis du Fezzân et sa capitale Morzouk', à la relation du capitaine Lyon, qui a visité cette contrée en 1818, 1819 et 1820. On en trouvera un résumé dans la Géographie de Karl Ritter, t. III, p. 306 et suiv.

MARCHÉ DE L'OUEST. — OASIS DE TOUÂT.

Le Touât est une immense oasis qui règne de l'Est à l'Ouest et renferme un grand nombre de villes et de villages.

Les habitants parlent presque tous l'arabe; mais ils ont aussi une langue particulière appelée par les uns *chelh'iia*, par les autres *zenâtiia*, et qui, au fait, est un dialecte du berbère.

Tout le pays est sous le commandement héréditaire d'un seul chef de la famille des Chérifs. Le chef actuel est Moula-Karzas.

Le territoire de l'oasis est couvert de zaouia (ermitages), destinés à recevoir les voyageurs. Aussi le pays est-il fort tranquille. Les seuls ennemis que l'on y redoute sont les Touâreg, qui viennent de temps en temps y faire des incursions et s'enfuient sur leurs dromadaires, en emportant ce qu'ils ont pu voler.

Le Touât est une bande intermédiaire entre le pays des Noirs et l'Afrique septentrionale. Le principal marché avec lequel il correspond dans le Sud est Timbektou. Les négociants et les tribus du Touât vont y chercher des nègres et de la poudre d'or; mais ce

commerce se fait surtout entre le Touât et Timbektou par la tribu des Khenâfsa, qui se sert de cette ville comme lieu de dépôt.

Les deux villes principales de l'oasis sont Timîmoun qui, comme nous le verrons ci-après, paraît être la même que Gourâra, et Cherouîn. La première est la résidence du chef.

Le Touât renferme encore un grand nombre d'autres villes, parmi lesquelles on cite :

Ins'âlah',
Aougrout,
Tidîkelt,
Agabli,
Aoulef,
T'ît,
Tement'ît,
Ez-Zaouia,
Intebbou,
Taberkouza,
Zaouit-H'eïnoun.

Timîmoun, capitale du Touât supérieur.

Léon l'Africain parle d'une ville de Tegorârin, à laquelle il prête une grande importance. Aujourd'hui la ville de Gourâra est signalée comme le principal marché du Touât; d'un autre côté, Timîmoun est aussi élevé à la première place par beaucoup de voyageurs, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les

voyageurs qui parlent de Timîmoun ne parlent pas de Gourâra, et réciproquement. Nous croyons avoir eu à Tunis l'explication de ces bizarreries. Un négociant de R'dâmes, qui était allé quatre fois dans l'oasis de Touât, nous a assuré que Gourâra et Timîmoun désignaient la même ville. Gourâra serait le nom de la localité et Timîmoun ou Ati-Mîmoun (Beni-Mîmoun) le nom berbère de la population. Quant à Tegorârin de Léon l'Africain, c'est la forme plurielle berbère de Gourâra.

Timîmoun est une ville d'environ 10,000 âmes; elle est bâtie sur le bord d'une ligne de fond dans laquelle on ne trouve de l'eau qu'en creusant des puits. Un mur d'enceinte, garni de tours, la défend contre les surprises des Touâreg. Elle possède de belles plantations de palmiers.

Les maisons sont construites en pierres et en chaux, et couvertes en terrasse; le palmier est le bois de construction. La ville renferme plusieurs mosquées, dont deux sont surmontées de minarets.

Les habitants de Timîmoun sont noirs; mais ils appartiennent à deux nuances différentes: les uns présentent la couleur et tous les caractères de la race nègre; les autres ont le teint et les traits beaucoup moins prononcés, et ressemblent aux habitants de l'Ouad-Rîr'.

Les tribus du Nord qui viennent faire des affaires à Timîmoun sont les Oulâd-Sidi-Cheikh (Sahara algérien), les Doui-Mnï'a et les Cha'amba (*idem*), les Berbères du Maroc.

Les Algériens apportent de la laine et des étoffes, les Marocains des céréales; les uns et les autres prennent en échange des dattes, de la poudre d'or et des nègres.

Le marché avec lequel Timìmoun correspond dans le Sud est Timbektou; le commerce se fait par les négociants du Touât, par les Khenâfsa et les négociants de Timbektou, mais en petit nombre.

Les négociants de Timìmoun, quand ils vont à Timbektou, y portent des merceries, de l'huile, du sel, de la graisse, des fèves sèches, des étoffes de laine, des chevaux, des perles, du blé.

Ils prennent en échange des nègres, de la poudre d'or et des ânes dits *mas'riia* (d'Égypte).

Cherouìn.

Cherouìn est à une journée Nord-Ouest de Timìmoun. Les tribus attachées à cette ville sont les Doui-Mni'a et les 'Arìb [1].

[1] Les 'Arìb offrent un des plus curieux exemples de déplacement progressif. Les 'Arìb cantonnés dans le voisinage de Cherouìn proviennent d'une tribu du même nom établie dans le désert au Sud du Maroc. Une partie des 'Arìb du Touât fut chassée par l'autre partie et chercha un refuge dans les régions méridionales du Sahara algérien; mais elle n'y séjourna pas longtemps et vint s'établir dans la plaine d'El-H'od'na, où elle se mit au service des Oulâd-Mâd'i. Puis elle les quitta, il n'y a pas longtemps, et alla se fixer dans la plaine de Hamza, qui appartenait, moitié aux Oulâd-Bellîl, moitié aux Oulâd-Mokrân; elle consentit à payer un loyer annuel à ces deux tribus. Survint l'expédition d'Alger; les 'Arìb profitèrent du désordre résultant

Les négociants des villes apportent du Nord à Cherouîn, de l'huile, du suif, des étoffes de laine, du corail acheté aux Beni-Mzâb, du musc, du zebed (musc de civette), des clous de girofle, des merceries, des chevaux.

Ils exportent des nègres, de la poudre d'or, des chameaux, des ânes d'Égypte, un peu de h'enna, du salpêtre et des balles de plomb.

Les habitants des tribus apportent du Nord des moutons, du beurre, de la laine.

Ils exportent au Nord des dattes, de l'alun, du h'enna, du salpêtre.

Ins'âlah'.

Ins'âlah' et non pas 'Aïn-es-S'âlah', comme quelques personnes ont pensé devoir l'écrire, est une ville d'environ 3,000 âmes, située au milieu des sables. Les habitations sont construites en pierres et en *timchemt*[1].

La culture des palmiers et surtout le commerce forment les deux ressources des habitants : il y a dans la ville d'immenses magasins remplis de dattes.

La population se compose en partie de Khenâfsa, tribu de Timbektou, et en partie des Oulâd-ben-Nâc'er, marabouts dont la souche est établie dans cette ville.

de cet événement pour s'affranchir de la redevance convenue. Il en résulta une guerre à la suite de laquelle une partie d'entre eux vint se réfugier à la Maison Carrée, sous la protection française. Telle est l'origine de la petite tribu des 'Arîb, qui, du fond du désert, s'est avancée progressivement jusqu'au bord de la Méditerranée.

[1] Voir la note sur cette substance, à la page 271.

Les tribus par le ministère desquelles se fait le commerce sont les Oulâd-Sidi-Cheikh et toutes les peuplades de leur dépendance (Sahara algérien), les Cha'amba (*idem*);

Les Khenâfsa, tribu de Timbektou, qui habite aussi Ins'âlah';

Les Touâreg, tribu du désert.

Toutes ces tribus établissent des relations non-seulement avec l'Algérie, par El-Abied'-Sidi-Cheikh et Metlîli, mais encore avec l'empire de Maroc par Tafilelt.

Les principaux objets d'échange sont les nègres et la poudre d'or, comme produits du Sud; les céréales, les moutons, la graisse, comme produits du Nord.

Aougrout.

Aougrout est une ville d'environ 2,000 habitants; elle est située au milieu d'une forêt de palmiers. L'eau y est fournie par des puits assez profonds pour qu'il soit nécessaire de la tirer à l'aide de *nórias*, mises en mouvement par des chevaux.

La population est en grande partie composée d'une fraction des Ommâd'i, dont il a déjà été souvent question. Cette tribu est perpétuellement en guerre avec les Khenâfsa; aussi les malfaiteurs de Timbektou et des autres villes habitées par les Ommâd'i trouvent-ils un refuge assuré à Aougrout. La population est donc réellement un mélange d'Ommâd'i et de Khenâfsa réfugiés.

Tidîkelt.

Tidîkelt est une ville d'environ 3,000 âmes; mais elle a une importance commerciale moindre que Timîmoun, Cherouîn et Ins'âlah'.

Il en est de même des autres villes du Touât qui ont été nommées ci-dessus.

§ V. AFRIQUE CENTRALE. — LES TOUÂREG, LES NOIRS.

MARCHÉS CORRESPONDANTS. — R'ÂT, TIMBEKTOU.

Les Touâreg.

Les Touâreg ne forment pas seulement une tribu, mais une nation. Placés entre la race blanche et la race noire, ils sont la terreur de l'une et de l'autre.

C'est par eux que le Nord de l'Afrique est approvisionné d'esclaves.

S'embusquer dans le voisinage des bourgs habités par les nègres, fondre sur eux à l'improviste, les saisir, les jeter sur des dromadaires et fuir, en emportant leur proie, avec la rapidité du vent, telle est la principale, pour ne pas dire la seule industrie de ces redoutables corsaires. Quand ils ont ainsi formé une pacotille de chair humaine, ils se rendent sur les deux marchés de R'ât et de R'dâmes, et trafiquent avec les commerçants du Nord du produit de leurs brigandages. Quelquefois,

après avoir livré aux chalands tout ce que la fortune de la *r'âzia* (c'est le nom de la chasse aux nègres) fait tomber entre leurs mains, ils partent, vont se placer sur le passage de la caravane, l'attaquent, et rentrent ainsi en possession de leur marchandise par le procédé qui la leur avait livrée une première fois.

A ces motifs légitimes d'effroi se joignent l'étrangeté et la bizarrerie de leurs habitudes.

Ils ne parlent pas l'arabe, mais une langue dure, saccadée et emphatique. Les Arabes lui trouvent de l'analogie avec l'allemand; mais, en réalité, c'est un dialecte du berbère[1].

Les Touâreg sont divisés en deux grandes fractions, les Touâreg blancs et les Touâreg noirs. Ces dénominations ne correspondent pas, comme on pourrait le croire, à des différences de teint, mais seulement à des différences de costume.

Les Touâreg blancs s'habillent comme les Arabes.

Les Touâreg noirs ont un costume particulier. La pièce principale est une longue et large blouse qui descend jusqu'aux pieds, et dont les manches n'ont pas moins de deux mètres d'ampleur. Cette blouse porte le nom générique de *tôb* ou *saï*. Elle est en coton récolté dans le pays des Noirs.

La poitrine et le dos de cette longue robe sont or-

[1] Lorsque les gens de Metlili qui se trouvaient à Alger entendaient parler les soldats allemands de la légion étrangère, ils croyaient assister, disaient-ils, aux conversations des Touâreg.

nés de broderies en soie, remarquables par le défaut de symétrie, car elles ne sont ni symétriquement placées par rapport au corps, ni symétriques entre elles. La broderie antérieure couvre une large poche pratiquée sur le sein gauche; la broderie postérieure est placée sur l'épaule droite.

L'étoffe n'a que 55 millimètres de largeur.

Trois blouses superposées composent l'habillement ordinaire des Touâreg; elles sont de même forme, de même tissu, et ne diffèrent que par la couleur. La blouse de dessous s'appelle *djellâba,* celle du milieu *sâmia,* et celle de dessus *lebni.*

La djellâba est rayée de blanc et de rouge, brodée en soie verte.

La sâmia est bleue, traversée de larges raies bleu-clair, brodée en soie pareille.

Le lebni est bleu uni; la nuance est celle des raies les plus foncées de la sâmia.

Ces trois blouses sont serrées au corps par une ceinture pareille au lebni.

Au-dessous de la djellâba, les Touâreg portent un pantalon qui n'a de commun avec le *séroual* arabe que la ceinture à coulisse; il descend jusque sur le pied, et ressemble beaucoup, pour la forme et la largeur, à cette partie du costume européen. La couleur est bleu foncé, traversé de petites raies blanches. Le bord inférieur des jambes est garni d'une broderie en soie bleu-clair.

Les Touâreg portent pour coiffure la calotte rouge

de Tunis, maintenue par un long turban bleu en coton, dont les deux bouts retombent sur les épaules, après s'être enroulées autour du cou, en manière de cravate.

La chaussure consiste en souliers-brodequins lacés sur le pied.

On connaît assez aujourd'hui l'habillement des Arabes pour juger combien celui des Touâreg est différent.

Nous venons de décrire l'habillement de ville; car lorsque les Touâreg s'équipent pour voyager, ils ajoutent encore deux autres blouses. La vitesse du dromadaire est telle, disent-ils, qu'une triple épaisseur d'étoffe ne suffirait pas pour les garantir du froid. Quoi qu'il en soit de la valeur vraisemblable de cette explication, les deux blouses additionnelles sont le *cha'ariia* et le *kôré :* le cha'ariia est bleu foncé, traversé de petites raies blanches; le kôré est bleu-noir et uni.

La ceinture est remplacée par une pièce d'étoffe de cette dernière nuance, qui s'enroule en spirale autour du corps, et serre la poitrine et le ventre. Cette pression prévient, dit-on, les nausées produites par le mouvement du dromadaire.

Dans le costume de voyage, on substitue au turban une longue pièce d'étoffe bleu foncé, lustrée par un apprêt gommeux, auquel le sable ne s'attache pas. Cette pièce, d'environ 15 centimètres de largeur, porte le nom de *zmâla*. Elle s'enroule à plat sur le front; et, après plusieurs tours qui ont pour objet de l'y assujettir, elle descend en spirale sur le nez, sur la bouche, couvrant tout le visage, qu'elle soustrait à l'action du

sable et du vent. L'intervalle compris entre les tours de ce masque permet au voyageur de respirer; il peut même voir; il lui suffit, pour cela, de renverser la tête en arrière.

Les Touâreg ne font presque pas usage des armes à feu, pour lesquelles ils manifestent même une répugnance instinctive. Lorsqu'ils paraissent sur le marché de Metlîli, on essaye quelquefois de leur mettre un pistolet à la main; mais à peine ont-ils pressé la détente, qu'effrayés de l'explosion, ils rejettent l'arme avec terreur, en accompagnant ce mouvement d'une foule d'imprécations. Cependant quelques-uns portent des carabines; mais leurs armes habituelles sont l'arc, le bouclier, le sabre et la lance. Le bois de l'arc vient du pays des Noirs; le bouclier est en cuir d'éléphant, et porte une chaîne qui s'enroule autour du bras. Le sabre est droit et à double tranchant; pour la forme et la longueur, il ressemble assez au sabre de cavalerie. Enfin une giberne (djebîra) complète l'équipement des Touâreg; mais elle n'est point fixée au corps comme celle de nos fantassins et des Arabes; elle est suspendue à la selle et tombe librement comme la sabretache de nos cavaliers. Lorsque quelques escadrons de hussards arrivèrent à Alger, en 1839, les gens du Sahara, frappés de cette analogie, leur avaient donné le nom de *Touâreg français*.

L'infériorité qui semble résulter pour les Touâreg de la privation des armes à feu est largement compensée par la vitesse de leurs coursiers, l'intrépidité de leur

caractère, l'adresse et la vigueur de leur bras. L'ensemble même de leur personne présente un aspect étrange, qui surprend et qui effraye ; ils sont grands, minces et raides ; ce qui leur a fait donner par les Arabes le surnom de *poutres*, poutres qui se transforment en catapultes vivantes, dès que l'instinct du pillage ou l'ardeur de la vengeance vient les animer[1].

Quoique professant la religion musulmane, les Touâreg passent pour ne pas accomplir très-fidèlement les devoirs qu'elle impose. Les Arabes leur reprochent de mêler à leur culte quelques pratiques chrétiennes. N'y eût-il que la différence de langage et de costume, cela suffirait pour les faire soupçonner d'hérésie. Mais un autre motif contribue à justifier et à propager ces soup-

[1] Les Sahariens aiment à parler des Touâreg, comme les enfants aiment à parler des revenants, parce qu'ils en ont peur. Ils se plaisent à raconter leurs tours de force ; en voici un échantillon : Un jour arriva, sur le marché de Metlîli, un Targui monté sur un magnifique dromadaire. Cet animal excita l'admiration d'un Cha'ambi, qui voulut l'acheter et en offrit même un prix très-élevé ; mais le propriétaire ne répondait à ses instances réitérées que par un signe de tête négatif : « Eh bien ! dit enfin le Cha'ambi, pose toi-même les conditions du marché. — Fais amener un chameau, dit le Targui. — Le voici. — Crois-tu que, d'un seul coup de sabre, il soit possible de le séparer en deux ? — Impossible, reprit aussitôt le Saharien. — Eh bien ! je vais l'essayer ; si je ne réussis pas, mon dromadaire est à toi ; si je réussis, tu me donneras trois autres chameaux. » Le Cha'ambi accepta ce marché. Aussitôt, disent les narrateurs, le sabre du Targui s'éleva lentement, puis tout à coup il s'abattit en sifflant, et alla s'implanter dans le sol, après avoir séparé en deux le corps de l'animal. Nous ne rapportons ces exagérations populaires que pour prouver l'opinion que l'on a de la force des Touâreg.

çons. Les Touâreg paraissent affecter dans la forme de leurs armes et dans le dessin de leurs ornements, une singulière prédilection pour le principal emblème de la foi chrétienne. La poignée du sabre, le devant de la selle sont façonnés en forme de croix; les broderies du saï dessinent des croix. Cette insistance à reproduire une image réprouvée par l'islamisme blesse la sévérité des croyances musulmanes, et c'est sans doute pour flétrir toutes ces dérogations aux habitudes de la vie orthodoxe, que les Sahariens ont surnommé les Touâreg *chrétiens du désert*.

Nous avons voulu nous rendre compte de l'impression produite sur l'imagination superstitieuse des Arabes par les mœurs des Touâreg; nous avons voulu juger par nos yeux l'effet de leur bizarre costume. En voyant un de ces hommes de haute taille, vêtu de noir et masqué de noir, nous l'avons, par la pensée, reporté dans sa région natale, au milieu des vastes solitudes blanches qu'il habite; nous avons animé ce spectre humain de la force athlétique qu'on lui prête; nous lui avons rendu ses instincts et ses armes sauvages, et nous avons compris alors la fascination de terreur que ce peuple exerce autour de lui. Nous avons compris l'effroi de la caravane, lorsque, apercevant un nuage de sable à l'horizon, elle trouve à peine le temps de s'écrier « les Touâreg! » et qu'à l'instant elle voit fondre sur elle, avec la vitesse de l'ouragan, un essaim de fantômes sombres et redoutables, montés sur de rapides coursiers.

Si le désert est, dans ses steppes inhabités, la région

de parcours des Touâreg, ils possèdent aussi un grand nombre de villages qui leur servent de lieux de dépôt. R'ât est leur principal marché; Agades est leur capitale. On cite encore, comme leur appartenant, El-Ma'moun, Ahîr et Demergou, qui forme la limite entre leur immense territoire et celui des Nègres.

La principale ligne de commerce desservie par les Touâreg est la transversale de R'ât à Kânô, l'un des principaux marchés du pays des Noirs. Cette ligne passe par Agades et reste constamment dans leur pays depuis R'ât jusqu'à Demergou. Ce sont les Touâreg noirs qui ont leurs magasins à R'ât, et c'est la fraction des Kèloui qui compose en grande partie la caravane de Kânô. Leur voyage se fait une fois par an, et il est réglé de manière à arriver à R'ât en même temps que la caravane de R'dâmes, c'est-à-dire en octobre.

Une autre ligne importante, desservie par les Touâreg, est celle de R'ât à Timbektou.

C'est par le marché de R'ât et par l'oasis de Touât que la poudre d'or se répand dans l'Afrique septentrionale.

Les Touâreg fréquentent encore d'autres marchés au Sud chez les Nègres; de ce nombre sont Goundja et Gouber.

Quelques-uns d'entre eux s'avancent au Nord jusqu'à Metlili avec les caravanes du Touât et d'El-Gole'a.

Mais leur mission naturelle, leur rôle véritable est de rapprocher, par des transactions qui seraient presque impossibles sans eux, la race blanche et la race noire.

Aussi R'ât est-elle une ville de grande importance; c'est le centre des relations de commerce entre l'Égypte, Tripoli, Tunis, Timbektou et le Soudan.

Les marchandises portées chaque année à R'ât par les Touâreg sont les étoffes de lin des Noirs, les esclaves, les dents d'éléphant, les peaux de buffle, le gour (noix de gourou), les plumes d'autruche, le senaharem (séné?) et la poudre d'or.

Quant à Metlîli, ils y portent des dattes blanches de Tidikelt (Touât), du salpêtre et des peaux; ils en rapportent des cotonnades, des soieries, des objets de toilette, du poivre noir.

Les Noirs.

Nous avons vu à Tunis plusieurs négociants de R'dâmes qui faisaient régulièrement tous les deux ans le voyage de Timbektou, et qui de là rayonnaient dans les principaux marchés du Soudan.

Sakkatou passe, parmi les voyageurs, pour la capitale du pays des Noirs. Kânô en est le principal marché; on connaît ces deux villes par le séjour qu'y a fait Clapperton. Les autres villes importantes sont Bernô, Katchna, Noufi[1], Iakôba, Zariia et Kataguem[2].

[1] C'est à Noufi que l'on pense qu'Hornemann est mort. Il avait pénétré dans cette ville par Tripoli et le Fezzân, et il y vivait encore en 1803, comme marabout.

[2] Nous donnerons plus loin, dans le livre suivant, au chapitre qui traite des Voies de communication, des détails plus étendus sur le pays des Noirs.

Un des principaux marchés de cette contrée est Timbektou, cette ville mystérieuse que nous ne voyons encore aujourd'hui qu'à travers un voile fantastique, à travers les ophthalmies, les dangers et les misères des voyageurs européens qui l'ont visitée. Timbektou est appelée par les Arabes *la ville de l'or* (Belad-ed-Deheb). C'est, en effet, en grande partie au commerce du *teber* ou poudre d'or qu'elle doit son importance; importance réelle sans doute, mais inférieure à celle que l'ignorance et la crédulité lui ont longtemps prêtée.

Les villes considérables placées sous la dépendance de Timbektou sont Bou-Djebea', Sansandi, Araouân et Djenné.

Les caravanes qui vont à Timbektou, venant de l'oasis du Touât et de Metlîli, y portent des ceintures, des essences, de l'opium, de l'huile, des outils, comme pioches, marteaux, etc.

Le blé et l'orge y viennent de l'empire de Maroc. Les caravanes achètent à Timbektou des nègres, du salpêtre, du h'enna, des h'aik' de femme, de la poudre d'or, des plumes d'autruche.

LIVRE SECOND.

MOYENS D'ÉCHANGE.

CHAPITRE PREMIER.

VOIES DE COMMUNICATION.

§ Ier. ROUTES INTÉRIEURES.

ÉTAT GÉNÉRAL DES VOIES DE COMMUNICATION EN ALGÉRIE.

Nature et tracé des routes arabes.

Les voies de communication, dans l'Afrique septentrionale, ne ressemblent en rien à celles dont la nature et la civilisation ont doté l'Europe. Les plus grandes rivières y sont à peine navigables à quelques lieues de leur embouchure. La chaussée, le canal, et, à bien plus forte raison, le chemin de fer, sont des instruments d'association entièrement inconnus, comme les véhicules dont ils supposent l'emploi.

Les routes arabes sont, en général, de simples sentiers, tracés sur le gazon par le pied nu de l'homme, et le sabot du cheval ou du mulet. Ces sentiers sont tellement étroits, que deux personnes ne peuvent y

marcher de front. Il en résulte que lorsque des voyageurs ou des caravanes se rencontrent, l'une prend à droite, l'autre à gauche : cela détermine deux sentiers. Plus les routes sont parcourues, plus ces rencontres sont fréquentes, plus aussi le nombre des sentiers augmente; et l'on en compte quelquefois jusqu'à dix, qui tantôt se croisent, et tantôt suivent des directions parallèles.

L'Arabe qui s'est écarté à droite ou à gauche pour laisser le chemin étroit au voyageur venant à sa rencontre, s'empresse d'y revenir, dès qu'il l'a dépassé : cela détermine les intersections. Les caravanes marchent généralement sur une seule file; mais quand elles sont nombreuses, elles occuperaient ainsi un développement trop considérable; elles se partagent alors en deux ou trois files, qui conservent entre elles la même distance : cela détermine les parallélismes.

Si l'habitude de marcher à la file a créé le sentier, l'existence du sentier contribue aussi à enraciner cette habitude. Aussi les routes ouvertes par les Français sur le littoral n'ont-elles pas excité chez les indigènes le sentiment d'admiration et de reconnaissance que nous en attendions. Ces routes, établies en vue de nos besoins fastueux, et surtout de nos besoins militaires, ne répondent nullement à leurs usages simples et modestes; eussent-elles même été tracées dans la vue de faciliter leurs relations, elles n'atteindraient pas encore leur but. Une chaussée somptueusement empierrée, avec des bas-côtés pour les piétons, et des fossés d'assèche-

ment, est un meuble inutile pour les Arabes. Combien ils lui préfèrent le modeste sentier, bien connu, bien tracé, ou du moins bien tracé pour eux, qui ne craignent pas de gravir une côte un peu roide pour abréger leur chemin! La largeur même de la route, qui leur permettrait de marcher de front, est, à leurs yeux, un luxe insignifiant qui ne les fait pas déroger à leurs habitudes. Nous avons vu des Kabiles voyageant ensemble sur une route large de 16 mètres, marcher à la file comme dans leurs montagnes, et imprimer sur la voie ouverte par la civilisation la trace du sentier national.

La route arabe consiste donc dans un faisceau de petits sentiers, faisceau dont l'importance peut se mesurer, à la première vue, par le nombre de brins dont il est formé.

La présence des Français et la nature de leurs opérations n'ont pas été sans influence sur le mouvement de la circulation indigène. Par suite de nos évolutions, des routes ont été ouvertes par les Arabes, et à leur manière; d'autres routes ont été abandonnées et envahies par les ronces; d'autres enfin, de simples chemins vicinaux qu'elles étaient, se sont élevées à la dignité de route départementale.

Dans cette dernière catégorie, figure la communication de Bône à Lacalle; celle de Constantine à Sétif était jadis appelée *Trîk'-Selt'ena* (route royale), moins pour la quantité que pour la qualité des voyageurs; car elle établissait un lien entre les chefs-lieux des deux

gouvernements, Constantine et Alger. Aujourd'hui cette communication, sans déroger quant à la qualité de ses hôtes, en a encore vu le nombre s'accroître : elle est devenue à la fois route royale et route nationale.

Il y a quelques années, peu d'indigènes avaient occasion de se rendre de Constantine à Ras-Skîkda. Skikda n'était alors qu'un douar kabile, installé parmi les ruines de l'ancienne Rusiccada. Mais depuis que les huttes berbères ont fait place à des édifices français, et que l'ensemble de ces édifices, baptisé du nom de Philippeville, est devenu l'entrepôt de Constantine, une circulation incessante a réuni ces deux points, et le chemin de Philippeville à Constantine s'est élevé au rang de route royale. Les Français avaient besoin, pour leurs transports, d'une communication carrossable : ils ont suivi le tracé romain, dont on retrouve d'imposants vestiges à chaque pas; ils l'ont suivi, mais côte à côte, pour s'épargner la peine de déblayer les pierres qui l'encombrent. Quant aux muletiers et aux chameliers indigènes, fidèles à leurs habitudes d'indépendance, tantôt ils creusent leur sillon traditionnel sur les bas-côtés de la route, tantôt ils s'en écartent, soit pour se rapprocher d'une source, soit pour suivre un raccourci; quelquefois même leurs sentiers serpentent à côté de la route, sans qu'on puisse se rendre compte du motif qui la leur a fait abandonner. Ainsi, il peut arriver au voyageur de trouver la voie française cheminant gravement entre les blocs bouleversés de la voie romaine et les sinuosités capricieuses de la voie arabe.

A côté de ces routes qui, favorisées par des circonstances heureuses, ont obtenu un avancement quelquefois peu mérité, il en est d'autres que les événements survenus depuis treize ans ont rendues impraticables et désertes. Dans l'Ouest, la guerre a interrompu pendant longtemps les communications entre Bou-Sa'da et Alger, entre Figuîg et El-Ar'ouât', entre Médéa et El-Ar'ouât'[1], et bien d'autres encore, mais d'une importance moindre. Au centre, de pareilles ligatures ont atteint de grandes artères commerciales; la route de Constantine à Bougie a été et est encore barrée par la résistance des Kabiles. Dans l'Est, la communication entre Constantine et Tunis est interrompue depuis longtemps par les habitudes pillardes des tribus frontières et par l'insoumission des H'anêncha[2].

Le voyageur qui oserait s'aventurer sur ces routes y chercherait vainement ces faisceaux de sentiers qui annoncent la paix, la liberté et la sécurité.

Enfin la circulation rencontre un nouvel obstacle dans les rivalités de tribus, rivalités qui obligent souvent le voyageur à de longs détours et entravent les relations commerciales.

[1] Depuis que cet ouvrage est écrit, la communication entre Médéa et El-Ar'ouât' a été rétablie. On assure qu'il est question, pour donner à cette route importante toute la sécurité qu'elle mérite, d'échelonner, de distance en distance, des fondouks ou caravansérails confiés à la garde des tribus. Cette mesure, éminemment sage et protectrice, nous paraît d'une haute utilité.

[2] Depuis que cet ouvrage est écrit, la tribu des H'anêncha a été soumise; mais nous ignorons si la communication directe entre Tunis et Constantine est complétement rétablie.

La simple inspection d'une route arabe ne fournit qu'une appréciation superficielle de son importance absolue, mais surtout de son importance relative. Il serait impossible de se faire ainsi une idée exacte du rôle qu'elle joue, de la place qu'elle occupe dans le réseau de la circulation générale.

D'ailleurs, dès qu'on pénètre dans les parties sablonneuses, soit du Sahara, soit du désert, l'aspect du sol ne révèle plus rien. La trace du voyageur qui passe est bientôt effacée par le vent. Vainement y chercherait-il le long sillon blanc battu et frayé qui lui sert de guide dans le Tell. C'est à d'autres signes qu'il doit se reconnaître. La tige d'un pistachier, un buisson de lotus, la tête blanche d'une colline de sable, ou même la cime lointaine d'une montagne, sont les jalons naturels qui lui tracent sa route à travers les solitudes.

Quelques repères artificiels l'aident encore à se diriger, ou, suivant l'expression des marins, à *faire son point*. Tels sont les *nza*, monuments funestes, malheureusement trop nombreux, dont il est bon de faire connaître la nature et l'origine.

Voyageant un jour en compagnie de plusieurs Arabes, je fus étonné de les voir successivement s'arrêter pour ramasser une pierre, et plus étonné encore quand je vis l'un d'eux m'en présenter une. L'offre me paraissant étrange, j'en demandai l'explication : « Nous allons passer, me répondit-on, devant le *nza* de Bel-Gâcem! » Je n'étais guère plus avancé; toutefois je pris la pierre. Quelques instants après, nous arrivâmes à côté d'un amas

informe de cailloux qui pouvait avoir un mètre et demi de hauteur. Chacun de mes compagnons y jeta celui qu'il tenait à la main en disant : *Au nza de Bel-Gâcem!* J'y jetai aussi le mien quand mon tour fut venu.

Le nza est un amas de pierres amoncelées une à une par la piété persévérante des voyageurs sur le lieu témoin d'un meurtre qui n'a pas été vengé. Ces monuments, désignés par le nom de la victime, atteignent quelquefois plusieurs mètres de hauteur; expression symbolique, image éloquente de cette vérité, que la dette du sang ne se prescrit pas.

Conditions d'une bonne route arabe.

Deux choses font le mérite d'une route aux yeux des Arabes, l'eau et la sécurité.

L'Afrique septentrionale n'est pas sillonnée par ces longs fleuves qui, en Europe et en Amérique, ont formé des familles de peuples; mais elle possède un grand nombre de sources vives et de ruisseaux qui forment les peuples de familles. Tel est, en effet, le mode d'association propre à cette contrée.

Dans le Tell, les sources sont multipliées et coulent à la surface du sol; dans le Sahara, il faut les chercher et les découvrir sous le sable; dans le désert, les caravanes traversent de longs espaces sans en rencontrer.

Ces différences dans le régime des eaux sont constatées, indépendamment du témoignage des voyageurs, par la différence des dénominations.

'Aïn est une source qui coule à la surface du sol.

'Ogla est un espace où, en quelque point qu'on déblaye le sable, on est assuré de trouver de l'eau.

H'aci est un de ces trous creusés dans le sable, au fond desquels le voyageur trouve de l'eau pour étancher sa soif.

Ouad désigne à la fois un ruisseau d'eau vive dans le Tell et une de ces lignes de fond arides qui servent de canaux d'écoulement aux eaux pluviales dans le Sahara. Le même mot désigne aussi une oasis, parce que l'eau y est fournie, suivant l'opinion des indigènes, par des fleuves souterrains.

Les voyageurs africains cheminent par étape; ils partent au lever du soleil et marchent jusque vers le milieu du jour. Ils s'arrêtent alors environ deux heures. Cette halte porte le nom de *guiila;* le lieu où l'on couche, le gîte porte le nom de *k'nak'*.

Dans le Tell, on trouve généralement de l'eau à la *guiila* et au *k'nak'*, à la halte et au gîte. Dans le Sahara, on en trouve rarement à la halte, presque toujours au gîte. Il en est ainsi sur la grande route qui borde l'Algérie au Sud, une des communications commerciales les plus importantes. Quelquefois cependant, on est obligé d'en emporter, le matin, du gîte que l'on abandonne, parce que le gîte où l'on doit coucher en est dépourvu. Elle se transporte dans les *mzâda*, outres faites de la peau de jeunes chameaux. Dans les voyages à travers le désert, l'approvisionnement d'eau occupe une place bien autrement importante; on marche quelquefois dix jours de suite sans en rencontrer.

A la difficulté résultant du manque d'eau vient s'ajouter souvent le danger de rencontrer les *got't'âïa* ou coupeurs de route. Quelquefois ce danger fait préférer un chemin long et aride à une voie plus courte et mieux arrosée. Quelquefois même il interrompt complétement une communication, ou bien on transige avec les brigands, et l'on se résigne à payer un droit de passage comme cela a lieu entre la régence de Tunis et celle d'Alger. Ces forbans appartiennent, en général, à de petites tribus logées dans des positions presque inaccessibles; ils descendent dans la plaine, vont s'embusquer sur le passage des voyageurs, et ne se montrent que lorsqu'ils sont sûrs de réussir; puis, comme de véritables vautours, ils regagnent leur aire à tire-d'aile pour y partager le butin. Il existe ainsi une petite tribu, et, qui plus est, tribu de marabouts, qui exploite la route d'El-Ar'ouât' à l'Ouad-Mzâb, une des grandes communications méridiennes de cette contrée. Cette tribu, qui compte à peine cinquante cavaliers, couvre un espace immense de ses brigandages. Elle porte le nom de *Mkhâlif*[1], et les voyageurs y ont ajouté la dénomination d'*El-Djerb* (galeux), réduits à flétrir ce qu'ils ne peuvent empêcher. Telle est encore la tribu des Oulâd-Aïfa, fraction des Oulâd-Naïl, située dans une montagne isolée appelée *le Morne des Rôtisseurs*. Pendant

[1] Mkhâlif est le pluriel de Makhloufi. Ce sont les descendants d'un marabout connu sous le nom de Sidi-Makhlouf, dont la k'obba ou sépulture, est située sur une des routes d'El-Ar'ouât' à Médéa, et assez près d'El-Ar'ouât'.

longtemps cette tribu *coupa*, suivant l'expression arabe, une des routes de Bou-Sa'da à El-Ar'ouât', si bien que la route fut entièrement abandonnée et l'industrie des Aïfaoua dépourvue d'aliments. Ils se rejetèrent alors sur les peuplades campées dans la plaine; ils descendaient donc vers le soir et s'en allaient voler des moutons qu'ils emportaient dans leurs rochers. Les Arabes dépouillés chargeaient de malédictions impuissantes les pics inaccessibles, et, quand la nuit quelques feux s'allumaient dans la montagne, ils se disaient tristement : « Ce sont nos moutons qu'on fait rôtir. » Telle est, suivant la tradition, l'origine du nom assez étrange donné à ce repaire de bandits.

Il existe un grand nombre de routes et de tribus arabes dont la sécurité n'est pas mieux garantie.

Nous ne dirons qu'un mot de dangers d'une autre espèce dont on menace les voyageurs dans le Sahara. Le lion du désert est un mythe : popularisé par les artistes et les poëtes, il n'existe que dans leur imagination. Cet animal ne sort pas de la montagne, où il trouve de quoi se loger, s'abreuver et se nourrir. Quand on parle aux habitants de ces contrées des lions que la savante Europe leur donne pour compagnons, ils répondent avec un imperturbable sang-froid : « Il y a peut-être chez vous des lions qui boivent de l'air et broutent des feuilles, mais chez nous il leur faut de l'eau courante et de la chair vive; aussi ne paraissent-ils pas dans le Sahara. »

Assurément il existe en Afrique un grand nombre de lions; presque toutes les montagnes boisées en sont

infestées. Les montagnes du Sahara elles-mêmes n'en sont pas exemptes; non loin de Bou-Sa'da est une fontaine appelée '*Aïn-es-Sba'* (la fontaine du lion), parce qu'un voyageur, qui s'était endormi sur ses bords, y fut dévoré. Mais ces animaux ne descendent jamais dans la plaine.

Les deux seules bêtes redoutées du voyageur sont la vipère (*lefa'*) et le moustique (*namouça*). Toutefois le nombre des lieux habités par les vipères est assez restreint. Quant aux moustiques, ils abondent dans le voisinage des eaux; véritable fléau pour les animaux comme pour les hommes, ils s'attaquent aux yeux des gazelles et font souffrir d'horribles tortures à ces pauvres petites bêtes. Certaines tribus qui passent l'été dans le Sahara habitent des localités tellement infestées de moustiques, qu'elles se voient, dit-on, obligées parfois d'abattre leurs tentes quand vient le soir, et réduites à passer les nuits brûlantes de la canicule sous une pareille couverture. Il nous semble, si le fait est vrai, qu'elles pourraient se soustraire tout aussi bien au dard de leurs ennemis avec un bouclier moins lourd.

C'est seulement aux approches des oasis septentrionales que le moustique est redoutable; il ne s'aventure pas dans la région des sables. Cette région ne compte, en général, parmi ses hôtes indépendants, que des animaux timides et inoffensifs. Les principaux sont la gazelle, l'autruche, le *bguer-el-ouh'ach* [1], que nous croyons être l'antilope ou algazelle, et enfin l'*ar'oui* ou âne sauvage.

Le Sahara, le Sahara avec ses sables et à cause de

[1] Littéralement : le bœuf-cerf.

ses sables, est la terre promise du voyageur indigène; car il y trouve des nuits généralement sereines, un lit toujours doux, un sol toujours sec, même après les plus grosses pluies.

L'homme est, en définitive, le seul ennemi dont il ait à redouter les attaques; encore ce danger y est-il bien moindre que partout ailleurs.

Entretien des routes.

Nous avons déjà dit qu'aux yeux des Arabes une route est parfaitement entretenue, lorsque le voyageur n'y redoute ni la soif ni les voleurs. Cet état rudimentaire de la grande voirie comporte assurément des améliorations que le temps ne peut manquer d'introduire. Tels seraient, par exemple, l'établissement d'un fondouk ou caravansérail à chaque k'nak' ou gîte, pour mettre à couvert les marchandises et les voyageurs; la construction d'un marabout, d'une fontaine ou d'un puits artésien et d'un petit kiosque; enfin, la plantation de quelques arbres autour de ce groupe d'édifices. Ces bienfaits, dont les Arabes sentiraient vivement le prix, contiendraient le germe de villages indigènes, germe que la sécurité ferait éclore et développerait.

Mais dans l'état actuel des choses, l'imagination de l'Arabe ne s'élève pas jusqu'à concevoir la possibilité de ces biens; et comme ils lui sont inconnus, il ne souffre pas trop de leur absence. Dans le Tell, les sources sont protégées par quelques pierres grossièrement disposées alentour. Il est vrai que cet obstacle ne suffit pas pour

les défendre contre la profanation du pied des bestiaux qui viennent s'y abreuver; mais les hommes ne sont pas bien difficiles, et d'ailleurs c'est à eux de choisir leur temps; quoi qu'il en soit, ils ne se plaignent pas. Dans le Sahara, surtout aux approches des oasis, les puits sont recouverts de peaux qui les préservent de l'envahissement des sables. Cet appareil bien simple est établi et entretenu par le chef de l'oasis la plus voisine. S'il y survient quelque avarie, ce n'est jamais le résultat que de la vétusté ou d'un accident imprévu; car le respect du voyageur pour ces petits monuments d'utilité publique les garantit contre la négligence et la malveillance. Ces dégradations sont signalées au chef de l'oasis, qui prend aussitôt des mesures pour les faire réparer.

Ainsi le défaut de sécurité reste le principal fléau de la grande voirie algérienne.

Le mal est trop répandu, trop enraciné, pour qu'il soit possible d'y porter remède d'un seul coup par une mesure générale. Il est donc bon de se demander par où la réforme devrait commencer.

Projet de classification.

Si, par impossible, quelque désordre analogue venait à désoler la France, la classification des routes, telle qu'elle est établie par le décret impérial du 16 décembre 1811, indiquerait la marche naturelle, la marche légale. Les routes royales appelleraient, avant tout, la sollicitude du gouvernement.

Quoique la classification des routes algériennes n'ait

pas encore été décrétée, elle n'en existe pas moins; les besoins et les ressources du pays, l'importance des produits et de leurs débouchés assignent à chaque communication son rang dans le réseau général. L'Algérie a ses routes royales, ses routes départementales, ses chemins vicinaux de grande et de petite communication. Les routes royales sont les grandes lignes de commerce.

Une étude longue et minutieuse des lois de la circulation algérienne nous a fait connaître les grandes routes, non pas seulement dans leur ensemble, mais dans leurs moindres détails. La reproduction de ces détails nous entraînerait hors des bornes que nous devons nous assigner ici.

En voici le résumé succinct :

L'Algérie est traversée par neuf routes royales qui se divisent en trois catégories, savoir :

1° Les routes méridiennes,

2° Les routes transversales,

3° Les routes diagonales.

1re CATÉGORIE. — ROUTES MÉRIDIENNES.

Rôle politique.

Les routes méridiennes établissent les relations entre le Sahara et le Tell, relations qui assurent et facilitent l'administration de l'Algérie méridionale.

Rôle commercial.

Échange des laines brutes et des céréales contre les tissus fins et les dattes.

Les routes méridiennes sont au nombre de quatre, savoir :

1° Orientale. — De Constantine à Tuggurt, passant par Biskra.

2° Centrale. — De Bou-Sa'da à R'ârdêia, passant par El-Ar'ouât'.

3° *Idem.* — De Médéa à R'ârdêia, passant par T'agguîn, et s'embranchant avec la précédente à El-Ar'ouât'.

4° Occidentale. — De Maskara à El-Abied'-Sidi-Cheikh.

2e CATÉGORIE. — ROUTES TRANSVERSALES.

Rôle politique.

Les routes transversales assurent les relations directes entre les trois gouvernements de l'Algérie.

Rôle commercial.

Échange des cuirs bruts et travaillés du Maroc contre les soieries et la parfumerie de Tunis. Importation de ces divers produits en Algérie. En général, commerce de luxe.

Les routes transversales sont au nombre de trois, savoir :

1° Septentrionale. — De Tunis à Fês, passant par El-Kêf, Constantine, Sétif, Hamza, Alger, Oran, Tlemsên et Oudjda.

2° Intermédiaire. — De Gafs'a (régence de Tunis)

à Figuîg (empire de Maroc), passant par Biskra, El-Ar'ouât' et El-Abied'-Sidi-Cheikh.

3° Méridionale. — De Neft'a (Tunis) à Tafilelt (Maroc), passant par la ligne des oasis-frontières de l'Algérie qu'elle borde au Sud.

3ᵉ CATÉGORIE. — ROUTES DIAGONALES.

Rôle politique.

Les routes diagonales établissent des relations croisées entre le Tell et le Sahara; elles complètent les moyens d'action d'un pouvoir central, dont le siége serait la ville de Bou-Sa'da.

Rôle commercial.

Échange des étoffes fines du Sahara contre les étoffes grossières des Kabiles et les cotonnades d'Europe; échange des nègres, de la poudre d'or et des produits de l'Afrique intérieure, contre les huiles de la Kabilie, les soieries et les parfumeries de Tunis.

Les routes diagonales sont au nombre de deux, savoir :

1° Dirigée au Nord-Ouest. — De l'Ouad-Souf à Alger, passant par Biskra, Bou-Sa'da et Hamza.

2° Dirigée au Nord-Est. — De l'Ouad-Mzâb à Tunis, passant par El-Ar'ouât', Bou-Sa'da, Constantine et El-Kêf.

Telles sont les routes principales qui traversent le sol de l'ancienne régence. De leur tracé, de leur importance au point de vue politique et commercial, il ré-

sulte que la véritable capitale de l'Algérie est la ville de Bou-Sa'da.

Les routes qui unissent les trois états barbaresques aux contrées méridionales, à travers le désert, se divisent elles-mêmes en deux classes, savoir : les routes méridiennes, dirigées du Nord au Sud, et les routes transversales, dirigées de l'Est à l'Ouest. Nous allons donner les itinéraires que nous en avons recueillis; ils fourniront le moyen d'apprécier la nature de ces communications, et le genre de difficultés que les voyageurs y rencontrent. Ce sera une nouvelle justification de la différence que nous avons constamment établie entre le Sahara et le désert, entre la région des oasis et celle des plages arides.

§ II. ROUTES EXTÉRIEURES.

COMMUNICATIONS DES ÉTATS BARBARESQUES AVEC LES CONTRÉES MÉRIDIONALES.

SECTION Iʳᵉ. — ROUTES MÉRIDIENNES.

COMMUNICATIONS ENTRE LE SAHARA ET LE DÉSERT.

Sahara tunisien.

Gâbes. — Route de Gâbes à R'dâmes.

Il paraît y avoir deux routes pour se rendre de Gâbes à R'dâmes, l'une de onze jours, l'autre de treize.

1ʳᵉ route. — Au bout de trois jours on arrive à la montagne appelée Ed-Douîrât, dans le pays des Our'-

ramma ; de là à R'dâmes on marche dix jours en plaine.

2e route. — Voici l'itinéraire suivi par la seconde route :

		Milles[1].
1re journée..	Touât, puits dans le Djebel-Touâtî.	40
2e........	Bîr-el-Ah'mer (le puits rouge), puits au pied de la montagne.........	45
3e........	Bîr-el-Kerma (le puits du figuier), village appartenant à la tribu des Our'ramma. Plantations d'oliviers et de palmiers................	24
4e........	El-'Ogla, village appartenant aux Our'ramma. On trouve en route des ruines considérables appelées Tlâlet..	24
5e........	Siah'-ech-Chemel. Campé dans le désert; pas d'eau................	45
6e........	T'ouîla-ou-el-K's'îra (longue et courte); deux puits, l'un profond, l'autre peu profond....................	35
7e........	Bâb-el-Kheneg (l'entrée des défilés), haute montagne de sable; pas d'eau.	40
8e........	Zâr. Puits, mauvaise eau..........	50
9e........	Bâb-er-Retem (la porte du Retem[2]). Sable; pas d'eau..............	50
10e.......	En-Nouâder. Sable; pas d'eau. On ne trouve d'autre végétation que le *retem* et le *sebet*................	55
11e.......	R'dâmes......................	45
	TOTAL.............	453

[1] Le mille dont il est fait usage ici est le mille sah'li. (Voir *Études des Routes suivies par les Arabes*, dans l'Introduction.)

[2] Le *retem* est un arbuste qui se trouve abondamment dans le Sahara et dans le désert, et dont nous ignorons le nom européen.

Neft'a. — Route de Neft'a à R'dâmes.

Quatorze journées ; chaque journée est d'environ 26 milles.

On ne trouve qu'un seul puits à 9 jours de R'dâmes, à 5 jours de Neft'a, et à 4 de l'Ouad-Souf. Il porte le nom de *Bîr-el-Djedîd* (le nouveau puits). C'est là que les deux chemins de Neft'a et de l'Ouad-Souf à R'dâmes viennent se croiser.

Cette route est difficile; on ne trouve que du sable et des montagnes de sable très-pénibles à passer. Les sables ne cessent qu'au moment ou l'on aperçoit les palmiers de R'dâmes. Là on trouve un grand lac salé au bord duquel cette ville est construite.

Sahara algérien.

Ouad-Souf. — Route de l'Ouad-Souf à R'dâmes.

Cette route va s'embrancher, avec celle de Neft'a, au puits appelé Bîr-el-Djedîd. Elle est elle-même pénible et difficile.

Ouâregla. — Route d'Ouâregla à R'dâmes.

L'oasis d'Ouâregla ne communique guère qu'avec El-Gole'a. Cependant il y a quelquefois, à de longs intervalles, des caravanes qui vont à R'dâmes ; mais la route est très-difficile, étant hérissée de montagnes de sable, ce qui est le caractère général de cette portion du désert, et surtout infestée par des partis de Touâreg. Nous avons vu à Tunis un habitant de R'dâmes

qui avait parcouru cette route, et qui nous a fourni ces détails. La caravane n'a employé que dix jours à faire la traversée ; mais on marchait vite, et l'on faisait de longues journées, dans la crainte d'être attaqué. A 3 jours d'Ouâregla et à 7 de R'dâmes, on trouve deux puits voisins l'un de l'autre, appelés, l'un *Lelmêï*, et l'autre *R'ârdêia*.

Route d'Ouâregla à El-Gole'a.

On compte 7 journées ; mais nous n'avons point de détails, n'ayant trouvé personne qui eût parcouru cette route. Au taux de ces journées, il y en a 5 de Metlîli à El-Gole'a.

Metlîli. — Route de Metlîli à El-Gole'a.

Cette route est, avec celle de Gâbes à R'dâmes, une des communications les plus fréquentées entre l'Afrique septentrionale et l'Afrique intérieure ; aussi avons-nous pu trouver plusieurs voyageurs qui l'avaient parcourue. Voici les divers itinéraires qu'ils en ont donnés.

Premier itinéraire.

1re journée. — Ouad-Mâcek'. . . . . 7 lieues.

Route à travers des montagnes rocheuses. L'Ouad-Mâcek' n'est qu'une ligne de fond sans eau. On trouve seulement, dans le lit du torrent, un puits profond. Il faut emporter des cordes et des seaux en cuir pour puiser de l'eau. L'Ouad-

A reporter. 7

Report . . . . 7 lieues.

Mâcêk' conduit les eaux de pluie dans l'Ouad-bou-Khelâla, un des affluents du lac de Ngouça. Territoire de parcours des Cha'amba.

2e journée. — Ouad-Nechchou 13

Route dans les montagnes. On trouve là un puits profond, creusé dans le lit du torrent. Il existe au-dessus du puits deux piliers en maçonnerie, reliés par une traverse pour aider à puiser l'eau. L'Ouad-Nechchou coule dans l'Ouad-Mia, un des affluents du lac salé de Ngouça.

3e journée. — Ouad-Si-ben-'Abbês 6

Pas d'eau; on en emporte de l'Ouad-Nechchou, dans des *mzâda* (outres faites de la peau d'un jeune chameau). On fait route, tantôt dans les montagnes, tantôt dans le sable.

On trouve tout le long du chemin un grand nombre de végétaux : dans les rochers, ce sont le *cheh'*, le *zafzaf*, le *djefna*, le *lemmâd'*, le *bedjîr'* à fleurs rouges, le *serr;* dans le sable, ce sont le *drîn*, le *retem*, le *seder* (lotus), le *gozzah'*, dont le parfum est très-agréable, le *'alenda*, le *rta'*[1], dont on fait du charbon, enfin le *h'alfa*.

A reporter 26

[1] Nous ignorons les noms européens de ces divers végétaux; mais il serait facile d'en obtenir des échantillons.

Report.............. 26 lieues.

4e journée. — El-Gole'a.................... 17

Route dans les sables. Végétation abondante. L'arbuste qui domine tous les autres par la taille est le *retem*.

TOTAL........... 43

Deuxième itinéraire.

1re journée. — Ouad-Mâcek'................ 7 lieues.

Route dans un pays raviné. On trouve là, dans le lit du torrent, un puits appelé *Sebseb*. L'Ouad-Mâcek' est généralement à sec; il conduit les eaux de pluie dans l'Ouad-Mia, qui se jette au Sud-Ouest d'Ouâregla, en passant à Koumm-ez-Zerg (la manche bleue).

2e journée. — Ouad-bou-Rkâkîb............. 8

Torrent à sec; se jette dans l'Ouad-Mâcek'. On trouve là un puits.

3e journée. — Ouad-Châref................. 14

Puits dans le sable (h'aci). Affluent de l'Ouad-Mia (la rivière des cent), ainsi nommée parce que cent ruisseaux y versent leurs eaux.

4e journée. —Ouad-bou-Meç'aoud............ 14

Torrent à sec, puits.

A reporter.......... 43

Report............. 43 lieues.

5e journée. — H'aci-Zirâra.................. 8

Puits. Le sol se compose alternativement de sable et de cailloux aigus, qui rendent la marche pénible.

6e journée. — El-Gole'a.................... 12

TOTAL............ 63

Troisième itinéraire.

1re journée. — Temâd..................... 12 lieues.

Route à travers les rochers. Puits. On traverse en chemin l'Ouad-T'ouïel, dans lequel on trouve encore un puits.

2e journée. — Sa'noun..................... 16

Puits d'environ 3 mètres de profondeur, creusé dans la terre; eau en abondance. Route à travers les rochers, comme pendant la première journée. Chemin faisant, on traverse l'Ouad-el-Ouggâïât, en un point appelé *le tombeau des Oulâd-Brahîm*, parce qu'il y eut là un combat entre cette fraction de la tribu des Cha'amba et une autre fraction de la même tribu, et que, dans ce combat, les Oulâd-Brahîm perdirent beaucoup de monde.

3e journée. — Berr'âoui................... 11

C'est un puits creusé dans le lit d'un torrent

A reporter........... 39

Report.............. 39 lieues.

appelé en amont, Ouad-Ter'ìr, et en aval, Ouad-bou-'Ali-ou-Sa'dâna. Tous ces torrents coulent dans la direction d'Ouâregla.

4e journée. — Ouad-Zirâra.................. 11

Route dans les sables.

5e journée. — El-Gole'a.................... 12

TOTAL............ 62

Quatrième itinéraire.

Quatre jours d'environ 12 lieues, jusqu'à l'Ouad-Zirâra................................	48
A ajouter, la distance de l'Ouad-Zirâra à El-Gole'a.	12
TOTAL............	60

Cinquième itinéraire.

Cinq journées de 12 lieues chacune.......... 60 lieues.

Tous ces itinéraires, à l'exception du premier, dont les évaluations sont peut-être un peu faibles, portent la distance de Metlili à El-Gole'a à environ 60 lieues; mais la première route manque d'eau; peut-être n'est-elle plus courte que parce qu'elle est plus directe. L'allongement des autres peut provenir des détours que l'on est obligé de faire pour aller chercher les puits.

El-Abied'-Sidi-Cheikh. — Route d'El-Abied'-Sidi-Cheikh à Gourâra ou Timimoun.

Quinze jours dans les sables. Pas de villages en

route; très-peu d'eau. Chaque jour, en été, au fort de la chaleur, on fait une halte d'une heure ou une heure et demie. Ceux qui ont des chameaux dorment sur leurs chameaux; ceux qui n'en ont pas creusent le sable d'un pied de profondeur, pour le trouver un peu plus frais : il est impossible de dormir à la surface du sol.

Sahara marocain.

Tafilelt. — Route de Tafilelt à Gourâra ou Timîmoun.

Douze journées. On trouve de l'eau une seule fois; pas un village. Route à travers les sables. Les cinq premiers jours on rencontre des arbustes assez élevés; ensuite on ne trouve plus qu'une végétation chétive et rabougrie.

COMMUNICATIONS ENTRE LE DÉSERT ET L'AFRIQUE CENTRALE.

R'dâmes. — Route de R'dâmes à Morzouk', capitale du Fezzân.

Vingt journées. A partir de R'dâmes, on marche trois jours sans trouver de l'eau, puis six jours, puis trois jours. On arrive ainsi à Âdri, la première ville du Fezzân; puis on passe à Temessa. D'Âdri à Morzouk, on compte 8 jours, pendant lesquels on rencontre constamment de nouveaux villages, de l'eau et des palmiers.

Route de R'dâmes à R'ât (pays des Touâreg).

Premier itinéraire.

On compte 20 jours. On ne trouve de l'eau que

deux fois : l'une à Chegga, à 8 journées de R'dâmes; l'autre à Bîrîn (les deux puits), à 2 journées de R'ât. Chaque journée est de 35 à 40 milles.

Second itinéraire [1].

1re journée..	Mareksâm. Pas d'eau.
2e........	Inesr'âr. Pas d'eau.
3e........	Tizdaïn. Pas d'eau.
4e........	Tamîcit. Pas d'eau. Lit de ruisseau. Beaucoup de broussailles.
5e........	Tabegga-Ten-Bâtou. Sept arbres de lotus (nebeg). Pas d'eau.
6e........	Zouîret. Grande plaine. Pas d'eau.
7e........	Degg-el-R'âr. Plaine. Terre dure et unie. Pas d'eau.
8e	Fifân-Dejjet (les mamelles de l'ânesse)[2]. Trois montagnes. Pas d'eau.
9e........	Zirza-Iéti. Pas d'eau.
10e........	Inzerdjân. Un puits dans le sable. Eau un peu saumâtre.
11e........	Tar'ma. On abandonne le sable. Terre dure sans eau.
12e........	Amen-en-Nâd'. Terre dure sans eau.
13e........	Cheberma. Terre dure sans eau.
14e........	R'âlet-Tinedjbertân (le chemin de Tinedjbertân). Pas d'eau.
15e........	Tinedjbertân. Puits très-large creusé dans la terre dure.
16e........	Termehen-el-Hâdj. La végétation se compose

[1] Presque tous les noms d'étapes de cette route appartiennent à la langue des Touâreg.

[2] Dans la langue des Touâreg.

presque exclusivement de *d'emrân*. Pas d'eau.

17e journée . .	Mr'îlet. Pas d'eau.
18e.	Adelouaou. Les Touâreg viennent quelquefois s'établir là sous leurs tentes en peau.
19e.	Zanuâra. Sources dans la montagne.
20e.	R'elet. Pas d'eau.
21e.	R'ât. Petite journée.

Route de R'dâmes à Timbektou (pays des Noirs).

On va d'abord à Ins'âlah', dans l'oasis de Touât. Vingt-deux jours de marche dans le désert.	22 jours.
Ensuite à Agabli, autre ville du Touât.	3
D'Agabli on va à Timbektou (longues journées). . . .	25
TOTAL.	50

Sur la route d'Agabli à Timbektou, il y a huit jours terribles à travers une plaine nue et aride, dans laquelle on ne rencontre ni pierre, ni plante, ni eau.

On passe dans les deux villages d'El-Ma'moun et de Bou-Djebea'.

Ces derniers détails nous ont été donnés, à Tunis, par un des principaux négociants de R'dâmes. Voici la version d'un autre voyageur du même pays. Entre Ins'âlah' et Timbektou, il y a une portion de la route qui présente de grandes difficultés. L'étendue en est de sept jours de marche. C'est une plaine immense, dans laquelle on ne trouve ni eau, ni pierre, ni végétation. Le sol est une terre rouge appelée *tanezrouft*. Quand les caravanes qui traversent cette contrée y sont surprises

par le vent du Sud, elles épuisent leur provision d'eau et meurent en route. La terre du Tanezrouft est salée.

El-Gole'a. — Route d'El-Gole'a à Ins'âlah'.

Premier itinéraire.

9 journées d'environ 10 lieues chacune......... 90 lieues.

Second itinéraire.

1re journée..	Campé dans le sable. Pas d'eau.....	12
2e........	El-Ah'mer. Puits dans le sable. La végétation se compose du *retem*, du *'alenda* et du *rta'*. L'eau est à 1m,50 de profondeur.................	14
3e........	Campé dans le sable. Pas d'eau......	12
4e........	Liekna. Puits dans le sable.........	12
5e........	Campé dans le désert. Pas d'eau.....	10
6e........	Lesfaï. Puits dans le sable. Marche pénible, à cause des montagnes de sable qu'il faut traverser.............	10
7e........	Campé dans le sable. Pas d'eau......	16
8e........	Ins'âlah'......................	12
	TOTAL..............	98

Route d'El-Gole'a à Timîmoun.

10 jours, ci............................ 10 jours.

Oasis de Touât. — Route de l'oasis de Touât à Kânô (pays des Noirs).

La route passe par Ahîr, dans le pays des Touâreg.

De Touât à Ahîr, 40 jours, ci.................	40 jours.
D'Ahîr à Kânô. (Voir le détail, page 148).......	27
TOTAL..............	67

Quand on se rend de l'oasis de Touât à Timbektou, on trouve en route une tribu nombreuse appelée Hel-Tîchet. Cette tribu a été mentionnée par Mungo-Park. (Ritter, tome III, page 368.)

SECTION II. — ROUTES TRANSVERSALES.

Route de Tripoli à R'dâmes.

Premier itinéraire donné par un négociant de Tripoli.

Départ de Tripoli.

1re journée. — Idjfâr. . . . . 12 lieues.

Route à travers une grande plaine. On franchit deux ruisseaux, l'Ouad-el-Medjînîn et l'Ouad-el-H'îra.

2e journée. — Djebel-R'ariân. 11

Campé au pied de la montagne. Le Djebel-R'ariân est couvert de ruines et de villages.

3e journée. 12

Campé dans une montagne nue.

4e journée. — Mezda. 12

Ruines considérables. Près des ruines de Mezda on traverse un ruisseau appelé Souf-el-Djel[1]. Pays montagneux.

A reporter. 47

[1] Le mot de *souf*, que l'on rencontre souvent dans les désignations de cours d'eau, est, selon toute vraisemblance, la corruption du mot berbère *âcef*, qui signifie *la rivière*. C'est ainsi que l'on trouve dans la province du Centre, au Sud-Ouest de Médéa, un affluent du Chélif qui porte le nom de Souf-Cellem. *Djel* est le nom d'une plante

Report............	47 lieues.
5e journée. — Ouad-Marsît..................	12

On passe sur une grande ruine appelée K's'ar-el-'Amri (le château d'El-'Amri), située à moitié chemin. Sur le bord même de la rivière il existe des ruines. Route à travers un pays mamelonné.

6e journée. — Ed-Derdj (les degrés)..........	12

Village arrosé par plusieurs sources. Ruines.

7e journée. — Sinaou......................	6

Village. Beaucoup de ruines. Route en plaine à travers le désert.

8e journée. — R'dâmes.....................	12

Ruies considérables.

Total.............	89

qui croît dans le Sahara. Il est à remarquer que parmi les dénominations anciennes figure souvent le mot de *savus*, surtout dans le voisinage des cours d'eau considérables. Ainsi, aux environs d'Alger, était le *savus* de Ptolémée; aux environs de Bougie, était la rivière des *Nasabat* (les gens du fleuve), comme on appelle aujourd'hui encore les populations qui habitent les bords de la rivière de Bougie, Souah'liia (les riverains). On trouve aussi les *Nasabuts* (gens du fleuve) au Sud, du côté de l'Ouad-el-Djedi. Le *Zâb* lui-même, traversé par cette vallée de l'Ouad el-Djedi, l'une des plus considérables de l'Algérie, ne doit peut-être son nom, d'ailleurs fort ancien, qu'à la corruption du même mot. Il existait autrefois, du côté de l'antique Bagrada (aujourd'hui Medjerda), une peuplade mentionnée, par les géographes anciens, sous le nom de *Sabubures*. Enfin le cours inférieur de l'Ouad-'Amraoua, qui va se jeter à la mer près de Dellis, après avoir traversé toute la Kabilie, porte le nom d'Ouad-Sêbaou, qui est peut-être lui-même encore une forme corrompue de l'ancienne dénomination générique des cours d'eau.

Second itinéraire donné par un négociant de R'dâmes.

Départ de R'dâmes.

On fait les deux premières journées sans trouver d'eau. On arrive alors à Derdja[1], village où l'on rencontre des palmiers et de l'eau. On fait ensuite 5 jours pour atteindre la montagne appelée Djebel-Redjbân-ou-Zentân. Entre Derdja et cette montagne on ne trouve qu'un puits. Du Djebel-Redjbân à Tripoli, 3 jours : on rencontre de l'eau chaque jour.

Il y a donc, par cette route, 10 journées. Le Djebel-Redjbân-ou-Zentân est probablement un des anneaux de la chaîne dans laquelle sont situées les ruines de Mezda.

Troisième itinéraire donné par un autre négociant de R'dâmes.

8 fortes journées.

COMMUNICATIONS ENTRE LES TOUÂREG ET L'OASIS DE TOUÂT.

R'ât. — Route de R'ât à Ins'âlah'.

Il y a deux chemins : celui qui passe par la montagne, et qui est le plus difficile, est de 20 journées de marche ; celui qui passe par la plaine est deux fois plus long : il est de 40 journées.

Oasis de Touât.

1° De Timimoun à Cherouîn on compte une journée Nord-Ouest.

[1] Le village de Derdja est le lieu désigné dans l'itinéraire précédent sous le nom d'Ed-Derdj. *Derdja* est le singulier ; *Derdj* le pluriel.

2° D'Ins'âlah' à Timîmoun, direction au Sud, 2 journées.

1re journée. — Er-Reg.................... 12 lieues.

Plaine immense, dans laquelle il n'y a ni arbres ni pierres. Seulement, en creusant d'environ 2m,50, on trouve de l'eau.

2e journée. — Timîmoun.................. 8

Timîmoun est situé dans une grande plaine où l'on trouve de l'eau en creusant. Beaucoup de palmiers.

Total............. 20

3° D'Ins'âlah' à Aougrout, 4 jours. Direction vers le Nord.

4° D'Ins'âlah' à Tidîkelt, 2 nuits $\frac{1}{2}$, une vingtaine de lieues. En passant à Tidîkelt, on laisse à gauche la ville d'Agabli.

5° Pour se rendre de Timîmoun à Agabli, on passe par les villages d'Aoulef et de T'ît.

Pays des Touâreg et des Noirs.

1° De R'ât à Timbektou, 45 jours de marche.

2° De R'ât à Goundja (pays des Noirs), 90 jours de marche?

3° Route de R'ât à Kânô, et détails sur le pays des Noirs.

Les détails qui suivent nous ont été donnés par un négociant de R'dâmes que nous avons rencontré à

Tunis, et qui fait tous les deux ans un voyage à Timbektou et dans le pays des Noirs. Au moment où nous le vîmes, il avait déjà parcouru quatre fois cette route, et il se disposait à repartir. Ce qui nous a surtout frappé dans ce voyageur, c'est de l'entendre parler de ces pérégrinations qui, pour nous, sont presque fabuleuses, comme nous parlons nous-mêmes d'un voyage de Paris à Bordeaux. Il est évident que, pour les Arabes, c'est une affaire de temps, et rien de plus, tandis que, pour les Européens, un voyage à Timbektou exige presque le sacrifice de la vie. Des explorateurs qui ont tenté de pénétrer dans ces régions lointaines, la plupart sont restés en route; et les plus heureux, ceux qui ont pu revoir le pays natal, n'ont pas joui longtemps de ce bonheur.

Les détails que l'on va lire nous ont été donnés peu de jours avant notre départ de Tunis; comme ils proviennent d'un seul voyageur, sur le témoignage duquel nous ne pouvons exercer aucun contrôle, nous en donnons la traduction fidèle, en leur conservant et la forme et la couleur sous lesquelles ils nous sont parvenus.

DÉTAILS SUR LE PAYS DES TOUÂREG ET DES NOIRS, DONNÉS PAR UN NÉGOCIANT DE R'DÂMES.

« De R'ât on se rend à Ahîr, dans le pays des Touâreg. C'est une ville; les maisons sont rondes, construites en pierres et en terre rouge; couvertes d'une coupole de chaume, avec quatre portes regardant les

quatre points cardinaux pour se préserver du vent. Toutes les habitations sont séparées les unes des autres et répandues sur une grande surface. Ahîr est située dans les pierres et dans les montagnes. Il y a des puits qui donnent de l'eau en tout temps et des citernes qui se remplissent d'eau de pluie. Toute cette contrée produit en grande quantité un arbuste qui, appelé *nakhlet-far'aoun* par les Arabes, porte dans le pays le nom de *gouriba*, et produit un fruit rouge à noyau d'un goût très-agréable.

« De R'ât à Ahîr on compte 40 journées. On trouve de l'eau trois fois. On traverse des montagnes.

« De Ahîr on se rend à Agades, 7 journées.

« Ahîr est une ville du pays des Touâreg; Agades en est la capitale. C'est une belle ville construite comme Tunis; elle est la résidence du chef des Touâreg noirs, auquel on donne le nom de Sultan.

« Quand on se rend à Kanô, il faut passer à Agades, pour payer au Sultan le droit que lui doivent les voyageurs. En revanche, celui-ci leur fait un bon accueil. Entre Ahîr et Agades on trouve tous les jours un village de Touâreg et de l'eau en abondance.

« D'Agades on se rend à Demergou, 7 jours.

« Demergou est un village habité en grande partie par des Touâreg, quoiqu'il dépende de la principauté de Bernô. C'est la première ville du pays des Noirs. C'est là qu'on retrouve la culture du *k's'ob*, appelé aussi *drou'eu* [1]. Cette plante s'appelle *k's'ob* dans le pays des

[1] Le maïs probablement.

Noirs, *drou'eu* à Tunis, *bechna* à Tripoli. La population de Demergou habite des huttes (boga'), couvertes en paille de maïs (drou'eu), et éparses çà et là. Voilà en quoi consiste Demergou.

« Entre Agades et Demergou on ne rencontre qu'un seul puits et pas de villages.

« De Demergou on va à Taçaoua, village du pays des Noirs. Il est composé de huttes rondes en chaume, éparses çà et là. Le tout est entouré d'une palissade en énormes troncs d'arbres d'un bois qui ressemble au mûrier. Dans les villages des nègres, le feu prend souvent, et alors il est impossible de l'éteindre; l'incendie dévore tout. De Demergou à Taçaoua on compte 3 jours.

« De Taçaoua on va à Katchna, 4 jours.

« Katchna est une ville construite en pierres rouges qui offre un singulier aspect au voyageur arrivant du dehors. Elle est entourée d'une muraille percée de quatorze portes. Quoique Katchna soit une grande ville, elle n'est pourtant pas la capitale du pays des Noirs. Cette capitale est Sakkatô; c'est la résidence du sultan Bellô, roi de tous les nègres de l'univers. Dans les villes du pays des Noirs, on dit tous les vendredis la *khotba* pour le sultan Bellô, comme cela se pratique ici[1] pour le sultan 'Abd-el-Medjîd. La route de Katchna à Sakkatô se compose de 10 journées. On couche chaque jour dans un village de Noirs. Tous ces villages boivent de l'eau de puits. On trouve, à moitié

[1] A Tunis.

chemin, la ville de Gouber; c'est le pays des éléphants et de l'ivoire. J'y ai vu beaucoup de traces de ces animaux, dont la chasse s'y fait en grand. Les habitants n'ont pas d'armes à feu; ils se servent d'arcs et de flèches qu'ils tirent en les élevant vers le ciel. Le pays de Katchna est aussi appelé Afnou.

« De Katchna on se rend à Kânô en 5 journées, en passant par les lieux suivants :

« 1re journée, Saboungri.

« Ce mot, dans la langue des Noirs, signifie *ville neuve*. C'est un grand village entouré d'une muraille avec trois portes. Il y a des maisons construites comme celles de Tunis; mais en général ce sont des huttes (boga') couvertes en chaume de maïs (bechna). Entre Katchna et Saboungri on trouve un village entouré d'une palissade, appelé Denkâma.

« 2e journée, Kaferda.

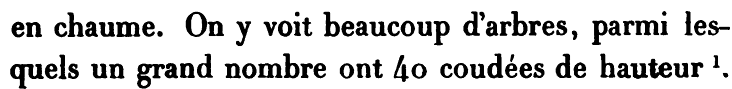
« C'est un village qui s'est révolté contre le sultan Bellô et qui ne renferme plus que des huttes en paille. Il n'a qu'un fossé et pas de muraille. Ce village n'est pas très-considérable.

« 3e journée, Kouçâda.

« C'est une ville considérable entourée d'un mur d'enceinte; mais il n'y a qu'un petit nombre de maisons; presque toutes les habitations sont des huttes en chaume.

« 4e journée, Betchi.

« Betchi est un gros bourg entouré d'un mur en pierre, mais les habitations ne sont que des huttes



en chaume. On y voit beaucoup d'arbres, parmi lesquels un grand nombre ont 40 coudées de hauteur [1].

« 5e journée, Kânô.

« Kânô est une des plus grandes villes du pays des Noirs. Les principales villes sont Sakkatô, Kânô, Bernô, Katchna, Iakôba, Noufi, Zariia et Kataguem.

« Entre Katchna et Kânô, on trouve encore un village peu considérable appelé Gadânia.

« Près de Kânô, à une journée, existe un autre village appelé Fanîçô, résidence royale où le sultan de Kânô va passer trois mois d'été.

Route de Kânô à Iakôba.

« On compte 7 journées. Tous les jours on marche depuis le matin jusqu'à la nuit, et l'on traverse trois ou quatre villages. Le premier que l'on rencontre est Sakkoua. C'est là qu'on fait la halte (el-guîila) en sortant de Kânô. Le même jour on couche à Dell. Les autres villages que l'on traverse sont Saboungri, Zâ renda et Embetou.

« Embetou est situé dans la montagne et habité par des idolâtres qui ne croient à rien et qui restent presque nus. Seulement ils se cachent le derrière par décence avec une branche d'arbre maintenue par une ceinture. Quant au devant du corps, ils s'en soucient peu et le laissent découvert. Ces gens ont aussi pour habitude de se percer les lèvres de trous tout alentour de la bouche.

[1] Environ 20 mètres.

« Iâkôba est une grande ville entourée d'un mur; elle contient un grand nombre d'habitations dont chacune est environnée d'un mur de clôture; mais toutes ces habitations se réduisent à des huttes en chaume.

Route de Kânó à Noufi [1].

« On compte 35 jours de marche. Tous les jours on traverse des villages de Noirs. Il y a trois chemins: l'un qui passe par Betchi et Ademaoua; l'autre par Zariia; le troisième, qui passe par Sakkatô, est le plus court.

« De Sakkatô à Noufi, 15 jours.

« De Kânô à Zariia, 4 jours.

« De Kânô à Ademaoua, 18 ou 20 jours.

« Dans ce pays [2] on n'a pas de chameaux. Les moyens de transport sont les bœufs, les ânes, les mulets et *les femmes*. Ces dernières portent sur la tête des fardeaux énormes.

« Lorsque quelque ville ou village du pays des Noirs se révolte contre le chef, celui-ci envoie sa troupe pour réprimer l'insurrection : il fait alors des prisonniers qu'il vend comme esclaves. Ces *r'azia* sont très-avantageuses aux marchands blancs, dont elles favorisent le commerce. C'est de cette manière que la plus grande partie des esclaves vient entre leurs mains.

« Les grandes villes qui dépendent de la principauté

[1] Le voyageur dont nous traduisons fidèlement le témoignage nous a prévenu qu'il n'était pas allé directement à Noufi, et que ce qu'il savait de cette route, il le tenait des négociants qui l'avaient parcourue.

[2] Probablement à Ademaoua

de Noufi sont Noufi, El-H'aouri et Râba. Dans cette dernière ville on voit, presque tous les ans, des Européens venir en bateau.

Route de Timbektou à Kânô.

« On compte 90 jours.

« On va d'abord à Goundja . . . . 40 } 90 jours.
et de là à Kânô . . . . 50 }

« Les villes qui dépendent de Timbektou sont Bou-Djebea', Sansandi, Araouân et Djenné. Les trois plus considérables sont Timbektou, Araouân et Djenné. »

DIVERSES ESPÈCES DE NÈGRES.

« Les femmes d'Afnou ou Katchna sont très-fidèles et recherchées par-dessus toutes pour cette qualité. Les femmes de Gouber sont laborieuses. Quant à celles de Bernô, on en fait peu de cas; elles sont paresseuses et infidèles.

« Au contraire, les hommes de Bernô sont les nègres les plus recherchés à cause de leur bravoure et de leur attachement au maître. Il en est de même des nègres de Gouber et de Timbektou, qui sont comme les enfants de leurs maîtres; ils voient l'ennemi de très-loin et vont intrépidement à sa rencontre; leurs yeux brillent comme le feu. Les nègres de Bernô sont aussi recherchés, à cause de leur qualité d'Arabes; mais ceux de Noufi sont peu estimés. »

RÉCAPITULATION DES PRINCIPALES DISTANCES.

ROUTES MÉRIDIENNES.

	Évaluations diverses.	Réduction en lieues.
R'dâmes à Gâbes........	453 milles...........	150
Neft'a à R'dâmes........	14 journées..........	126
Ouad-Souf à R'dâmes.....	13 journées..........	117
Ouâregla à R'dâmes......	10 longues journées...	160
Ouâregla à El-Gole'a.....	7 fortes journées.....	84
Metlîli à El-Gole'a.......	5 fortes journées.....	60
El-Abied'-Sidi-Cheikh à Gourâra..............	15 journées..........	165
Tafilelt à Gourâra.......	12 journées..........	156?
R'dâmes à Morzouk'.....	20 journées ordinaires..	180
R'dâmes à R'ât.........	20 journées de 12 lieues.	240
R'dâmes à Timbektou....	50 jours............	500
R'dâmes à Ins'âlah'......	22 jours.............	220
Ins'âlah' à Agabli.......	3 jours............	30
Agabli à Timbektou	25 très-fortes journées[1].	350
El-Gole'a à Ins'âlah'......	8 journées assez fortes.	98
El-Gole'a à Timîmoun....	10 jours............	110
Ins'âlah' à Ahîr.........	40 jours faibles.......	320
Ahîr à Kânô...........	27 jours faibles.......	210
Ins'âlah' à Kânô.........	67 jours faibles.......	540

ROUTES TRANSVERSALES.

R'dâmes à Tripoli.......	13 journées..........	89
Timîmoun à Cherouîn....	1 journée..........	10
Ins'âlah' à Timîmoun....	2 jours............	20
Ins'âlah' à Aougrout.....	4 jours............	40

[1] Ce trajet a été fait par une caravane peu nombreuse, bien montée et stimulée par la crainte des Touâreg.

	Évaluations diverses.	Réduction en lieues.
Ins'âlah' à Tidîkelt		20
R'ât à Timbektou	45 jours	450
R'ât à Goundja	90 jours	900
R'ât à Ahîr	40 jours?	400?
Ahîr à Agades	7 jours de 9 à 10 lieues.	70
Agades à Katchna	14 jours *idem*	140
Katchna à Kânô	5 jours *idem*	50
Kânô à Iakôba	7 jours *idem*	70
Kânô à Noufi	35 jours de 9 li. environ	315
Sakkatô à Noufi	15 jours *idem*	135
Kânô à Zariia	4 jours *idem*	36
Kânô à Ademaoua	18 ou 20 jours[1].	
Timbektou à Kânô	90 jours.	
Timbektou à Goundja	40 jours.	
Goundja à Kânô	50 jours.	

[1] La longueur de la journée pour ces dernières évaluations n'a pas été indiquée d'une manière assez précise pour autoriser la réduction en lieues.

CHAPITRE II.

MOYENS DE TRANSPORT ET DE LOCOMOTION.

Les moyens de transport en usage dans l'Afrique septentrionale sont :

Dans le Tell,

Pour les marchandises: les chameaux et les mulets;

Pour les personnes : les mulets et les chevaux.

Dans le Sahara,

Pour les marchandises: les chameaux, et, par faible exception, les ânes;

Pour les personnes: les chameaux et les chevaux.

Dans le désert,

Pour les marchandises : les chameaux et accessoirement les ânes dits *mas'riia* (d'Égypte);

Pour les personnes: les chameaux et les dromadaires (mehâra).

Dans l'Afrique centrale,

Pour les marchandises :

Chez les Touâreg, les chameaux et les dromadaires;

Chez les Noirs, les chameaux, les bœufs et les ânes;

Pour les personnes :

Chez les Touâreg, les dromadaires et les chameaux;

Chez les Noirs, les dromadaires, les chameaux, les bœufs et les ânes.

Du mehâri ou dromadaire.

De tous ces animaux, le dromadaire est celui qui, à raison de la contrée qu'il habite et du genre de services qu'il est appelé à rendre, a été le moins observé et le moins étudié. Le seul pays qui lui convienne est le désert, c'est-à-dire la région comprise entre le Sahara et l'Afrique centrale. Il ne vit ni dans la zone septentrionale, ni dans la partie montagneuse du pays des Noirs. Dans le désert lui-même, toutes les régions ne paraissent pas lui convenir au même degré; car les Cha'amba, les Ommâd'i et les Touâreg blancs n'en élèvent qu'un petit nombre.

C'est aux Touâreg noirs, à cette nation dont nous avons décrit les habitudes étranges, que la nature semble avoir spécialement destiné le mehâri pour être le compagnon de leur vie errante et l'instrument docile, intelligent et désintéressé de leurs pirateries.

Le serviteur et le maître semblent en effet jetés dans le même moule. Le Targui[1] a la taille élevée, le corps maigre, les formes anguleuses; il est sobre, nerveux, agile et adroit. Le mehâri aussi est plus haut que le chameau ordinaire, et, comme il est en même temps plus maigre, la différence paraît encore supérieure à ce qu'elle est en réalité; il a le cou très-allongé, le ventre mince, la bosse peu saillante, les jambes fines et délicates. Son regard, comme celui du chameau, est nonchalant et impassible. Cependant

[1] *Targui* est le singulier de *Touâreg*.

sous ces formes chétives, sous cette apparence indolente, le mehâri cache des qualités qui en feraient presque le roi des quadrupèdes; une sobriété excessive, une fidélité et une douceur à toute épreuve, une intelligence qui approche de celle du chien et une vitesse de locomotion bien supérieure à celle du cheval.

Au reste, l'organisation du dromadaire est, comme celle du Targui, appropriée à la contrée qu'ils habitent l'un et l'autre. Jetés dans des steppes immenses, entre un sol aride et un ciel brûlant, obligés de vivre par groupes isolés et d'aller chercher leur nourriture à de grandes distances, exposés continuellement aux rafales ardentes du vent du Midi, ils sont tous les deux ce qu'ils devaient être, armés d'une grande force de résistance aux causes de destruction qui les entourent et les menacent sans cesse.

Éprouvés par les rigueurs du pays natal, les dromadaires devraient se trouver bien des riches pâturages du Nord; pourtant il n'en est pas ainsi. Le mehâri est fait pour le désert; le désert, avec sa nature âpre et ingrate, est la seule région où il puisse vivre. Les Arabes attribuent le danger de l'expatriation, pour les dromadaires, à une petite plante appelée *drias* qui croît dans le Nord et que le désert ne produit pas; mais il en produit une autre tellement semblable, que l'animal les distingue difficilement : or, le drias est un poison, et la mort est la conséquence inévitable de cette méprise [1].

[1] Pour faire reconnaître le drias aux dromadaires, on leur en frotte

Les mehâra[1] ou dromadaires restent donc confinés dans leur ingrate patrie et se montrent peu dans le Sahara; les seuls points de l'Algérie où ils paraissent sont Metlîli et Ouâregla. Ils y sont amenés par les Cha'amba qui les ont volés ou achetés aux Touâreg. Les Sahariens eux-mêmes ont donc rarement occasion de voir à l'œuvre le mehâri, dont ils exaltent la vitesse comme ils exaltent la force des Touâreg; en cela le coursier partage encore la destinée de son maître, voué comme lui au mystère et à l'exagération [2].

Comme le transport des marchandises exige rarement de grandes vitesses, c'est le chameau ordinaire que l'on y emploie presque exclusivement. Le dromadaire est plus spécialement affecté au service des dépêches; il sert de malle-poste. Il prête aussi un très-utile secours aux caravanes qui, lorsqu'elles se disposent au départ, envoient généralement des éclaireurs montés à dos de dromadaires reconnaître la route en tout ou en partie, s'assurer si elle est pourvue d'eau, si elle n'offre aucun danger. Ces reconnaissances seraient souvent impossibles sans le secours de véhicules à grande vitesse. Enfin, puisque dans ces contrées le brigandage est une industrie légitime, il faut bien

le nez, et ils s'en abstiennent tant qu'il est vert; mais, en séchant, la plante perd son odeur, et ils ne la reconnaissent plus. J'ai vu à Tunis un négociant de R'dâmes qui avait essayé, l'année précédente, d'amener un dromadaire dans le Nord. L'animal était mort après quelques mois de séjour.

[1] *Mehâra* est le pluriel de *mehâri*.

[2] Voir la note placée à la fin du volume.

tenir compte aux animaux du concours désintéressé qu'ils prêtent à l'homme. Le dromadaire est pour les Touâreg ce que le navire est pour les pirates. La supériorité que ces audacieux forbans ont acquise dans la r'azia, ou chasse aux nègres, est due en grande partie à la vitesse de leurs coursiers.

On conçoit qu'il doit exister une grande différence entre le prix du dromadaire et celui du chameau. Un bon dromadaire coûte 400 boudjous d'Alger (720 fr.), un chameau ordinaire se vend 50 boudjous (90 francs), et un bon chameau, 70 boudjous (126 francs).

Au reste, l'usage du dromadaire est presque exclusivement limité au désert et à la lisière méridionale du Sahara; c'est d'ailleurs pour toutes les tribus de ces contrées, excepté pour les Touâreg noirs, un moyen de locomotion exceptionnel et aristocratique.

DIVERSES MANIÈRES DE VOYAGER.

La *gafla* ou caravane marchande.

La manière de voyager le plus généralement en usage dans le Tell, dans le Sahara et dans le désert, est de s'adjoindre à la gafla ou caravane marchande. Si ce n'est pas le moyen le plus prompt, c'est le plus sûr et le plus économique; car il fournit gratuitement le guide et l'escorte. Il existe, dans toutes les villes de quelque importance, des *fondouks* ou caravansérails correspondant aux principaux points avec lesquels elles entretiennent des relations; ces fondouks servent à la fois

d'hôtelleries et d'entrepôts; ce sont aussi des lieux de réunion, de départ et d'arrivée pour les caravanes qui se dirigent sur ces points ou qui en viennent. Si les villes desservies sont assez considérables, les départs ont lieu périodiquement; dans tous les cas, le jour où une caravane doit se mettre en route pour telle ou telle direction est arrêté à l'avance par le chef des muletiers ou des chameliers; et, pour le connaître, il suffit de se présenter au fondouk : c'est là qu'on obtient tous les renseignements.

Les muletiers ou chameliers forment le noyau de la caravane et en règlent la marche. Cette marche est très-variable; elle dépend de la nature et de la sécurité de la route, elle dépend aussi de la force du chargement. La longueur normale de l'étape est de 8 à 9 lieues, mais elle s'étend jusqu'à 15 dans les pays dépourvus d'eau ou exploités par les coupeurs de route (got't'âïa).

Les voyageurs qui s'adjoignent à la caravane ne sont soumis à aucune discipline; il n'existe d'autre solidarité entre eux que celle des périls à éviter et du but à atteindre. S'il survient une attaque, chacun d'eux ne prend conseil que de sa présence d'esprit et de son courage, et fait isolément ce qu'il peut pour repousser l'ennemi ou pour l'éviter; car il est bien rare que des dispositions aient été prises pour la défense du convoi : aussi les incidents de cette nature ne manquent-ils jamais d'y occasionner un grand désordre.

Les caravanes du genre de celles que l'on appelle

gafla sont presque entièrement composées d'hommes dont la principale affaire est le négoce. Cependant les femmes n'en sont pas exclues, et il ne paraît pas extraordinaire de voir des veuves, privées de tout autre moyen d'existence, continuer personnellement le commerce de leur mari.

Le *nedja'* ou tribu en marche.

Il est une autre espèce de caravanes, c'est le nedja' ou tribu en mouvement, et celles-ci offrent un aspect bien plus animé que les premières. La gafla est une agrégation d'hommes dont la plupart se connaissent à peine; elle a une marche grave, silencieuse et monotone. Le nedja', au contraire, c'est la tribu avec ses femmes, ses chiens, ses troupeaux, ses tentes et tout le bagage de la vie nomade. Ce ne sont plus des individus isolés, ce sont des familles, ou plutôt c'est une grande famille en marche; aussi, de toutes les manières de voyager, il n'en est pas de plus agréable et de plus pittoresque que de suivre un nedja'. Les aboiements des chiens, les vagissements des enfants, les cris des hommes qui s'appellent, le bêlement des moutons, le chant des coqs, toute cette variété des bruits du village forme une harmonie agreste qui n'est pas sans charme, et le voyageur trouve une nouvelle source de distractions dans le spectacle de toutes les scènes intérieures du ménage; scènes bien simples, mais qui prennent un caractère assez étrange, quand on vient à réfléchir qu'elles se passent à dos de chameau.

Mais voici que tout à coup cette marche bruyante et animée devient silencieuse et grave; les cavaliers d'avant-garde ont aperçu devant eux, à l'horizon du Sahara, une autre tribu; ils en donnent avis au cheikh, et à l'instant les rangs se resserrent. La gafla n'a pas de drapeau; elle ne redoute que le brigandage; mais chaque nedja' attaché à l'un des partis qui divisent le Sahara compte pour adversaires toutes les tribus du parti opposé. A mesure que l'on se rapproche, les conjectures se forment. Sont-ce des amis? sont-ce des ennemis? Enfin on arrive à la portée de la voix; alors les deux troupes s'arrêtent pour se demander : « Qui êtes-vous? » Si ce sont des alliés, on continue sa marche de part et d'autre, en échangeant un *es-salam-alikoum* contre un *alikoum-es-salam;* mais si le nom prononcé est celui d'une tribu hostile, on y répond par des injures, et la fusillade ne tarde pas à s'engager.

Les combats ne se prolongent jamais au delà du coucher du soleil; c'est un signal qui détermine ou la retraite ou une suspension d'hostilités. Si l'un des deux partis se reconnaît vaincu, il profite de la nuit pour disparaître; si l'issue est douteuse, les deux partis campent sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du soleil, le combat recommence.

Les Arabes apportent beaucoup plus d'animosité dans ces luttes intestines que dans leurs démêlés avec les Français; cela devait être : il n'y a rien de plus acharné que deux frères, quand ils sont ennemis. La guerre contre les infidèles fait des prisonniers; la

guerre des tribus ne les connaît pas. L'Arabe s'est-il rendu maître d'un ennemi vivant; il le tue sans pitié et va porter la tête sanglante aux pieds de ses femmes, qui l'injurient encore et la maudissent.

Il n'y a d'exception à cette barbare coutume qu'en faveur de trois classes : les marabouts, les forgerons et les juifs; la première par respect, les deux autres par mépris. Quelle est l'origine de ce mépris pour la profession de forgeron? Nous ne le savons pas; mais il est certain que lorsqu'un homme se voit menacé par plusieurs ennemis et privé de tout moyen de salut, il n'a qu'à s'envelopper la tête du capuchon de son bernous et agiter les bras comme pour battre du fer; à l'instant sa vie est épargnée et son nom flétri.

Il est bien rare que les voyageurs qui se joignent au nedja' ou tribu en marche soient complétement étrangers à toutes les personnes qui le composent, et réduits à emporter la tente et les vivres. En général, ils reçoivent l'hospitalité d'un ami, dont ils partagent la tente et le *kouskouçou* pendant toute la durée du voyage. La qualité de *deïâf* ou hôte leur donne droit aux mêmes égards et à la même protection que la famille qui les accueille.

Parmi les étrangers qui se joignent, soit à la gafla ou caravane marchande, soit au nedja' ou tribu en marche, il se trouve toujours des malheureux, sans aucune ressource, qui ne savent pas, le jour du départ, comment ils vivront le lendemain; mais cela ne les inquiète pas; ils comptent beaucoup sur la Providence,

et ils ont raison; car à peine le convoi s'est-il mis en mouvement, qu'ils trouvent moyen de s'utiliser en aidant, soit à charger, soit à conduire les chameaux; pour prix de ces petits services ils obtiennent la nourriture; c'est tout ce qu'ils peuvent désirer. Chaque jour leur apporte donc son pain, et ils parviennent ainsi au terme d'un très-long voyage sans dépense et sans privation. C'est de cette manière que les pauvres cultivateurs du Sahara, n'y trouvant pas leur travail suffisamment rétribué, arrivent dans nos établissements de la côte, où ils forment la classe la plus intelligente, la plus laborieuse et la plus morale de la population.

Caravane de la Mecque.

Parmi les caravanes, il en est une que sa force numérique, son caractère à la fois religieux, politique et commercial, placent sans contredit au premier rang; c'est la caravane de la Mecque, désignée sous le nom particulier de *Râkeb*. Le genre de périodicité qu'elle affecte la distingue encore des autres caravanes périodiques; car celles-ci correspondent au retour des mêmes saisons, tandis que l'époque de la caravane de la Mecque est déterminée par l'année lunaire.

C'est le 2 du mois de Redjeb que le Râkeb africain se met en route; il part alternativement de Fès et de Tafilelt, sous le commandement d'un chef qui prend le titre de *Cheikh-er-Râkeb* (le Cheikh du Râkeb). Cette dignité appartient de droit à la famille des Chérifs; elle est toujours dévolue par l'empereur à l'un de ses plus

proches parents. Ce prince est escorté d'une garde nombreuse, qui marche constamment au son de la musique, les étendards déployés.

L'itinéraire est réglé d'une manière immuable; les lieux de passage, les lieux de séjour, la durée des séjours, sont des données constantes qui ne paraissent pas avoir varié depuis bien des siècles.

La caravane obtient sur son passage le respect des populations; mais ce respect tient autant de la crainte que de la piété; de l'aveu même des croyants, elle serait moins honorée, si elle était moins nombreuse. D'ailleurs ce respect ne s'étend pas jusqu'à la propriété individuelle; tout le long de la route il se commet beaucoup de vols au préjudice des pèlerins. C'est surtout, disent-ils, entre l'Égypte et la Syrie qu'il est prudent de ne pas s'éloigner du convoi; car les tribus de cette région paraissent considérer la procession annuelle comme une mine périodique à exploiter.

Au reste, le pèlerinage de la Mecque, bien qu'entrepris en vue d'une commémoration pieuse, ne reste pas pour cela étranger aux intérêts matériels de la grande famille dont il rapproche les membres épars dans une communion annuelle; mais pour apprécier à sa juste valeur le sens de cette grande solennité, qui ouvre l'année musulmane et donne son nom à l'un des mois, il faut entrer dans le génie des peuples qui la célèbrent, et se dégager un peu de l'influence des idées chrétiennes.

Chez les nations qui reconnaissent la loi de Jésus-Christ, il s'est opéré, depuis plusieurs siècles, une

séparation entre l'esprit et la chair, entre le spirituel et le temporel. Si des hommes qui regardent l'unité comme le premier attribut de la puissance cherchent encore à réunir les deux grandes personnifications de l'autorité, le Pape et l'Empereur, leurs efforts rencontrent dans la volonté, ou peut-être dans l'indifférence générale, une résistance qui paraît aujourd'hui insurmontable; une voix presque unanime appelle l'alliance des deux pouvoirs, mais repousse leur réunion.

Chez les musulmans, au contraire, un lien jusqu'ici indissoluble unit étroitement l'esprit et la chair, le spirituel et le temporel. Pour eux, le Pape et l'Empereur forment encore une seule et même personne; le Sultan est à la fois chef de l'Église et chef de l'État. La loi civile et la loi religieuse sont écrites dans le même livre; la mosquée est la maison de Dieu et le rendez-vous de la prière; mais elle est aussi l'asile du pauvre et l'hôtellerie du voyageur. Enfin il n'existe pas une seule institution qui ne touche en même temps au ciel et à la terre, qui n'ait sa signification mystique et son application mondaine.

C'est donc à travers ce double prisme qu'il faut envisager le saint voyage de la Mecque.

Au point de vue purement religieux, est-il rien de plus majestueux dans le monde que ce congrès annuel de toutes les nations de l'islamisme, convoquées, depuis douze siècles, autour d'une tombe et d'un berceau? Est-il rien de plus imposant que le spectacle des représentants de tant de peuples divers, réunis par une même

croyance, au même lieu, au même jour et pour ainsi dire au même instant?

Considérée au point de vue terrestre, la solennité change de caractère; sans cesser d'être un moyen de salut, elle devient un moyen de fortune. Dans chaque voyageur, il ne faut pas voir seulement le pieux pèlerin remplissant avec ferveur une des obligations fondamentales de la foi qu'il professe; il faut y voir aussi le spéculateur portant à ses coréligionnaires des contrées lointaines le tribut de son industrie. La tente n'est pas seulement un oratoire, mais une boutique; la caravane une procession, mais un bazar; et si le pivot central de cette gravitation annuelle qui embrasse l'Afrique et l'Asie représente, pour ces deux contrées, la métropole religieuse, le pôle magnétique des croyances, il est destiné à représenter aussi la métropole industrielle et le milliaire d'or de l'activité commerciale.

Nous avons en France, depuis un demi-siècle à peine, une solennité périodique qui appelle tous les cinq ans dans la capitale les principaux producteurs de notre pays. Supposons-nous, pour un moment, animés encore de la foi de nos pères; concevons que ces Olympiades de l'industrie se rattachent à quelqu'un des grands préceptes ou des principaux mystères du christianisme, et acquièrent ainsi le caractère religieux qui leur manque aujourd'hui; concevons encore que cette fête quinquennale, au lieu de se restreindre à une seule des nations chrétiennes, étende à toutes le champ de la convocation; qu'elle les réunisse dans une

même pensée, dans un même but, dans une *communion générale,* à la fois spirituelle et temporelle; qu'elle leur assigne, pour lieu de rendez-vous, la capitale du monde chrétien, et qu'elle demande alors aux prières du souverain Pontife de l'inaugurer et de la bénir: on aura ainsi une image, non pas sans doute de ce qu'est aujourd'hui, mais de ce qu'a dû être dans l'origine, de ce que pourrait être dans l'avenir, pour les nations musulmanes, le pèlerinage de la Mecque.

L'intérêt commercial joue donc un grand rôle dans ce mouvement annuel imprimé à tous les peuples de l'Orient par une seule prescription de la loi sainte.

Le Râkeb est un marché d'échange et de consommation, et la consommation n'est pas sans importance pour des populations clair-semées comme celles qu'il traverse. A El-Ar'ouât', où il n'a encore recruté que les pèlerins du Maroc et une petite partie des Algériens, le nombre des voyageurs s'élève déjà à 8,000 personnes. Le jour où la caravane doit passer étant connu à l'avance, les trafiqueurs peuvent venir de fort loin; à peine les piquets des tentes sont-ils plantés, que des chameaux chargés de marchandises se montrent en foule sur tous les points de l'horizon; les objets qu'ils apportent sont en général des moutons, du beurre, des dattes; ils prennent en échange des chevaux, des cuirs du Maroc, des *mchât* ou fichus de femme, des chaussures dites *belr'a* et autres objets d'habillement ou de toilette.

Lorsque la caravane campe dans le désert, trop

loin de toute habitation pour que ces échanges soient possibles, ce sont les pèlerins eux-mêmes qui trafiquent entre eux, comme cela se pratique dans une ville; et cette comparaison est consacrée par l'expression locale qui définit le Râkeb « une ville en mouvement. »

Toutefois, à la différence des cités musulmanes où chaque peuple, chaque corporation habite un quartier spécial, le Râkeb n'assigne, ni dans le campement, ni dans la marche, une place déterminée aux représentants des diverses nations; toutes les populations campent et marchent confondues.

Le cheikh du Râkeb est accompagné d'un K'âd'i qui siége chaque jour. Sa juridiction ne se borne pas aux pèlerins; dès que les tentes sont installées, les habitants des villes et tribus du voisinage viennent porter leurs différends à son tribunal.

Les villes principales situées sur le passage du Râkeb sont :

Dans la régence d'Alger, El-Ar'ouât', Sidi-Khâled, Sidi-'Ok'ba.

Dans la régence de Tunis, Tôzer, T'aguious, Zaouit-ed-Debâbcha, Gâbes.

Dans la régence de Tripoli, Zouâra, Tripoli, Mesrâta, Ben-R'âzi.

Enfin la caravane arrive au Caire, où elle grossit encore de tous les pèlerins de l'Égypte, et, après une station de dix jours, elle se remet en marche. Pendant qu'elle longe les bords de la mer Rouge, pour se rendre à la ville sainte, deux autres caravanes, celle de la Syrie et

celle de Baghdad, sont aussi en mouvement et se dirigent vers le même point. L'époque des départs et la durée des séjours sont calculés de manière que ces trois processions religieuses arrivent en même temps.

C'est le jour de l'Aïd-el-Kebîr (la grande fête), le premier de l'année musulmane, et presque à la même heure, que les représentants de tous les peuples de l'islamisme paraissent, dans trois directions différentes, à l'horizon de la métropole. Ce jour est, comme on sait, l'anniversaire de celui où Mahomet, chassé une dernière fois de la Mecque, se retira à Iâtreb (aujourd'hui Médine), et depuis cette époque ses sectateurs sont venus protester solennellement chaque année contre la persécution du Prophète.

Le jour même de leur arrivée à la Mecque, les trois caravanes se rendent ensemble au Djebel-'Arfât. Là, du haut de la montagne, l'imam prononce une prière que les pèlerins écoutent pieds et tête nus. Suivant une tradition populaire, le nombre des fidèles présents à cette solennité est toujours de quatre-vingt mille. C'est le nombre marqué fatalement dans les décrets de la Providence. Si un moment il était supérieur, Dieu enverrait aussitôt un fléau pour le réduire; s'il était moindre, il enverrait ses anges pour le compléter.

La station à la Mecque est de quinze jours; ce temps est employé à faire des visites à la Kahaba, des ablutions au puits de Zemzem, mais aussi à former la pacotille pour le retour.

A l'expiration de ce délai, les trois caravanes se mettent en marche ensemble et vont à Médine, où elles font une station obligée de cinq jours. Cette dernière cérémonie est la clôture du pèlerinage. Dès lors l'assemblée des fidèles est dissoute, et tous les pèlerins font leurs dispositions pour le départ.

Les marchandises qu'ils emportent sont le zebed (musc de civette), le musc, les toiles de l'Inde, les chapelets; ils rapportent aussi de l'eau du puits de Zemzem; mais celle-ci ne se vend pas, elle se donne en cadeau.

La caravane de la Mecque, dans ses rapports avec le commerce de l'Afrique septentrionale, présente donc les caractères suivants :

Comme marché d'échange, elle y introduit des parfums, des toiles de l'Inde et des chapelets; elle en exporte des chevaux, des cuirs du Maroc, des chaussures de peau, des soieries de Tunis et quelques h'aïk' fins.

Comme marché de consommation, elle offre un débouché accessoire, mais assuré, aux produits agricoles de deux arrondissements-oasis de notre Algérie, celui des K's'our et celui du Zîbân.

La caravane de la Mecque n'est pas étrangère aux intérêts de la France en Orient. Les quatre-vingt mille musulmans qui se trouvent réunis chaque année dans cette ville n'échangent pas seulement des chapelets et des marchandises, mais aussi des nouvelles et des idées. Notre présence en Algérie n'est pas le fait qui les intéresse

le moins. Le puits de Zemzem et le mont 'Arfât savent si depuis treize ans il est assez question de nous. Ce sont les Algériens qui forment à cet égard l'opinion de leurs coreligionnaires. La caravane donne donc lieu à une véritable enquête périodique sur les actes de notre administration. En quelques mois, les résultats de cette enquête sont connus dans tout l'Orient et déterminent, en partie du moins, parmi les populations mahométanes, la hausse ou la baisse de notre crédit.

Quoique l'intervention dans les affaires religieuses soit une chose fort délicate, il semble cependant que si le Gouvernement français manifestait, par quelques actes visibles, le principe de la protection à tous les cultes écrit dans nos lois, cette pratique du dogme de la tolérance pourrait aplanir des difficultés. En pareille matière, c'est au peuple fort et éclairé à faire les avances; le peuple faible et ignorant ne les fera jamais.

Soyons plus précis.

Les musulmans acquièrent, comme on sait, par le pèlerinage de la Mecque, le titre de H'âdji, dont ils sont très-jaloux. Si l'on cherche au fond de leur pensée le caractère véritable de l'importance qu'ils y attachent, on reconnaît que l'amour-propre y a sa part comme la piété; c'est une distinction parmi les hommes, aussi bien qu'une recommandation auprès de Dieu.

Nous adressions un jour cette question à un pauvre Arabe : « Si le roi était disposé à t'accorder ce que tu

« désires, que lui demanderais-tu? — De quoi faire le « pèlerinage de la Mecque, » répondit-il.

Pourquoi ce vœu ne serait-il pas exaucé? Pourquoi le Gouvernement n'érigerait-il pas en récompense ce que ce pauvre musulman, dans la simplicité de son ambition, n'osait espérer que comme un bienfait?

Chaque année, aux approches de l'Aïd-el-Kebîr, un bateau à vapeur passerait dans tous les ports de l'Algérie et recevrait les indigènes que le Gouvernement français aurait jugés dignes de cette faveur[1]. A l'arrivée du navire dans chacune de nos rades, le drapeau musulman serait hissé au grand mât et salué de vingt et un coups de canon. Tous les pèlerins seraient habillés convenablement : après avoir reçu, pendant la traversée, un traitement honorable, ils seraient débarqués à Alexandrie et présentés solennellement à notre consul. Le muphti d'Alger ou un autre personnage considérable serait le chef de cette caravane, qui se rendrait au Caire pour y rejoindre celle du continent. Le bateau à vapeur attendrait à Alexandrie le retour des pèlerins et les ramènerait

[1] Depuis que cet ouvrage est écrit, le vœu que nous exprimions a été en partie exaucé. Le 13 septembre 1842, le bateau à vapeur le *Caméléon* fut expédié en Algérie, pour être mis à la disposition des pèlerins de la Mecque. En 1843, le bateau à vapeur le *Cerbère* fut affecté au même service. Il n'est pas douteux que ce sont là d'excellentes mesures, dignes d'une époque de tolérance. Cette intervention du gouvernement français dans les fêtes musulmanes, intervention dont le principe est désormais posé, deviendra encore plus salutaire lorsqu'elle pourra s'exercer avec plus de solennité.

dans nos ports avec toute la pompe qui aurait signalé le départ.

Ces honneurs rendus, cette protection accordée à un culte devenu français par la conquête d'Alger, exerceraient peut-être une influence salutaire sur la nature de nos rapports avec les populations de l'Orient et sur l'avenir de notre domination en Algérie. Il n'est pas de meilleur moyen de désarmer le fanatisme que d'honorer hautement la religion.

Voyageurs isolés

Les caravanes et les tribus ne circulent ni en tout temps ni dans toutes les directions; aussi les Arabes sont-ils souvent obligés de voyager isolément. S'ils connaissent bien la route, ils partent seuls, marchant le jour, quand elle est sûre, marchant la nuit et se cachant le jour, lorsqu'ils arrivent dans le voisinage de quelque tribu mal famée.

En général, quand on traverse des tribus, il est toujours imprudent d'aller seul. Le plus sûr est de se placer sous la protection d'un *mekri* (loué). C'est un homme qu'on loue pour servir à la fois de guide et de sauvegarde. Il appartient à la tribu elle-même dans laquelle on doit passer, et, sous ce rapport, il présente toute garantie. Le prix du mekri est peu de chose : un mouchoir, un fichu, un simple ruban dont on lui fait présent pour sa femme. On le lui remet avant le départ; c'est un gage plutôt qu'un salaire. A partir du moment où il l'a reçu, le mekri devient la providence

du voyageur, qui ne s'appartient plus et se repose entièrement sur son guide du soin de sa sûreté. Dès l'instant du départ, il s'établit entre eux une solidarité complète; le mekri se conduit comme un pilote, qui partage la bonne et la mauvaise fortune de son passager.

S'il sait devoir traverser une région dangereuse, à l'avance il prend, parmi ses amis, une escorte suffisante pour effectuer le passage en sûreté, et il ne lui en coûte rien que de rendre, en pareille occasion, le même service à d'autres. Enfin jusqu'à ce qu'ils aient atteint le terme convenu, le mekri répond de son protégé : devant qui? Devant Dieu, sans doute, qui lit au fond de la pensée des hommes; car la fidélité du guide est une vertu innée chez les Arabes : on ne cite pas un seul exemple de forfaiture.

Il existe un autre moyen de protection pour voyager isolément, c'est le *rekkâs*. Le rekkâs est une espèce de facteur qui ne fait pas d'autre métier que de conduire les voyageurs et de porter des lettres. A la vérité il n'a pas auprès des hommes le même caractère d'inviolabilité que le mekri, mais il a le mérite de connaître parfaitement les lieux. Il sait les retraites sûres, les chemins de traverse et les bonnes sources; il sait les moments où il faut se cacher et ceux où l'on peut marcher au grand jour. Il a des amis sur toute la route et il obtient pour son compagnon la même hospitalité que pour lui-même. Moyennant une rétribution proportionnée à la longueur et à la sécurité du chemin, il vous prend sous sa protection et vous conduit à bon

port. La seule différence entre le mekri et le rekkâs, c'est que l'un exerce en amateur et l'autre en artiste.

L'Arabe ne voyage jamais sans observer. En profitant de l'expérience du rekkâs, il en acquiert lui-même; il apprend à connaître les difficultés et les ressources du pays qu'il traverse; et s'il se retrouve dans la nécessité de parcourir la même route, cette fois il part seul à ses risques et périls, ou bien il cherche quelques compagnons de voyage et organise une petite caravane dont il devient, moyennant une légère rétribution, le chef et le guide.

Équipement du voyageur arabe.

Le voyageur n'est pas toujours sûr de trouver l'hospitalité dans les tribus. S'il n'y connaît personne, il court le risque de coucher à la belle étoile et de vivre d'air et d'eau. D'ailleurs, quand on n'est pas en nombre et qu'on ne veut pas faire la dépense d'un mekri, il est prudent, avons-nous dit, d'éviter les tribus. Ajoutons que lorsqu'on s'engage dans le Sahara, on doit s'attendre à traverser des landes inhabitées. Il est donc sage de prendre ses mesures pour se passer du secours des hommes, et d'emporter ses provisions pour toute la route. Elles consistent, quand on y met du luxe, dans une pâte formée de *rouîna,* de dattes et de beurre, le beurre étant destiné, dit-on, à préserver de la soif: mais, le plus souvent, elles se réduisent à la rouîna. Or la rouîna n'est autre chose que du blé grillé dans une poêle et broyé à la meule de ménage. La farine obtenue

ainsi est introduite et pressée dans une peau de mouton ou de chèvre tannée et teinte en rouge, que l'on porte en sautoir derrière le dos. Ce meuble prend les noms de *mezoued*, de *d'âbia* ou de *neffâd'*, suivant qu'il est de grande, de petite ou de moyenne dimension; la rouïna qu'il renferme compose toute la nourriture du voyageur.

Veut-il faire un repas, la table est bientôt mise: il s'assied au bord d'une source; il étend sur le sol un des pans de son bernous, qui sert à la fois de nappe et de vaisselle; il y jette une poignée de rouïna qu'il arrose d'eau et en fait une pâte qui n'a pas besoin d'autre préparation. Puis il rapproche ses deux mains en forme de vase, boit et se remet en route. Un mezoued plein de rouïna fait la nourriture de quatre voyageurs pour six jours de marche.

Quand le voyage ne doit durer que deux ou trois jours, on substitue à la farine de blé grillé des petits pains ronds et plats; mais, s'il doit être long, on se contente de la rouïna, qui gêne moins et se conserve mieux.

Un autre instrument indispensable au voyageur, c'est le bâton ('okkaz); il sert à tuer les serpents, les lefa' (vipères) et autres bêtes nuisibles; il sert encore à tenir à distance les chiens des tribus, animaux éminemment insociables.

Avec le mezoued sur le dos et le bâton à la main, l'Arabe est équipé pour les plus longues traversées; il ne lui manque plus qu'une seule chose : de l'eau.

A la vérité, le pays qu'il habite ou qu'il traverse n'en est pas toujours fort abondamment pourvu ; c'est pourquoi l'équipage de route exige souvent un nouveau meuble, la *chenna;* il est du reste aussi simple et aussi peu embarrassant que les autres. C'est encore une peau de chevreau qui ne diffère de la première que par le mode de préparation ; celle-ci conserve son poil et reçoit à l'intérieur une couche de goudron. Les trous sont cousus et goudronnés avec soin à l'exception d'une des pattes, qui reste ouverte pour emplir le vase ou le vider. Grâce à l'imperméabilité des coutures et à l'enduit préservatif, l'eau peut s'y conserver l'espace de dix jours sans éprouver la moindre altération. Ainsi avec la chenna sur une épaule, le mezoued sur l'autre, l'Arabe peut traverser des steppes immenses, des plages arides et inhabitées, et cela à raison quelquefois de 15 lieues par jour; car il marche depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Dans son état normal il a les pieds nus; mais pour traverser les montagnes couvertes de neige ou les sables brûlants de la plaine, il souffrirait trop à ne pas les garnir. La chaussure d'été s'appelle *torbâga;* elle consiste en une semelle de peau de bœuf ou de chameau, fixée par quatre ou cinq bouts de ficelle noués sur le pied. La chaussure d'hiver, nommée *'affân*, ne diffère de la précédente qu'en ce que toute la jambe jusqu'au genou est garnie de lambeaux de bernous maintenus par des ficelles qui se croisent dans tous les sens.

Cela complète l'équipement particulier au voyageur et cet équipement approprié à tous les besoins, à tous les climats, à toutes les saisons, se compose de deux besaces, d'un bâton et d'une chaussure simple et grossière.

CONCLUSION.

Nous nous sommes étendu sur les mœurs austères des voyageurs arabes, parce que ces mœurs sont celles des chameliers, qui font tout le transport des marchandises de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud de l'Afrique.

On ne peut comparer les besoins et les habitudes du chamelier arabe aux habitudes et aux besoins du roulier européen, sans être frappé du contraste. Le voiturier a besoin chaque soir d'un toit et d'un lit, ne fût-ce qu'un toit de chaume et un lit de paille. Il a besoin d'une nourriture substantielle, et cette nécessité est rendue plus impérieuse encore par l'excitation alcoolique qu'il cherche dans les cabarets.

Le chamelier arabe ne demande pas d'autre lit que la terre, d'autre toit que le ciel. Sa nourriture se compose d'eau et de froment, et encore il remercie le Ciel qui les lui envoie. Dans une source d'eau pure il trouve le plus délicieux des cabarets.

La sobriété pour nous est une vertu; dans la langue des chameliers arabes le mot lui-même n'existe pas; au delà du nécessaire, ils ne connaissent que l'excès.

C'est à cette frugalité ignorée des peuples du Nord

que nous devons la datte qui paraît sur nos tables, l'ivoire qui décore nos meubles, et une partie de l'or qui alimente notre luxe.

Si, par une métamorphose magique, le peuple arabe se trouvait tout à coup initié à nos mœurs, doué de notre activité nécessiteuse, pourvu de nos ressources mais frappé de nos besoins, livré à toutes les profusions et aussi à toutes les exigences de la vie européenne, le commerce de l'Afrique s'arrêterait comme par enchantement. Les difficultés qu'il présente ne s'adressent pas à un peuple robuste, actif, énergique, mais à un peuple austère, frugal et patient.

Au reste, il existe un obstacle infranchissable à la réalisation prochaine de cette hypothèse; c'est la religion: c'est elle qui entretient le mouvement d'échange et c'est par elle que le mouvement doit se perpétuer. Tant que l'industrie européenne n'aura pas créé des moyens de locomotion plus puissants encore que tous ceux dont elle dispose, le commerce continental de l'Afrique devra être considéré comme le monopole légitime des musulmans, et l'intervention européenne devra se borner à le seconder. Mieux que toute autre, la religion musulmane est appropriée aux contrées sur lesquelles elle règne. Les mesures hygiéniques, les habitudes simples et frugales dont le climat fait une nécessité, la religion musulmane en fait un devoir; enfin, pour tout dire en un mot, la religion musulmane est l'ouvrage d'un chamelier.

LIVRE TROISIÈME.

OBJETS D'ÉCHANGE. — DU MOUVEMENT, DU PRIX ET DE LA NATURE DES MARCHANDISES.

CHAPITRE PREMIER[1].

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES MARCHANDISES.

§ Ier. MOUVEMENT INTÉRIEUR.

Dans l'intérieur de l'Algérie, le transport des marchandises se fait du Sud au Nord et du Nord au Sud principalement par les tribus voyageuses (nedja'); de l'Est à l'Ouest et de l'Ouest à l'Est, principalement par les caravanes marchandes (gafla).

Presque toutes les tribus du Sahara sont soumises à un régime annuel de pérégrination qui a dû exister de tout temps, parce qu'il est fondé sur la nature des pro-

[1] Ce chapitre, écrit au commencement de 1843, fut extrait, en juin 1844, de l'ouvrage dont il fait partie, et imprimé séparément dans une brochure qui a pour titre : *Du Commerce de l'Algérie avec l'Afrique centrale et les États Barbaresques*. On donne ici le texte du manuscrit destiné à faire partie des travaux de la Commission scientifique.

ductions et du climat, et sur les premiers besoins de la vie. Ce mouvement général s'effectue de la manière suivante :

Les tribus passent l'hiver et le printemps dans les landes du Sahara, parce que, pendant cette période de l'année, elles y trouvent de l'eau et de la végétation; mais elles ne séjournent dans chaque lieu que trois ou quatre jours, et ploient leurs tentes, lorsque les pâturages sont épuisés, pour aller s'établir un peu plus loin.

Vers la fin du printemps, elles passent dans les villes du Sahara où sont déposées leurs marchandises, chargent leurs chameaux de dattes et d'étoffes de laine et s'acheminent vers le Nord, emmenant avec elles toute la cité nomade, les femmes, les chiens, les troupeaux et les tentes. C'est l'époque où, dans le Sahara, les puits commencent à tarir et les plantes à se dessécher; c'est aussi l'époque où, dans le Tell, les blés sont mûrs. Elles y arrivent au moment de la moisson, lorsque les grains y sont abondants et à bas prix. Cet instant est donc doublement favorable pour abandonner les sables devenus arides, et pour s'approvisionner dans le Nord, dont les marchés sont inondés de céréales.

Les tribus du Sahara passent l'été dans le Tell, où règne, pendant ce temps, une grande activité commerciale. Les dattes et les tissus de laine apportés du Sud s'échangent contre les céréales, la laine brute, les moutons et le beurre.

Pendant ce temps aussi, la terre se repose; la moisson est faite; les grains sont rentrés, la récolte n'a rien

à redouter du parcours; le sol ne peut qu'y gagner; les troupeaux broutent librement dans les pâturages.

La fin de l'été donne le signal du départ, signal accueilli avec joie parce qu'il annonce le retour au pays natal. On charge les chameaux, on ploie les tentes, et les cités ambulantes se remettent en marche vers le Sud, à petites journées, comme elles sont venues.

Elles arrivent dans le Sahara à l'époque de la maturité des dattes, c'est-à-dire vers le milieu d'octobre. Un mois s'écoule à faire la récolte et à la rentrer; un autre mois est consacré à échanger le blé, l'orge et la laine brute contre les dattes de l'année et les tissus de laine, produit du travail annuel des femmes. Lorsque ces opérations sont terminées et les marchandises déposées dans les magasins, les tribus s'éloignent de la ville et vont conduire leurs troupeaux, de pâturages en pâturages, dans les landes désertes du Sahara, jusqu'au moment où le retour de l'été nécessitera les mêmes voyages et les mêmes travaux.

Telle est, dans sa plus grande généralité, la loi du mouvement et du commerce des tribus du Sud. Toutefois, en étudiant le mouvement particulier de chacune d'elles, afin d'en déterminer le côté saisissable, on reconnaît que cette règle admet quelques exceptions; nous les ferons connaître plus tard, en indiquant les causes qui les occasionnent.

Les tribus du Tell ne sont pas soumises au régime de pérégrination annuelle; elles demeurent constamment entre les limites de leur territoire, et ne changent

de place dans l'intérieur de son périmètre que pour faire éprouver aux diverses parties du sol qu'elles exploitent la triple alternative du travail par la culture, du repos par le parcours, et de l'engrais par l'habitation. Les tribus du Tell veillent donc elles-mêmes sur leur récolte; quand elle est sur pied, les tentes sont là qui lui assurent leur protection, et dès que la moisson est faite, elle va s'enfouir dans des silos, dont on a soin de dissimuler l'ouverture, pour les soustraire aux perquisitions de la r'âzia. Les tribus du Tell, dont toute la richesse est dans la culture des céréales, n'ont donc pas besoin d'habitations stables. Placées depuis longtemps en présence de gouvernements spoliateurs, exposées aux agressions des tribus elles-mêmes, quel intérêt auraient-elles eu à se stabiliser? C'eût été offrir une proie facile à toutes les convoitises et un aliment à toutes les usurpations qui les menaçaient. La mobilité était leur unique sauvegarde; elles ne voulaient tenir à la terre que par les piquets de leurs tentes et les tiges de leurs épis.

Il n'en est pas de même dans le Sahara; la culture des céréales y est nulle ou à peu près. C'est le palmier qui est aujourd'hui, qui a toujours été la principale source de richesse. Si l'épi, dont l'existence est si courte, peut s'accommoder des mœurs nomades, l'arbre à longue vie ne les supporte pas. Les soins continuels qu'il exige imposent à l'homme le besoin de la stabilité. La construction de demeures permanentes, facultative dans le Tell, est donc nécessaire dans le Sahara. S'il est

couvert de villes et de villages, ce n'est pas le hasard, c'est la nature elle-même qui l'a voulu.

Cependant, à côté des plantations s'étendent des plaines arides, impropres à la culture, favorables au pâturage. C'est une ressource dont l'homme n'a pu se priver; le jardinier devait être en même temps pasteur. Il y a mieux; cette région ne produit pas les objets de première nécessité, mais elle produit les denrées de luxe; c'était évidemment à celles-ci à solliciter l'échange des autres; c'était au Sahara à faire entrer ce superflu dans les habitudes des populations du Tell.

Les peuples du Sud devaient donc être à la fois jardiniers et conséquemment sédentaires; pasteurs et voyageurs, et conséquemment nomades. Il n'y avait qu'une population double qui pût satisfaire en même temps à des conditions si opposées.

Ainsi telle est la grande différence entre les tribus du Tell et celles du Sahara : la population du Tell est homogène; elle comporte également la vie sédentaire et la vie nomade; la population du Sahara est double; une portion est essentiellement sédentaire et l'autre essentiellement nomade.

Ces deux populations du Sahara ont d'ailleurs des attributions bien distinctes : aux habitants des villes, la construction des demeures, l'entretien des jardins, la fabrication des tissus; aux habitants des tribus, le soin des bestiaux et le transport des marchandises.

Mais ces deux populations, quoique distinctes, sont

tellement associées, qu'elles en deviennent inséparables : les jardiniers de la ville sont aussi propriétaires de bétail, parce qu'ils trouvent des bergers dans la tribu ; les pasteurs de la tribu sont aussi propriétaires fonciers, parce qu'ils trouvent des fermiers dans la ville.

Le nomade n'est pas seulement commissionnaire, il est aussi producteur ; le citadin ne reste pas confiné dans les murs de sa ville, il trouve dans la tribu une escorte naturelle, qui lui permet, si cela lui convient, d'échanger directement les produits de son industrie.

Les tribus transportent plus spécialement les marchandises pesantes, qui ont peu de valeur et réclament peu de soins, telles que les dattes, les céréales et la laine brute. Les négociants de la ville se chargent plus spécialement des objets légers et précieux, tels que les étoffes fines, les soieries, les merceries et les parfumeries [1].

Dans cette solidarité d'intérêts, tout est profit pour les uns comme pour les autres. Le nomade qui a réalisé, par des spéculations presque certaines, un petit capital, éprouve le besoin de le soustraire aux caprices du sort et de le faire fructifier ; il achète une maison et un jardin. Le pauvre cultivateur, dès qu'il a pu, sur son modeste salaire, arrondir une petite somme, s'empresse d'acheter une brebis, qu'il confie au pâtre de la tribu.

Sur toutes les tribus du Sahara, il n'en est que

[1] Voir les tableaux placés à la fin de cet ouvrage.

deux que le lien de la propriété foncière n'attache pas au sol.

La connexité d'intérêts, qui établit des rapports aussi intimes entre les deux populations du Sahara, en établit de plus intimes encore entre le Sahara tout entier et le Tell. En effet, ces deux grandes catégories d'habitants, qui forment la population saharienne, ne sont liées entre elles que par réciprocité, tandis que le Sahara est lié au Tell par dépendance ; il en reçoit les denrées de première nécessité, et ne lui donne en échange que des vêtements de luxe et des fruits, objets très-recherchés sans doute, mais dont, à la rigueur, on peut se passer. C'est le Sahara qui apporte ses produits lui-même, et il n'est pas possible que les rôles changent, parce que les tribus de cette région ne sont pas seulement poussées vers le Nord par le besoin d'y acheter leur pain, mais par le besoin aussi d'y trouver de l'herbe pour leurs troupeaux, pendant la période de l'année où le pays qu'elles habitent leur en refuse. Il faut donc que les tribus du Sahara, non pas toutes assurément, mais le plus grand nombre, arrivent chaque année dans le Tell, c'est-à-dire dans la région que nous occupons.

Voilà pourquoi nous n'avons jamais fait un pas en avant sans voir les populations du Sud venir à nous et nous tendre la main : elles savaient que la possession du littoral nous rendait maîtres de leur destinée ; elles le savaient, et, par malheur, nous l'ignorions.

Voilà pourquoi, dès qu'on pénètre dans la zone des

oasis, les ruines apparaissent en si grand nombre, témoins irrécusables du séjour de la civilisation ancienne. La nature de toute cette contrée n'a pas changé; elle était pour les conquérants de l'antiquité ce qu'elle est pour nous, un tout en deux parties, mais un tout indivisible; une tête et un corps, entre lesquels s'opère un mouvement perpétuel d'échange; respiration sociale, qui les fait vivre l'une et l'autre.

S'il est établi qu'une nécessité impérieuse pousse chaque année la population mobile des oasis algériennes dans la zone des terres de labour, les points où s'arrête cette marée annuelle deviennent des centres d'action, dont l'importance est incontestable. C'est là que, comme autant de fils, les intérêts du Sud viennent se rattacher aux intérêts du Nord; c'est de là que l'Algérie méridionale peut se conduire *à longues guides.*

Les points où ces fils viennent aboutir sont situés, les uns dans le gouvernement de l'Ouest (Tlemsên), les autres dans le gouvernement du Centre (Médéa), les autres enfin dans le gouvernement de l'Est (Constantine).

Dans le gouvernement de l'Ouest, ce sont les marchés de Lôh'a, près de Tiâret; des Dja'fra, près de Sa'ïda; ceux du bas Chélif, des Oulâd 'Aïâd, des Oulâd-el-Akred, et des Oulâd-Cherîf, près de Tenîet-el-H'ad; des Djendel, des Mechra, au-dessous de Bou-R'âr (Boghar). Le marché principal est celui de Lôh'a.

Dans le gouvernement du Centre, ce sont les marchés des Rbêia, des Adaôra, des Oulâd-Mokhtâr, des Oulâd-'Ênân. Le marché principal est celui des Rbêia.

Dans le gouvernement de l'Est, ce sont les marchés des Oulâd-'Abd-en-Nour, des H'arakta, des Segniia, des Telar'ma. Le nœud commercial de cette région est la foire annuelle, qui se tient sur l'Ouad-el-'Atmâniia, à 9 lieues Ouest-Sud-Ouest de Constantine, sous la présidence du Cheikh-el-'Arab.

Les marchés du Centre n'ont pas, à beaucoup près, la même importance que ceux de l'Est et de l'Ouest. Cette infériorité est due au voisinage d'une ville dont la concurrence leur enlève un grand nombre d'affaires; cette ville est Bou-Sa'da.

Elle est située à 17 lieues environ Ouest-Sud-Ouest de Msîla, dans les montagnes qui bornent, au Sud, le bassin d'El-H'od'na. Elle appartient au Sahara; mais sa position la rapproche assez du Tell, pour qu'il lui soit facile d'entretenir des rapports directs avec lui.

Sa population n'est que de 6,000 habitants; elle doit surtout son importance à l'étendue de ses relations. Au Nord, elle est voisine des Kabiles, et donne passage à tous les produits que l'industrie de ces montagnards exporte au midi. Au Sud, elle touche les Oulâd-Naïl, et reçoit en dépôt tout ce que ces infatigables commissionnaires apportent des oasis.

En temps de paix, les habitants du Zîbân passent par Bou-Sa'da pour se rendre dans la capitale; elle est donc en relations journalières avec Alger. Elle entretient une correspondance active, à l'Ouest, avec Médéa; à l'Est, avec Constantine; au Sud-Est, avec Biskra et Tuggurt; au Sud-Ouest, avec El-Ar'ouât' et l'Ouad-Mzâb.

Quoique Bou-Sa'da fasse partie du Sahara, elle est entourée de plaines fertiles, qui suffisent à sa consommation et la dispensent de recourir au Tell.

Les autres marchés ne sont que des lieux d'échange ; Bou-Sa'da est, de plus, un lieu de dépôt : les autres marchés sont temporaires ; Bou-Sa'da est un marché permanent.

Quand le temps sera venu de prêter une importance moins exclusive aux positions militaires ; quand il sera possible d'asseoir notre domination sur d'autres bases que la guerre et la r'âzia ; quand, pour être maître de la maison, on pourra s'attacher davantage à en tenir la clef, et moins à en enfoncer la porte, Bou-Sa'da sera un point qui méritera toute l'attention et toute la sollicitude du gouvernement. C'est la clef, sinon de l'Algérie entière, au moins de l'Algérie centrale [1].

Résumons les faits que nous venons d'établir. Le système des relations commerciales dans l'intérieur de l'ancienne régence d'Alger reconnaît comme *foyers*

[1] Il ne faut pas perdre de vue que cet ouvrage, remis au ministère de la guerre seulement en 1844, fut écrit au commencement de 1843, à une époque où la résistance de l'émir attirait encore sur quelques parties de nos possessions les rigueurs et les maux inséparables d'une lutte sanglante. Mais les deux années qui viennent de s'écouler ont vu s'accomplir des événements de la plus haute importance. 'Abd-el-K'âder, chassé de l'Algérie par nos armées victorieuses, a enfin laissé le champ libre aux efforts bienfaisants de la civilisation. Les temps que nous appelions de nos vœux semblent donc arrivés ; et si nous conservons ici l'expression des souhaits formés à une autre époque, c'est autant pour constater ce qui a été fait que pour indiquer ce qui reste à faire.

principaux : dans l'Ouest, le marché de Lôh'a; dans l'Est, le marché d'El-'Atmâniia; comme *axe*, la ligne des points où le Tell et le Sahara font l'échange annuel de leurs produits; et enfin, comme *centre*, autant par la continuité que par la généralité et l'étendue de ses relations, la ville de Bou-Sa'da[1].

La connaissance de ces faits autorise et justifie la division que nous avons faite du Sahara algérien en trois régions distinctes, savoir :

Région du Sahara oriental. — Chef-lieu du gouvernement : l'Ouad-el-'Atmâniia, ou Constantine, qui est la ville la plus voisine.

Région du Sahara central. — Chef-lieu du gouvernement : Bou-Sa'da.

Région du Sahara occidental. — Chef-lieu du gouvernement : le marché de Lôh'a, ou Tiâret, qui en est voisin.

Cette division ne repose point sur des vues systématiques, toujours contestables; elle est fondée sur la nature même de ces contrées, sur les besoins et les intérêts des populations. Il faut les prendre par les habitudes contractées de temps immémorial, dans les lieux qu'elles fréquentent; on chercherait vainement à les pousser dans des voies qu'elles ne pratiquent pas, à leur imposer des habitudes nouvelles.

[1] Il est à remarquer que si l'on suppose l'Algérie complétée, c'est-à-dire étendue jusqu'à ses frontières légales dans un sens, et dans l'autre jusqu'à ses limites naturelles, le centre de gravité tombe dans la plaine d'El-Meh'aguen, un peu au Sud de Bou-Sa'da.

§ II. MOUVEMENT EXTÉRIEUR.

Relations de l'Algérie avec la régence de Tunis.

Le commerce latéral de l'Algérie n'intéresse pas les premiers besoins de la vie comme le commerce intérieur du Nord au Sud; il roule presque uniquement sur des objets de luxe.

Entre les oasis du Sahara algérien et l'oasis tunisienne du Belad-el-Djerîd, les communications sont assurées par un service presque journalier de caravanes. Cette route, la plus éloignée du littoral, puisqu'elle forme en quelque sorte le chemin de ronde de l'Algérie, cette route, disons-nous, est, sans contredit, des diverses *routes royales* qui la traversent, la plus sûre, la plus facile et la plus fréquentée; elle embrasse un développement d'environ mille kilomètres depuis Metlîli, dans l'Ouad-Mzâb, jusqu'à Tunis, bordant la régence d'Alger de l'Ouest à l'Est et traversant la régence de Tunis du Sud au Nord. C'est principalement par cette route que s'opère aujourd'hui l'échange entre les deux pays.

Les principaux articles sont :

Pour l'importation : les objets de mercerie et de parfumerie, les étoffes de soie (foulards de Tunis, ceintures, etc.), les cotonnades d'Europe, les h'aïk' fins du Belad-el-Djerîd, enfin les armes et le soufre.

Pour l'exportation : les étoffes de laine de qualité ordinaire, les dattes de première qualité, dites *Deglet-en-Nour,* provenant de l'Ouad-Souf, les chapeaux à larges

bords en feuilles de palmier, fabriqués dans l'Ouad-Souf, et la garance récoltée à Tuggurt.

Relations avec l'empire de Maroc.

Le commerce entre le Sahara algérien et l'empire de Maroc porte également sur des objets de luxe; mais les communications sont moins faciles; les opérations d'échange se sont d'ailleurs beaucoup ralenties pendant la guerre dont le gouvernement de l'Ouest a été depuis quatre ans le principal théâtre. A l'époque où les transactions s'opéraient librement, les deux oasis de l'Ouad-Mzâb et d'El-Abied'-Sidi-Cheikh étaient en relation avec l'oasis marocaine de Tafilelt, et, par elle, avec les villes de Mogador, Fês, Meknès, Tanger et Tétouan.

Les principaux objets d'importation étaient et sont encore, mais sur des proportions moindres, les cuirs de Maroc, préparés à Tafilelt et appelés, pour cette raison, *filâli;* les chaussures de peau dites *belr'a;* les h'aïk' ou voiles de laine, les armes, le fer, les toiles de coton et articles de mercerie; le tfol ou terre à foulon, employé comme savon; les peignes de femme; les calottes rouges, les étoffes de soie, les chevaux.

Les principaux objets d'exportation étaient la soie filée venue de Tunis et les étoffes de laine fabriquées dans les oasis; mais ces marchandises n'atteignaient pas la valeur de celles que l'Algérie prenait en échange, et la balance commerciale s'établissait généralement par un solde en numéraire au profit de l'empire de Maroc.

Il est à remarquer que dans les transactions qui ont

lieu, soit de l'Est à l'Ouest, soit de l'Ouest à l'Est, un grand nombre d'articles d'importation sont de provenance européenne : tels sont la soie, les merceries et articles de toilette, les cotonnades, le fer, le soufre, etc. Ces marchandises sont versées dans l'empire de Maroc par Gibraltar, et dans la régence de Tunis, par l'Italie, la France et Malte. N'est-il pas étrange que la fabrication européenne pénètre dans l'Algérie du Sud par des voies latérales, tandis qu'une voie naturelle, une voie directe, lui est ouverte dans les ports d'Oran, d'Alger, de Bougie, de Philippeville et de Bône?

Quand une organisation régulière et large aura succédé pour l'Algérie à l'état de trouble et d'incertitude, suite inévitable de la conquète; quand l'administration française, au lieu de borner ses prétentions à quelques fonds de cuve comme la Metidja, pourra étendre son réseau protecteur sur toutes les parties de cette vaste contrée, la cessation de l'anomalie que nous signalons sera un des premiers bienfaits du retour à l'ordre, et le commerce de luxe, rendu à ses voies naturelles, contribuera à resserrer le lien déjà si étroit qui attache les populations du Sud aux populations du Nord[1].

Relations des trois états barbaresques avec les contrées méridionales.

Ainsi que nous l'avons établi précédemment[2], l'Algérie est limitée au Sud par une chaine d'oasis qui

[1] Voir la note de la page 194.
[2] Ire partie, liv Ier, chap. IV.

trace une séparation nette entre le Sahara et le désert.

Au delà de cette frontière naturelle règnent, sur une profondeur immense, des plages inhabitées et inhabitables.

Ces plages limitent pareillement la régence de Tunis et l'empire de Maroc.

On peut donc se représenter l'ensemble de ces trois états barbaresques comme une grande île baignée par l'Océan, la Méditerranée et le Désert.

Sur cette mer de sables arides qui les limite au Sud, deux vastes oasis, le Fezzân et le Touât, déterminent de véritables archipels qui facilitent les abords de l'Afrique intérieure.

Toutefois, l'espace qui s'étend entre la grande île barbaresque et ces deux archipels est encore très-étendu; il serait presque infranchissable, si la nature n'avait placé, sur les deux routes qui le traversent, deux points de relâche qui favorisent le commerce et les relations de ces contrées. Ces deux points sont les villes d'El-Gole'a et de R'dâmes : El-Gole'a dans l'Ouest, R'dâmes dans l'Est.

Toutes les communications des régences d'Alger et de Tunis avec l'Afrique intérieure passent par ces deux villes. El-Gole'a correspond particulièrement à la première, et R'dâmes à la seconde.

Les principaux comptoirs où ces communications viennent aboutir sont, dans la régence de Tunis, la ville de Gâbes, et, dans la régence d'Alger, celle de Metlîli.

On pense bien que le transport des marchandises ne se fait pas d'une seule traite; il n'y a pas de caravane qui parte de Tunis pour Timbektou.

Les marchandises de Tunis destinées pour le Sud sont conduites à Gâbes par les chameliers tunisiens; c'est là que les négociants de R'dâmes viennent les prendre pour les porter dans cette ville et de là à R'ât. R'ât est le grand marché des Touâreg; ils y échangent les marchandises tirées par eux de l'Afrique intérieure contre les marchandises apportées du Nord par les négociants de R'dâmes; ce sont eux aussi qui les répandent dans le pays des Noirs.

Dans l'Ouest, le mouvement des marchandises s'effectue d'une manière analogue : les produits du Nord sont portés à Metlili par les tribus algériennes; de Metlîli ils sont versés sur le marché d'El-Gole'a par la tribu des Cha'amba, qui habite ces deux villes; d'El-Gole'a à Timìmoun, principal marché du Touât, le transport se fait par les Cha'amba et par les Ommâd'i, et, de Timîmoun à Timbektou, par les Touâreg et les Khenâfsa.

Toutefois, il y a des négociants qui, par exception à ce régime, suivent les caravanes, soit depuis Tunis, soit depuis Metlili, jusqu'à Timbektou. Les premiers sont, en général, des habitants de R'dâmes, les autres des Cha'amba.

Timbektou, Kânò et Noufi sont les trois marchés principaux du pays des Noirs. Les voyageurs du Nord ne disent rien du Niger; c'est une limite qu'ils ne fran-

chissent pas : ils paraissent n'avoir aucune relation directe avec les populations mandingues de la rive droite.

Le commerce entre Tunis et le pays des Noirs porte principalement sur les marchandises suivantes :

Exportation.

Marchandises de fabrication européenne. — Articles de mercerie et de toilette, soie filée, draps écarlates pour bernous.

Produits coloniaux. — Clous de girofle, cannelle et autres épices ; perles.

Produits tunisiens. — Articles de Tunis, essences, foulards de soie, calottes rouges, dites *chachiia;* h'aïk' fins, fabriqués dans le Djerîd ; bernous blancs fabriqués dans les oasis ; corail.

Importation.

Nègres, poudre d'or (teber), noix de gourou (gour), plumes d'autruche, peaux de buffle, dents d'éléphant, toile bleue, fabriquée dans le pays des Noirs ; bkhour noir, ou gomme du Soudan, parfum très-recherché ; sena-harem (sené ?) ; enfin le natron (t'rôna) : cette dernière substance vient du Fezzân.

Le commerce de l'Algérie et de l'empire de Maroc avec les contrées méridionales roule principalement sur les marchandises suivantes :

Exportation.

Céréales, surtout de l'empire de Maroc; moutons, graisse, beurre, légumes secs, huile, dattes et plumes d'autruche venant d'Ouâregla.

Importation.

Nègres, poudre d'or, h'enna, alun, salpêtre, *serr'ïn*[1], bkhour noir; ânes d'Égypte, dits *masriïa* (ânes de haute taille très-estimés), gazelles, chameaux.

Ces indications résument celles que nous avons données avec plus de détails dans le livre premier.

Elles se résument elles-mêmes par un fait général qui peut s'énoncer ainsi :

« Le commerce de l'Afrique septentrionale avec les régions du Sud présente des caractères différents dans l'Est et dans l'Ouest : c'est la régence de Tunis qui fournit les marchandises de luxe; c'est l'empire de Maroc qui fournit les denrées de première nécessité. Placée entre les deux, l'Algérie participe à la fois des deux spécialités. »

Ajoutons qu'elle peut rivaliser, pour l'une comme pour l'autre, avec les états voisins.

Appauvrie par une servitude de trois siècles, livrée à des luttes intestines que ses gouvernants entretenaient et exploitaient, cette malheureuse contrée a vu s'affaiblir encore depuis quelques années, dans les an-

[1] Le nom français de cette substance nous est inconnu.

goisses d'une guerre nouvelle, le développement agricole déjà si imparfait que le régime turc lui avait laissé prendre. Il faut l'espérer, toutefois, cet état de choses n'est que passager. Lorsqu'un régime de protection efficace pourra garantir au laboureur l'ordre, la paix, la sécurité dont il a besoin, l'Algérie ne tardera pas à changer de face. La confiance, rétablie par une organisation intelligente, rappellera bientôt le travail dans les champs et l'activité sur les marchés [1]. La production qui, même dans les plus mauvais jours, suffit à la consommation, l'aura bientôt dépassée, et les blés algériens pourront entrer en concurrence avec ceux du Maroc, où le régime de la spoliation pèse encore sur le travail.

Quant au commerce de luxe, si les objets de fabrication européenne vont chercher le port de Tunis de préférence aux ports d'Alger et d'Oran, c'est que la route de Tunis à R'dâmes leur présente une sécurité qu'ils ne trouvent pas sur les routes d'Oran à El-Abied'-Sidi-Cheikh et d'Alger à Metlîli. Sans ce motif, ils préféreraient assurément la route d'Alger, qui est de beaucoup plus courte; car, par une singulière coïncidence, les trois points de passage obligé de Metlîli, d'El-Gole'a et du Touât, sont presque sur la ligne droite qui va d'Alger à Timbektou; tandis que la route de Tunis forme un coude prononcé à R'dâmes, pour aller passer, comme la première, par l'oasis de Touât. Ainsi, selon toute probabilité, la sécurité rendue aux trafiquants

[1] Voir la note de la page 194.

algériens jusqu'à Metlili, rétablirait les relations entre notre chef-lieu colonial et Timbektou, et restituerait à nos établissements une branche de commerce que le désordre et l'anarchie leur ont seuls enlevée.

Enfin, parmi les denrées que l'Algérie exporte au Sud, il en est une dont le monopole lui est assuré, parce qu'elle forme la première spécialité de son territoire : c'est l'huile d'olive, dont le commerce peut recevoir un jour de grands développements. Mais nous ne la mentionnons ici que pour mémoire; il en sera question plus longuement dans un autre chapitre.

CHAPITRE II.

DES MONNAIES, DES MESURES ET DES PRIX.

§ Ier. DES MONNAIES EN USAGE DANS LE SAHARA, DANS LE DÉSERT ET DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Dans le Sahara, la plupart des transactions se font par échange; on y voit peu de numéraire. L'ancienne monnaie d'Alger y est encore en usage; mais elle diminue tous les jours pour faire place au *douro* de France (la pièce de 5 francs). La monnaie la plus répandue est celle de Tunis : on emploie aussi, surtout dans l'Est, une monnaie de compte appelée *bacîta* (piécette), dont la valeur est de 2 francs 50 centimes.

Les oasis-frontières reçoivent toutes ces monnaies. Dans l'oasis du Zîbân et le bassin d'El-H'od'na, c'est presque toujours avec la bacîta qu'on fait les comptes, et les payements avec la pièce de 5 francs.

Les monnaies en usage dans l'Ouad-Mzâb sont la piastre de Tunis et la pièce de 5 francs. Cette dernière a eu quelque peine à s'établir. Les Arabes ne l'acceptaient qu'avec défiance, comme ils font de tout ce qui est nouveau; mais le cheikh de R'ârdêia leur déclara que, s'ils ne la prenaient pas, on serait obligé de leur donner des marchandises en payement. Il paraît qu'aujourd'hui ils la reçoivent sans difficulté.

Les Beni-Mzâb ont un grand nombre de maisons de commerce dans les régences d'Alger et de Tunis. Les sommes qu'ils y réalisent leur sont comptées, soit en monnaie de Tunis, soit en monnaie de France. Il est donc de toute nécessité que ces deux monnaies aient un cours régulier dans leur pays; et comme R'ârdêia est le principal marché de l'Algérie méridionale, la monnaie française ne doit pas tarder à se répandre de là dans le Sahara, et jusque dans le désert.

A R'dâmes et dans l'oasis de Touât, la monnaie courante est celle de Tunis.

Chez les nègres, on se sert d'un coquillage connu vulgairement sous le nom de *kaurie.* Les négociants arabes l'appellent *ouâda';* les Touâreg, *temídjla;* les nègres *kourdi-naouça,* ce qui signifie littéralement *la monnaie du pays.*

Lorsque Mungo-Park se vit abandonné sous les murs de Ségo, faute de 10 kauries, pour passer le Dioliba, le cheikh de cette ville lui fit présent de 5000 kauries. Une centaine de ces coquilles suffisait à sa nourriture et à celle de son cheval. Suivant lui, 250 kauries pouvaient avoir la valeur d'un schelling. A Katchna, la valeur de la kaurie est la même; elle est moindre à Timbektou [1].

L'évaluation de Mungo-Park attribue à la kaurie ou à l'*ouâda'* la valeur d'un demi-centime.

Les kauries ont encore cours, suivant Ritter, dans le haut Thibet et le Kandahar. Au Bengale, 2,400 kau-

[1] Ritter, tom. III, p. 270.

ries valent un schelling : leur prix est donc dix fois moins élevé que dans le Soudan. Aussi les Anglais versent-ils annuellement dans cette contrée, par la Guinée, près de 100 tonneaux de kauries du Bengale.

§ II. DE QUELQUES MESURES EN USAGE DANS LE SAHARA.

La mesure de capacité, pour la vente au détail des grains et des dattes, porte le même nom à Alger, à Constantine et dans les oasis du Zîbân, de l'Ouad-Rîr' et de l'Ouad-Souf; c'est le *sa'a*. Mais il n'a pas partout la même valeur. Le sa'a d'Alger vaut la moitié du sa'a de Constantine, et il est le même que celui du Zîbân. Le sa'a de Tuggurt et celui de l'Ouad-Souf valent deux sa'a d'Alger; ils ont par conséquent la même valeur que le sa'a de Constantine.

A Ouâregla et dans l'Ouad-Mzâb on fait usage d'une mesure appelée *h'âtia;* mais la h'âtia de Ouâregla n'est que le quart de la h'âtia de l'Ouad-Mzâb. La première est la 8e partie du sa'a d'Alger. Les valeurs des diverses mesures que nous venons de mentionner, comparées au sa'a d'Alger et au litre, donnent le tableau suivant[1] ·

	Sa'a d'Alger.	Litres.
Sa'a de Constantine	2	120
Sa'a du Zîbân	1	60
Sa'a de l'Ouad-Rîr' et de l'Ouad-Souf.	2	120
H'âtia d'Ouâregla ($\frac{1}{16}$ du sa'a de l'Ouad-Rîr')	0 $\frac{1}{8}$	7 $\frac{1}{2}$
H'âtia de l'Ouad-Mzâb	0 $\frac{1}{2}$	30

[1] Le sa'a d'Alger vaut 60 litres. (*Tableau de la situation des*

A Ouâregla, le beurre se vend en détail à l'aide d'une mesure appelée *rba'* (quart)[1]. C'est un pot en terre cuite qui contient 4 rt'al (vulg. rotl) ou livres arabes[2].

La laine se vend à la toison.

L'or se vend au metk'al ($4^{gr},67$).

§ III. DU PRIX DE QUELQUES DENRÉES DANS LE SAHARA.

Dans les oasis du Sud où l'argent est rare, la *h'âtia* de dattes est une espèce de monnaie. C'est du moins un terme de comparaison usuel pour estimer la valeur des marchandises. Ainsi le rba' ou quart de beurre vaut de 15 à 20 h'âtia de dattes; le meilleur mouton vaut de 100 à 120 h'âtia; la toison, suivant sa grosseur, de 5 à 7.

Mais ce ne sont là que des évaluations moyennes; car le prix de la h'âtia de dattes varie suivant les saisons. En automne, au moment de la récolte, on a 30 à 40

établissements français dans l'Algérie, pour l'année 1838, page 362.)

Le sa'a employé à Constantine dans le commerce et reconnu autrefois comme mesure légale par l'administration turque était de 120 litres. Aujourd'hui le sa'a adopté par l'administration française, pour le payement de la contribution en nature, en contient 145; il n'est question ici que de l'ancienne mesure.

[1] C'est l'équivalent de notre mot *quarteron*.

[2] Il existe quatre espèces différentes de rt'al ou livre, savoir :

1° Le *rt'al-el-'at't'âri* (la livre mercière). valeur $546^{gr}080$

2° Le *rt'al-el-fod'd'i* (la livre d'orfèvre) 497 435

3° Le *rt'al-el-khed'd'âri* (la livre fruitière) 614 340

4° Le *rt'al-el-kebîr* (la grande livre).......... 921 510

C'est cette dernière qui paraît être le plus généralement en usage dans les oasis.

h'âtia pour un riâl-boudjou ($1^f,80^c$). En été, le prix augmente; il s'élève quelquefois jusqu'à 10 h'âtia pour un boudjou; mais il se maintient généralement au taux de 15 à 20.

Ainsi :

Le prix maximum de la h'âtia de dattes est de . .		0^f 18^c
minimum		0 05
moyen		0 10
Le rba' ou quart de beurre vaut donc	de 1^f 50	à 2 00
Un beau mouton	de 10 00	à 12 00
Une toison	de 0 50	à 0 70

Il est d'usage dans les familles d'acheter, en automne, la provision de dattes pour l'année; mais cela nécessite une mise de fonds que les classes aisées peuvent seules faire. Les variations ascendantes du cours, dans les autres saisons, ne pèsent donc que sur les pauvres qui vivent au jour le jour.

C'est dans l'oasis d'Ouâregla que le prix des dattes est le moins élevé; elles coûtent plus cher dans l'Ouest, dans l'Ouad-Mzâb, par exemple, parce que la production y est moindre, et dans l'Est, parce que les débouchés y sont plus nombreux. A Neft'a, dans les bonnes années, la charge de dattes vaut 14 piastres; ce qui porte le prix de la h'âtia à $0^f,22^c$.

Si l'on passe la ligne frontière des oasis, le prix des dattes s'avilit, quoique la qualité en soit supérieure. A Ins'âlab', dans l'oasis de Touât, la charge de dattes ne vaut que 2 piastres de Tunis; ce qui réduit le prix moyen de la h'âtia à $0^f,03^c$. Cela tient à deux causes :

d'abord à ce que le numéraire devient plus rare à mesure que l'on s'avance vers le Sud, et ensuite à ce que les dattes du Touât n'ont que des débouchés insignifiants, et que presque toute la récolte se consomme sur place. Il en est des dattes récoltées dans le Touât comme des fruits récoltés dans le Sahara; ces fruits, ne pouvant s'exporter, n'ont, pour ainsi dire, aucune valeur dans le pays.

Tissus de laine.

A Ouâregla :

Un h'aïk' de laine ordinaire, pour homme,
vaut de 3 ½ à 4 boudjous.........de 6f 30c à 7f 20c
Un bernous fin garni en soie, de 9 à 10
boudjous.......................de 16 20 à 18 00
Le même non garni et suivant le mérite
du travail, de 5 à 8 boudjous......de 9 00 à 14 40

Dans l'Ouad-Mzâb, les prix conservent les mêmes rapports, mais ils sont moins élevés.

Les prix que nous avons recueillis ne sont pas en assez grand nombre, pour qu'il soit possible d'en conclure le bénéfice proportionnel attaché à chaque branche d'exploitation. Les faits suivants donneront une idée de l'intérêt que produit le commerce dans l'intérieur de l'Afrique.

Les denrées coloniales portées d'Alger à Metlili, à l'époque où la route était libre, par les Beni-Mzâb, étaient livrées par eux aux Cha'amba, qui, pour la moitié du bénéfice, se chargeaient de les aller vendre

à Timìmoun. Ce bénéfice était moyennement de 140 p. 0/0, dont la moitié revenait au marchand et l'autre moitié au commissionnaire.

Voici un autre exemple en sens inverse, c'est-à-dire du Sud au Nord. Le salpêtre est apporté dans l'Ouad-Mzâb par les Cha'amba et les Touâreg; il provient des nitrières naturelles situées entre l'oasis de Touât et la terre des Noirs. Sur le marché de Timîmoun, on a 20 rt'al ($18^{kil},43$) de salpêtre pour une piastre de Tunis ($0^{f},80^{c}$); ce qui porte le prix du rt'al à $0^{f},04^{c}$.

Dans l'Ouad-Mzâb on a 16 rt'al de salpêtre pour un boudjou d'Alger ($1^{f},80^{c}$); ce qui porte le prix du rt'al à $0^{f},11^{c}$. Le commerce du salpêtre entre l'oasis de Touât et Timìmoun produit donc un bénéfice de 175 p. 0/0.

Il est inutile de dire que les frais de transport doivent être prélevés sur ces bénéfices. Mais ces frais sont extrêmement difficiles à apprécier; car le temps des hommes et l'entretien des animaux, qui seraient les deux éléments principaux de cette évaluation, n'ont presque pas de valeur aux yeux des Arabes.

Nous n'abandonnerons pas ce sujet sans dire un mot de la dépréciation du numéraire et de l'influence qu'elle exerce sur nos rapports avec le Sahara.

Avant 1830, les habitants des oasis algériennes venaient en assez grand nombre dans les villes du littoral. La journée de l'ouvrier y était de $0^{f},50^{c}$ et pouvait s'élever jusqu'à $0^{f},75^{c}$, tandis que dans les oasis elle ne dé-

passait pas 0f,25c; c'est cette différence qui les attirait. A Tunis, on les appelait *Ouâregli,* parce que les gens d'Ouâregla formaient la majorité des travailleurs; à Alger, c'étaient les gens de Biskra; on les appelait *Biskri.* Ils exerçaient particulièrement la profession de *h'ammâl* (portefaix) et trouvaient dans le mouvement de ces deux ports un travail lucratif et assuré.

L'apparition des Français à Alger porta subitement le prix de la journée à 1f 50c et 2f. L'attraction qui déterminait le mouvement d'émigration vers le Nord n'en fut que plus énergique. Alger devint le point de mire et, en quelque sorte, l'Eldorado des travailleurs sahariens.

Quel que soit l'espoir de fortune qui pousse les hommes à s'expatrier, c'est toujours un sacrifice pénible que de quitter sa famille et son pays, et le Saharien ne s'y détermine pas sans réflexion. Mais aussi quand, chaque soir, après une journée laborieuse, il se trouve possesseur d'un pauvre *temen* [1] qui ne lui assure que sa nourriture du lendemain, quand il voit son travail invariablement fixé au taux modique de 25 centimes, sans aucune possibilité d'amélioration, alors le courage l'abandonne, ou plutôt le courage lui revient; il prend vaillamment son parti et se décide à faire son tour d'Afrique, comme nos ouvriers font leur tour de France. Une caravane part, il la suit et atteint d'abord une autre ville du Sahara; là une nouvelle caravane se présente, il la suit encore, et arrive ainsi, de caravane

[1] La huitième partie du rial boudjou.

en caravane, soit à Tunis, soit à Alger. En deux ou trois ans il a réalisé quelques centaines de francs d'économies. Pour faire valoir ce petit capital, il le transforme en marchandises qu'il emporte dans son pays. Sur le produit de la vente, il dote une femme, il achète une maison et un jardin. Au bien-être dont il jouit alors se rattache, même involontairement, le souvenir de la source où il l'a puisé. Voilà pourquoi la France compte plus d'amis dans le Sahara que dans la banlieue d'Alger.

On a fait voir plus haut comment une nécessité impérieuse attire tous les ans vers le littoral les tribus du Sahara. Il se passe donc quelque chose d'analogue pour les habitants des villes, quoique l'émigration de ces derniers présente un caractère différent et reconnaisse une autre cause.

CHAPITRE III.

DES PRINCIPAUX PRODUITS DE L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE.

§ Ier. HUILE D'OLIVE.

La culture de l'olivier, qui forme une des industries fondamentales de l'Algérie, n'est pas cependant répandue sur toute sa surface. Les trois points où elle ait pris le plus de développement sont les jardins de Biskra, les pentes méridionales du Djebel-Aourês et les montagnes de la Kabilie.

L'huile la plus recherchée est celle qui provient des pentes de l'Aourês. Les environs de Kheïrân, ceux de Beld-Ah'med, le territoire des Oulâd-'Omrân et surtout celui des Beni-Barbar sont couverts d'oliviers. Les produits trouvent leur écoulement par la ville de Khenguet-Sidi-Nâdji, le pays des Nemêmcha et les marchés du Djebel-Aourês.

L'huile de Biskra, quoique beaucoup moins abondante, est aussi d'une qualité supérieure. Elle approvisionne les trois arrondissements-oasis du Zibân, de l'Ouad-Rîr' et d'Ouâregla.

Quant à l'arrondissement de l'Ouad-Souf, il reçoit l'huile nécessaire à sa consommation de l'oasis tunisienne du Belad-el-Djerîd, où la culture de l'olivier donne lieu à une exploitation assez considérable.

Les huiles de Biskra, de l'Aourês méridional et du Belad-el-Djerìd sont plus fines que celles de la Kabilie; mais, sous le rapport de la quantité, elles ne supportent pas la comparaison. Tout le pâté de montagnes compris entre Hamza, Dellis et Bougie forme une vaste forêt d'oliviers qui alimente des milliers de pressoirs. On peut juger de l'importance des produits par le nombre des débouchés et l'étendue de la consommation. A l'Ouest, elle s'avance jusqu'à Cherchel et probablement au delà. A l'Est, elle embrasse toute la province de Constantine. Une partie de l'huile apportée par les Kabiles sur le marché d'Alger est envoyée à Marseille par les négociants européens; là elle entre dans la fabrication des savons et, sous cette forme, elle arrive jusqu'à Paris. L'exportation au Sud présente des circonstances d'autant plus intéressantes qu'elles sont restées jusqu'ici complétement ignorées. Pour connaître la destinée de la goutte d'huile exprimée des olives de Bougie, il faut la suivre, de marché en marché, jusqu'aux limites de ses excursions lointaines. Le consommateur le plus éloigné ignore d'où elle est partie, et le producteur ne sait pas lui-même jusqu'où elle va.

Le grand marché d'échange entre les Kabiles et les tribus du Sud est la ville de K'ala', chef-lieu des Beni-'Abbês. C'est là que les Kabiles apportent leur huile; et, quelle que soit la quantité qu'ils y versent, elle est enlevée par les négociants de Bou-Sa'da. A Bou-Sa'da, tout ce qui n'est pas absorbé par la consommation locale ou circonvoisine est acheté par la tribu des Oulâd-

Naïl, qui la transportent à El-Guerâra, dans l'Ouad-Mzâb. C'est de là qu'elle se répand dans cette oasis; mais la plus grande partie va à Metlili, où elle est transportée par les Cha'amba et les négociants de l'Ouad-Mzâb. De Metlili elle est conduite à El-Gole'a par les Cha'amba et les Ommâd'i; d'El-Gole'a à Timîmoun, dans l'oasis de Touât, par les Ommâd'i et les Touâreg; et enfin de Timîmoun à Timbektou, par les Touâreg et les Khenafsa. On comprend qu'arrivée là, après tant de ricochets, cette substance atteigne un prix très-élevé; aussi n'est-elle plus employée qu'à la toilette des femmes et au pansement des plaies. Ainsi deux gouttes d'huile échappées des pressoirs de la Kabilie algérienne peuvent aller aboutir, l'une aux bords de la Seine, l'autre aux rives mystérieuses du Niger.

Le lien commercial que cette spécialité établit entre l'Algérie et l'Afrique intérieure ne peut manquer de se resserrer un jour, lorsque le perfectionnement des instruments de fabrication, la sécurité et l'amélioration des transports auront imprimé à cette branche d'exploitation un mouvement plus actif. Elle mérite d'autant plus la sollicitude du Gouvernement français qu'elle assure à l'Algérie un monopole naturel; la régence de Tunis et l'empire de Maroc ne peuvent exercer à cet égard aucune concurrence.

§ II. TISSUS DE LAINE.

Les tissus de laine, dont la fabrication forme, avec la culture des dattiers, les deux grandes ressources du

Sahara, sont : le bernous fin, le h'aïk' et la gandoura ou djellâba.

Il n'est personne qui ne connaisse aujourd'hui le manteau à capuchon appelé *bernous*.

Le h'aïk' est une longue pièce rectangulaire dont les hommes s'enveloppent la tête et se drapent le corps, et qui sert de voile aux femmes.

La gandoura est une espèce de blouse qui descend jusqu'aux pieds.

Les tissus de laine les plus fins et les plus recherchés ne sont pas ceux de l'Algérie. Pour les h'aïk', c'est l'oasis tunisienne du Belad-el-Djerîd qui donne les plus beaux produits; pour les bernous, c'est la ville tunisienne de Souça et surtout l'île de Djerba. La supériorité paraît tenir autant à la qualité de la laine qu'à la perfection du travail. Toutefois il est probable que cette industrie, si elle était habilement encouragée dans le Sahara algérien, parviendrait à améliorer ses produits et peut-être à rivaliser avec ceux de Tunis. Ainsi il nous paraîtrait avantageux de fonder à Alger une *Exposition annuelle des produits de l'industrie africaine*, et de décerner des récompenses aux fabricants des plus beaux produits. Cette institution, outre qu'elle contribuerait au développement et au perfectionnement des arts professionnels, établirait un nouveau lien d'une nature éminemment pacifique entre le gouvernement français et les peuplades les plus laborieuses du Nord de l'Afrique. Le moment le plus favorable pour cette exposition serait celui où les tribus

du Sahara viennent asseoir leurs tentes sur la frontière du Tell, c'est-à-dire vers la fin du printemps.

Dans tout le Sahara, la fabrication des étoffes de laine est exclusivement réservée aux femmes; les hommes se livrent à la culture des dattiers. Il serait intéressant de connaître le chiffre du mouvement d'exportation auquel donnent lieu ces deux industries; malheureusement cette appréciation est bien difficile à obtenir; mais on peut se faire une idée de leur valeur relative par l'importance que les Arabes leur prêtent; or l'impression générale qui nous en est restée, c'est qu'elles ont une importance à peu près égale. Ainsi dans le produit du travail saharien le travail des femmes entre pour moitié. Sur les loisirs que leur laissent les soins du ménage, elles trouvent le temps de contribuer à la richesse commune dans la même proportion que les hommes. Cette circonstance nous paraît digne d'être signalée, parce qu'elle ne peut rester sans influence sur la condition des femmes. La nullité où presque partout elles sont réduites explique, excuse peut-être, jusqu'à un certain point, la dépendance où on les laisse et le dédain dont elles sont l'objet; mais là où l'exercice d'une profession productive les élève au niveau de l'homme, il faut bien que celui-ci cesse de se regarder comme l'unique Providence du foyer domestique, et partage la royauté de la famille avec sa laborieuse compagne [1].

[1] Il est certain que dans le Sahara le mérite d'une femme se mesure surtout à son talent pour le tissage de la laine, et non pas seulement à ses charmes.

La fabrication des tissus de laine est spécialement et généralement, mais non pas exclusivement dévolue au Sahara. C'est le principal atelier, mais non pas le seul. Deux tribus kabiles, les Beni-'Abbês et les Beni-Ourt'ilân se livrent à la même industrie. Au reste, les produits de chaque fabrique ont un caractère particulier qui les distingue des autres. Les tissus du Sahara sont plus fins et moins serrés que les tissus kabiles; ceux des Beni-'Abbês se rapprochent de nos draps forts; ils sont d'ailleurs rayés de gris et de blanc. Le bernous des Beni-Ourt'ilân est blanc uni comme ceux du Sahara; mais il est beaucoup plus fort et plus épais. Quant au bernous de l'île de Djerba, il est si fin, si blanc et si moelleux qu'il soutiendrait la comparaison avec nos belles étoffes.

Outre le bernous et le h'aïk', le Sahara fabrique encore des étoffes grossières, telles que des musettes pour les chevaux, des couvertures de cheval (djelâl), des sacs de charge pour les chameaux (r'erâra) et enfin des tentes dont le tissu porte le nom de *feldja*. Les bernous et les h'aïk' se fabriquent presque exclusivement dans les villes. Les étoffes grossières sont plus spécialement l'ouvrage des tribus. La laine, qui forme la base de ces tissus, est mêlée, dans des proportions très-variables, de poil de chèvre et de poil de chameau. Cette dernière substance élève le prix des étoffes, parce qu'on lui suppose, à tort ou à raison, la propriété de les rendre imperméables à la pluie. Les tribus du Sahara central, et parmi elles, les Oulâd-Naïl et les

Oulâd-Mâd'i, sont celles qui exploitent le plus activement ce genre d'industrie. La couleur des tentes fournit le moyen d'en reconnaître l'origine; c'est, en quelque sorte, la marque de fabrique. Les Oulâd-Mâd'i teignent leur laine en noir, les Oulâd-Naïl en rouge brun. C'est aussi à la couleur des tentes que les grandes tribus voyageuses se reconnaissent de loin.

Enfin les peuples laborieux du Sahara trouvent encore une ressource dans la confection des longs tapis rayés appelés *h'anbel;* mais cette industrie paraît circonscrite à deux localités, le Djebel-'Amour et l'oasis du Zîbân. Dans cette dernière, le principal atelier est la ville de T'ôlga.

§ III. DU DATTIER, DE SES USAGES ET DE SES PRODUITS.

Quand un propriétaire veut faire une plantation de palmiers, ou, suivant l'expression du pays, *construire un jardin,* cette opération nécessite des travaux de terrassement qu'il lui serait impossible d'exécuter seul; il appelle à son aide les propriétaires voisins. De cette manière, le défrichement s'achève avec autant de promptitude que d'économie; car il n'en coûte au planteur que l'engagement pris par lui de prêter son concours à d'autres lorsqu'ils auront besoin de l'invoquer. Il ne paye comme ouvriers que ceux qui ne sont pas propriétaires. Dans ce cas, le prix de la journée est d'un *temen* (environ 25 centimes); du moins c'est le prix dans l'Ouad-Souf, et il ne doit pas différer beaucoup

dans les autres oasis. Les communications sont trop faciles pour que le cours de la main-d'œuvre éprouve des variations notables de l'une à l'autre.

Nous ne donnerons point ici les détails que nous avons recueillis sur la culture du palmier, de la bouche de plusieurs jardiniers du Sahara ; nous pensons que l'horticulture européenne n'a rien à apprendre à cet égard.

Malgré les hautes températures de l'été, le Sahara paraît n'être pas encore la terre de prédilection du dattier. L'hiver y est plus rigoureux que sur la côte ; ce fait, qui paraîtra sans doute étrange, est confirmé par le témoignage unanime de tous les habitants de cette contrée ; il ne se passe pas une année où l'on n'y voie de la glace, et la gelée blanche y est assez fréquente [1]. Si les arbres adultes résistent à ces rigueurs, il n'en est pas de même des jeunes plants ; pendant les premières années de leur croissance, on ne parvient à les préserver de l'action meurtrière du froid qu'en les garnissant, depuis le pied jusqu'à la tête, de débris végétaux. A l'époque même où ils ont atteint tout leur développement, les arbres ne sont point entièrement insensibles à ces abaissements de température ; aussi dans les oasis algériennes le palmier ne donne-t-il une

[1] Les Sahariens, interrogés sur les températures de leur région natale, disent que l'hiver d'Alger serait le printemps pour eux, que dans leur pays ils sont obligés de se couvrir de deux et quelquefois même de trois bernous pendant l'hiver, tandis que sur la côte un seul suffit toujours. Il est vrai qu'en revanche les chaleurs de l'été sont souvent insupportables.

belle récolte que tous les deux ans; l'année intermédiaire est moins productive; l'arbre a besoin de repos.

Comme le dromadaire et le Targui[1], le palmier semble n'être qu'un hôte dans le Sahara; le désert est sa véritable patrie. C'est là que, sous l'influence du climat natal, il déploie toute sa force et toute sa fécondité. Dans l'oasis de Touât, chaque année donne des récoltes également abondantes. Les fruits paraissent même supérieurs à ceux du Nord, qui sont moins gros et moins blancs. De ces dattes méridionales, les plus recherchées sont celles de Tidîkelt; aussi en exporte-t-on dans les oasis algériennes; mais elles n'y forment qu'une branche de commerce presque insignifiante; le transport les met à un prix trop élevé; elles ne peuvent satisfaire que des fantaisies.

Dans le Sahara algérien, la qualité des dattes dépend des circonstances géographiques, du régime des eaux et de la nature du sol.

El-Ar'ouât', situé dans la partie la plus élevée du Sahara, doit ressentir davantage les variations de température; le sol, d'ailleurs, est généralement une terre forte composée, en grande partie, d'argile ocreuse. Il est vrai qu'il est arrosé par des eaux courantes; mais cet avantage ne compense pas suffisamment la double infériorité qui résulte du terroir et du climat.

L'Ouad-Mzâb, situé dans des vallées resserrées, sur

[1] Il faut se rappeler que le mot de *Targui* est le singulier de *Touâreg*, et que la tribu des Touâreg est celle dont il a été question précédemment, liv. Ier, chap. II, § 4.

un fond sablonneux, présente, sous ces deux rapports, des conditions favorables; mais malheureusement les puits sont profonds, les arbres doivent être arrosés à la main, et il est impossible que des populations soumises à un travail aussi pénible puissent entrer en concurrence avec celles qui, abreuvées par des eaux courantes, n'ont d'autre peine que de les diriger.

Ces populations privilégiées sont celles d'Ouâregla, de Tuggurt et de Temâcîn. Pourvues de puits jaillissants, elles peuvent, sans travail, fournir à leurs plantations toute l'eau qu'elles réclament. Mais un autre inconvénient atteint ces contrées : situées dans des plaines découvertes, elles éprouvent des variations fréquentes de température qui contrarient le développement des arbres et nuisent à la qualité des fruits. A la vérité, ce dommage est en partie réparé par les eaux, qui, venant d'une grande profondeur, entretiennent les racines à la température moyenne du sol; mais le sol lui-même est une terre forte peu favorable à la culture; le sable et l'engrais qu'on y ajoute ne corrigent pas complétement ce vice naturel.

Dans le Zîbân, c'est la température moyenne qui n'est pas assez élevée.

Néanmoins, si ces quatre dernières oasis ne donnent pas des produits d'une qualité supérieure, elles en fournissent de très-abondants. Ce sont les sources qui alimentent de dattes presque toute l'Algérie.

L'oasis qui réunit le plus de conditions favorables est, sans contredit, l'Ouad-Souf; aussi ses produits

sont-ils les plus recherchés. Leur principale ligne d'écoulement passe par Tunis, d'où une grande partie est exportée en Europe. Resserré dans des vallées étroites, abrité par des montagnes de sable, l'arrondissement de l'Ouad-Souf jouit d'une température à la fois plus uniforme et plus élevée. S'il n'a pas d'eaux courantes, il a mieux encore peut-être ; l'eau s'y trouve dans le sable, à une petite profondeur au-dessous du sol, et y entretient une humidité perpétuelle et une température beaucoup moins variable que celle des ruisseaux.

Un propriétaire veut-il faire une plantation, il déblaye le sable sur toute l'étendue qu'elle doit occuper, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à 50 centimètres au-dessus de la couche humide. C'est dans le sol ainsi préparé qu'il creuse les trous destinés à recevoir les boutures ; l'excavation laissée autour de chacune d'elles est remplie de fumier, et la racine puise sa nourriture dans le sol sans qu'il soit nécessaire de l'arroser.

Aussi bien dans la régence de Tunis que dans celle d'Alger, il n'est pas de dattes plus renommées que celles de l'Ouad-Souf. Aucune autre oasis ne lui conteste sa supériorité.

La première qualité de dattes porte le nom de *deglet-en-nour;* elle se vend au régime, tandis que les dattes communes se vendent à la charge dans le Sahara, et, sur le littoral, au poids. A Neft'a, dans l'oasis tunisienne du Belad-el-Djerîd, la charge de dattes, dans les bonnes années, vaut de 14 à 18 piastres de Tunis, ce qui fait environ 7 centimes le kilogramme. Dans

les oasis, les dattes débitées en détail se vendent à la mesure[1].

Dans le Sahara, à l'époque de la cueillette, et dans le Tell, à l'époque de la moisson, les transactions sont basées sur une règle générale qui varie peu et qui détermine le cours relatif moyen des grains et des dattes. Cette règle est celle-ci : dans le Sahara, au moment de la cueillette, la charge de blé vaut deux charges de dattes; dans le Tell, au moment de la moisson, la charge de dattes vaut deux charges de blé. Le producteur qui fait l'échange sans intermédiaire réalise donc, par une double opération, un bénéfice annuel de 300 p. 0/0 sur le produit de la récolte[2].

La cueillette des dattes commence généralement vers le 20 octobre et dure environ cinq semaines. Mais les petits villages de l'Ouad-Rir' n'attendent pas que les fruits soient complétement mûrs; ils commencent à les cueillir vers la fin de septembre, et, en quelques jours, tout est rentré. Cueillir des fruits avant leur maturité est une sorte de contre-sens dont on comprend difficilement le motif. C'est que l'époque de la maturité des dattes est aussi celle où les Oulâd-Naïl et toutes les tribus commerçantes affluent vers les oasis, et ce torrent de ravageurs aurait bientôt dégarni les arbres si le cultivateur n'avait la prudence de les prévenir. Vainement tenterait-il de s'opposer à ces brigandages:

[1] Voir ci-dessus, liv. III, chap. II, § 2.

[2] Bien entendu qu'il faut déduire de ce bénéfice la dépense occasionnée par le transport.

il est trop faible pour les empêcher; et quant au gouvernement particulier de l'oasis, son rôle paraît se borner à la levée des contributions. Mais, au chef-lieu, à Tuggurt, où la population agglomérée est assez forte pour se faire justice, les tribus montrent plus de respect pour le bien d'autrui. Aussi, dans cette ville, les propriétaires laissent-ils aux dattes le temps de mûrir; ils ne les cueillent qu'à la fin d'octobre. Par suite de cet étrange abus de la force et de l'absence de toute protection, les pauvres cultivateurs des hameaux voient, chaque année, leurs dattes dépréciées, tandis que les riches propriétaires de la capitale obtiennent des produits bien supérieurs.

Le lagmi.

La séve du palmier fournit une boisson très-recherchée qu'on appelle *lagmi;* pour l'obtenir, il faut couper les branches supérieures de l'arbre et ne laisser que les branches de dessous. Dans la tête, ainsi tonsurée, on pratique un trou latéral où l'on introduit un bout de roseau; c'est par là que la liqueur s'écoule. Le goût du lagmi présente quelque analogie avec celui de l'orgeat.

C'est le matin et le soir que l'écoulement est le plus rapide. On dit qu'un palmier donne 15 à 16 litres de lagmi par jour; mais l'arbre ne peut supporter cette saignée que deux années de suite; il succombe à une troisième épreuve.

Le lagmi se transforme, par la fermentation, en une boisson capiteuse qui ressemble au cidre.

On fait encore avec les dattes de très-bonne eau-de-vie.

Bois de palmier.

Le palmier mort est employé dans le Sahara comme bois de construction : le tronc, scié en deux, suivant le fil du bois, fournit les solives qui supportent les terrasses; la palme ou djerîd s'applique sur ces solives pour former le lattis. Quelquefois on étend au-dessus un lit de *sa'af :* on appelle ainsi les feuilles qui garnissent la palme.

Tous les objets de menuiserie sont en bois de palmier.

Dans l'Ouad-Souf, où les dattiers ne sont pas assez nombreux pour suffire aux besoins des constructions, un grand nombre d'habitations sont couvertes en coupole.

Au contraire, les jardins de Temâcîn présentent l'image d'une forêt; aussi le palmier y est-il prodigué; on l'emploie même comme bois de chauffage. Mais, en général, le bois de chauffage est apporté par les tribus de la localité : ce sont les broussailles qui croissent dans les sables et couvrent presque toute la surface du Sahara.

A Bou-Sa'da, ce n'est pas le palmier que l'on emploie comme bois de construction, mais le *thuya articulata* ('ar'ar), arbre fort commun, qui règne par vastes forêts dans toutes les montagnes du voisinage. Aussi est-il à très-bon marché : quarante poutrelles comme celles qui supportent les terrasses d'Alger se vendent pour une baçita (2 francs 50 centimes).

Il est peu d'arbres qui rendent à l'homme autant de services que le palmier : vivant, il lui fournit un aliment et une boisson ; mort, il lui sert d'abri. Il n'est pas jusqu'au *sa'af* qui ne sache se rendre utile ; outre l'usage que nous avons déjà signalé, on en fait des chapeaux à bords très-larges qui tiennent lieu d'ombrelles et en portent le nom (md'alla).

§ IV. DES CÉRÉALES.

Quoique la culture des céréales n'occupe qu'une place secondaire parmi les ressources du Sahara, le rôle qu'elle joue dans les habitudes de quelques localités en fait une exception digne d'intérêt. Déjà nous avons mentionné les vallées fertiles qui vont aboutir au lac de Msîla; nous citerons encore la plaine d'El-Fìd', dans la partie orientale de l'oasis du Zîbân. Cette plaine, située vers l'embouchure de l'Ouad-el-'Arab, détrempée par les eaux de la montagne pendant une grande partie de l'hiver, passe pour une des contrées les plus productives de l'Algérie; aussi donne-t-elle à la tribu d'En-Nemîla, qui la cultive, des récoltes abondantes. Où s'écoulent ces récoltes? C'est en vain qu'elles chercheraient un débouché dans le Nord : elles y trouveraient la concurrence des produits du Tell. L'écoulement a lieu vers le Sud; les tribus qui labourent la plaine d'El-Fìd' livrent leurs grains à la population de l'Ouad-Souf, qui n'en produit pas, et prennent, en échange, des dattes récoltées dans cette oasis et des objets de luxe apportés de Tunis par les caravanes. Il

en résulte que les tribus de l'Ouad-Souf, trouvant à leur porte les denrées de première nécessité, n'ont pas besoin de les aller chercher dans le Tell. Elles ne participent donc pas au mouvement annuel qui amène les tribus du Sahara dans le Nord, et, en échappant à la nécessité générale d'émigration, elles échappent aussi à l'action naturelle que cette nécessité donne au gouvernement du littoral sur les populations du Sud. Ainsi une dérogation partielle au régime agricole de ces contrées entraîne, comme conséquence immédiate, une anomalie dans les conditions politiques de leur existence.

Les Oulâd-Naïl et les tribus du bassin d'El-H'od'na donnent lieu à la même observation. Ces tribus produisent moyennement en céréales ce qu'elles consomment. L'obligation de se montrer sur les marchés du Tell n'est donc pas pour elles aussi impérieuse que pour la plupart des autres tribus; aussi plusieurs n'y paraissent-elles pas; et il en serait de même de toutes, si des circonstances particulières ne les y appelaient. Le grand nombre de chameaux qu'elles possèdent, la position centrale qu'elles occupent, leur assignent une spécialité naturelle, spécialité trop avantageuse pour qu'elles se décident à y renoncer. Le rôle qu'elles jouent est celui de commissionnaires; c'est là ce qui les met en contact avec l'administration du Nord, les unes par les marchés du Tell, les autres par Bou-Sa'da, leur pivot commercial.

Les plaines d'El-Fîd' et d'El-H'od'na sont les seules

portions du Sahara où la culture des céréales occupe une place importante. Partout ailleurs, elle ne figure que comme un accessoire précaire. Dans l'Ouad-Souf, dans la plupart des villages du Zîbân, dans l'Ouad-Mzâb, elle est reléguée en des bandes étroites, où le sol se remue à la bêche et, presque toujours, s'arrose à la main. Ces procédés de mise en valeur donnent une idée de ce que doit être le prix de revient.

Ce prix est moins élevé dans l'Ouad-Rîr', où les puits fournissent de l'eau courante; aussi la culture du blé s'y relève-t-elle un peu. Quelques terrains, hors de l'enceinte des plantations, et quelques espaces libres compris entre les pieds des palmiers, sont ordinairement les parties du sol que l'on ensemence. Pour les premières le labourage commence avec le mois d'octobre; la moisson se fait en avril, et elle est terminée pour le mois de mai. Les terrains compris à l'intérieur des jardins, entre les pieds des palmiers, sont soumis à un régime différent. Là, on laboure et l'on sème en septembre, on moissonne en mars. Cette anticipation est motivée par les soins que réclament avant tout les arbres. La terre des jardins profite, en septembre, de l'eau que l'on donne encore aux palmiers; c'est le moment d'y semer les blés. Mais en octobre, après la cueillette, les arbres ont moins besoin d'être arrosés, et la plus grande partie de l'eau qui jaillit des puits extérieurs est dirigée sur les champs fraîchement ensemencés[1]. Ces faits offrent un exemple du soin par-

[1] Les tiges des grains semés en septembre sont coupées deux mois

cimonieux que réclame l'économie des eaux dans le Sahara.

§ V. DE LA POUDRE.

On connaît la passion des Arabes pour la poudre; non-seulement ils ne perdent jamais l'occasion d'en acheter, mais ils en fabriquent eux-mêmes.

Dans le Sahara, qui nous occupe spécialement, il y a un grand nombre de localités qui contiennent du salpêtre. Ainsi les ruines de toutes les époques accumulées à Neft'a en recèlent une quantité considérable. Il en existe dans la montagne de Berga, tout près et à l'Ouest de Khenguet-Sidi-Nâdji; il y est recueilli par la tribu des Beni-Ma'assem. On en trouve aussi sur plusieurs points de l'oasis du Zîbân, notamment à El-Kaïâda, au confluent de l'Ouad-Doucèn, où il est extrait par les Bouazîd et les Cherfa.

Sur le bord de l'Ouad-el-Djerf, un des affluents torrentiels de l'Ouad-el-Djedi, se voient des ruines considérables dont la terre renferme beaucoup de salpêtre. Ce sont les Oulâd-Naïl qui exploitent cette localité, et la poudre qu'ils y fabriquent jouit même d'une certaine vogue; elle est connue sous le nom de *Baroud-el-Djerfi*. Le salpêtre se montre encore sur un grand nombre de points dans le vaste massif compris entre

après et données aux chevaux; après cette opération, elles grandissent de nouveau et se développent avec plus de vigueur. Le blé semé en octobre ne se fauche point pendant sa croissance; il est supérieur à l'autre en qualité.

le lac de Msîla et l'Ouad-el-Djedi, particulièrement aux environs des villages d'El-'Amoura, El-Hâmel, El-'Allêg, Bou-Ferdjoun, Dîs, Ben-Nzô, Bou-Sa'da. Dans l'Ouad-Rîr', le sol est presque partout chargé de nitre, qui est recueilli par les habitants.

L'Ouad-Mzâb en contient aussi, mais en moindre quantité; cependant il n'est pas un seul village de cette oasis, où l'on ne fabrique de la poudre. Presque tout le salpêtre que cette fabrication consomme vient de l'Afrique centrale, d'où il est apporté en pains par les Touâreg.

Dans tous les pays où nous venons de signaler la présence du salpêtre, le procédé d'extraction est invariablement le même, et aussi simple que grossier. Les terres imprégnées de nitre sont jetées dans une fosse de forme conique creusée dans le sol. Elles sont retenues un peu au-dessus du fond par un grillage horizontal en bois; c'est dans l'espace libre ménagé par cet appareil que les eaux de lavage versées sur les terres viennent se réunir avec le salpêtre qu'elles entraînent. Une rigole, pratiquée dans la partie inférieure, met celle-ci en communication avec une autre fosse en contre-bas de la première, au fond de laquelle on place un vase destiné à recevoir le liquide; ce liquide évaporé au feu laisse déposer le salpêtre.

Le soufre qui entre dans la composition de la poudre vient de l'Europe; quant au charbon, c'est toujours le bois du laurier-rose (defla) qui le fournit.

APPENDICE.

DU CALENDRIER AGRICOLE.

Nous avons dit que le mouvement de migration et d'échange, mouvement qui résume toute la vie civile de l'Algérie, s'accomplit à des époques fixes, et nous avons, à diverses reprises, cité les mois du calendrier romain. Une seule fois, nous avons eu à mentionner un des mois de l'année musulmane; c'est à l'occasion du pèlerinage de la Mecque, dont la périodicité se rattache à des circonstances religieuses.

C'est qu'en effet le calendrier lunaire dont les musulmans font usage n'a aucun rapport avec les travaux de l'agriculture. Ce n'est ni le mois de Moh'arrem, ni celui de Djoumâd qui déterminent l'époque de l'émigration et du retour, l'époque du labourage et de la moisson. Malgré le besoin de rattacher tous les actes de la vie aux croyances religieuses, force a été de se conformer, dans les opérations qui assurent la jouissance annuelle des biens de la terre, aux mouvements de l'astre qui seul détermine le retour des saisons.

Le cultivateur, le négociant et le pasteur, c'est-à-dire tout ce qui produit, tout ce qui tient au sol, doivent donc, pour régler la distribution de leur temps, connaître et observer les principales divisions de l'année solaire. Comment cette connaissance leur est-elle

parvenue? Comme elle devait leur parvenir, par l'initiation traditionnelle. L'année où, pour la première fois, la charrue arabe travailla en compagnie de la charrue romaine, le paysan arabe dut apprendre du paysan romain le nom du mois où le labourage commençait; il en fut de même pour la moisson et pour tous les travaux de l'année. De là résulte un fait bien simple et pourtant bien peu connu, c'est que l'usage du calendrier musulman s'est trouvé peu à peu circonscrit aux Ulémas et aux Tâlebs, tandis que le peuple, pour ses travaux et pour ses besoins, s'en est tenu au calendrier romain, qui est le nôtre.

Au reste, voici la liste de nos mois avec les noms qui leur correspondent dans le langage des paysans arabes : on jugera si la communauté d'origine peut être révoquée en doute.

Janvier.....	Iennâr.
Février.....	Fôr'âr.
Mars.......	Mârs.
Avril.......	Ibrîr.
Mai........	Mâïou.
Juin.......	Iouniou.
Juillet......	Ioulious.
Août.......	R'oucht.
Septembre...	Chtâmber.
Octobre.....	K'tôber.
Novembre...	Nouâmber.
Décembre...	Djâmber [1].

[1] Il est assez remarquable, que plusieurs de ces noms se rapprochent encore plus des noms romains que les nôtres.

Cette division de l'année est connue des deux races d'hommes qui se partagent l'Algérie, des Arabes comme des Berbères. Ils comptent tous les mois pour trente jours, et, à la fin de chaque année, ils ajoutent cinq jours complémentaires; mais ils négligent la fraction additionnelle, qui a motivé, dans la supputation grégorienne, l'intercalation des années bissextiles. Au reste, cette erreur, qui ne devient sensible qu'après un grand nombre d'années, ne les préoccupe pas. Toute leur existence se concentre dans le présent; le passé n'appartient à personne et l'avenir n'appartient qu'à Dieu. Pourvu que la datte et l'épi arrivent à maturité, pourvu que les pâturages verdissent, que leur importe le reste? Ils sont nourris, logés, vêtus; leur ambition ne s'étend pas plus loin.

DES PEUPLES LES PLUS CIVILISABLES DE L'ALGÉRIE.

Le besoin de la précision ne tourmente que les nations civilisées; on peut même dire qu'il mesure jusqu'à un certain point le degré de civilisation des peuples. Les arts comme les sciences, dont les progrès successifs déterminent le mouvement de la civilisation générale, n'ont dû leurs découvertes qu'au perfectionnement des instruments d'exécution ou d'observation. Sous ce rapport, les états musulmans sont bien loin des nations chrétiennes, et parmi les peuples de l'islamisme, c'est encore l'Algérie qui occupe le dernier rang. Que l'on attribue aux caprices du hasard l'enchaînement de

circonstances, qui, au milieu d'une paix universelle, a placé entre les mains de la France l'ancienne régence d'Alger; toujours est-il que dans cette vaste classe d'*enseignement mutuel* qui embrasse le monde entier, c'est le peuple reconnu pour le plus avancé de la terre qui se voit investi des fonctions de *moniteur* à l'égard du peuple le plus attardé; mais ce peuple lui-même, que la servitude et l'isolement ont laissé si loin en arrière des autres n'est pas, comme on pourrait le croire, une masse inerte et confuse, homogène dans sa barbarie. Lui aussi présente des nuances et des degrés. Dans la population algérienne, il est certaines catégories qui peuvent exercer les fonctions de *moniteur* à l'égard des autres.

C'est un fait aussi important à constater qu'il serait difficile de le méconnaître.

La partie la plus civilisée et la plus civilisable de l'Algérie, c'est le Sahara. C'est là que les habitudes de précision sont le plus généralement répandues; c'est là aussi que l'on trouve le plus d'intelligence, d'activité et de sociabilité.

La connaissance des mois solaires, quoique nécessaire à tous les travaux agricoles, est moins répandue dans le Tell que dans le Sahara. Dans le Tell, où ces travaux se font en commun, ce sont les marabouts qui donnent le signal du labourage et de la moisson. Le paysan, qui vit en contact perpétuel avec eux, ne s'informe guère ni de *k'tôber* ni de *mâïou*. S'il devançait la charrue ou la faucille de la tribu sainte, la bénédiction

du ciel manquerait à ses travaux; voilà ce qu'il sait, ou du moins ce qu'il croit. Cela lui suffit, et il attend sans chercher à sortir de son ignorance, parce que cette ignorance tient à sa foi. Dans le Sahara, où l'exploitation du sol a un caractère plus individuel, chaque propriétaire règle lui-même l'ordre de ses travaux; il connaît donc mieux les divisions de l'année.

Plusieurs localités sont affectées d'épidémies périodiques. Dans le Tell, ces épidémies prennent le nom de la saison; dans le Sahara, l'indication est plus précise, elles prennent le nom du mois. A Tuggurt, par exemple, le mois d'octobre est funeste aux étrangers; la maladie qui les atteint alors porte le nom de *k'tóbriia*. Chez les habitants du Tell, l'ignorance engendre une apathie superstitieuse qui n'est pas de la résignation; ils ne font rien pour prévenir ces maux périodiques; ils attendent la maladie et la mort avec une insouciance qui les rapproche de la brute. Dans le Sahara, on retrouve un peu de cette prévoyance qui est l'apanage des peuples éclairés. Chaque année, aux approches du mois fatal, l'autorité avertit les étrangers du péril qui les menace, et les engage à se retirer dans l'oasis de l'Ouad-Souf, dont le séjour est très-sain.

Le Sahara renferme un grand nombre de villes et de villages, dont la construction ne suppose pas, si l'on veut, des études approfondies d'architecture, mais nécessite, pourtant, plus d'intelligence, de soin et d'application qu'il n'en faut pour battre les piquets d'une tente.

Le Tellien ne connaît guère que la route de sa tente au marché voisin; le Saharien est éminemment voyageur et observateur. Le premier n'apprécie les distances que par la journée de marche, mesure vague et incertaine; l'autre a conservé le mille romain, qui donne une évaluation précise.

L'habitant du Tell tond ses troupeaux et en porte la laine à l'habitant du Sahara, qui la transforme en tissus. Les tentes elles-mêmes, ces *chambres de poil*, qui abritent toutes les scènes de la famille, sont, en grande partie, fabriquées dans le Sahara.

Enfin, le Saharien croit au travail et le cherche; il est robuste, actif et adroit. Le Tellien ne rêve que le repos; il est paresseux et gauche. Que serions-nous devenus nous-mêmes, si nous n'avions trouvé, prêts à nous servir, ces laborieux, ces fidèles Auvergnats de l'Algérie? Quand nous débarquons à Alger, ne sont-ce pas les enfants du Sahara qui nous tendent la main? Qui n'a pas admiré, dans cette ville, l'adresse, le courage des simples portefaix? Haletants de fatigue, ruisselants de sueur, on les voit répartir habilement sur dix ou douze épaules des fardeaux énormes, cadencer leur pas pour éviter les chocs, et, ainsi chargés, circuler dans ce labyrinthe de ruelles étroites avec la vitesse d'un cheval au trot. Qui débarque toutes nos marchandises, qui les transporte dans les magasins, sinon ces infatigables travailleurs? Croit-on qu'il se trouve parmi eux un seul habitant du Tell? Nullement. Tous, enfants des oasis algériennes, sont venus sans crainte au milieu de nous.

Le lendemain de la prise d'Alger, ils étaient là, demandant au vainqueur le pain du travail. Aussi économes que laborieux, ils réservent l'excédant de leur vie frugale, dans l'espoir de retourner un jour au pays et d'y acheter, du produit de leurs épargnes, une maisonnette et un jardin.

Et maintenant, nous ne craignons pas de le demander: De quel côté est la civilisation? Au Nord ou au Sud?

Hâtons-nous de faire une éclatante exception en faveur des Kabiles; si ces intrépides montagnards ont gardé jusqu'ici, à l'égard des Français, une attitude farouche, leur amour sauvage pour l'indépendance ne doit pas nous empêcher de leur rendre justice. L'activité, l'adresse, le goût du travail sont des qualités qui, chez eux aussi, annoncent un certain degré de civilisation.

Ils sont jardiniers, maçons, armuriers. C'est par eux que l'Alger moresque a été bâti; c'est de leurs usines que sortent les beaux sabres appelés *fliça*. Comme les Sahariens, ils fabriquent des tissus de laine. Enfin, à ces industries ils en joignent une dernière, qui fait honneur à leur adresse, sinon à leur moralité, celle de faux-monnayeurs : nous avons vu plusieurs pièces de cinq francs très-bien contrefaites, qui venaient de leurs ateliers.

Mais les Kabiles sont loin d'avoir la sociabilité des Sahariens; ils se montrent constamment âpres, sauvages, entêtés, hargneux. Toute leur intelligence se porte sur les ouvrages matériels: au delà de la lime,

de la scie et du marteau, ils ne connaissent plus rien que le fusil.

Néanmoins, nous le répétons, ce sont des artisans actifs et industrieux, qui deviendraient bons mécaniciens, s'ils avaient des maîtres et des modèles.

Les Sahariens n'ont pas seulement le caractère plus doux et plus sociable; ils ont aussi l'esprit plus élevé, l'imagination plus vive. Leur langage est toujours animé et pittoresque; l'allégorie et l'image sont des formes qui leur sont familières; ils savent décrire, et ils réussissent quelquefois à peindre. Cette tendance naturelle vers la poésie ne demanderait qu'un peu d'éducation pour se développer.

A travers l'ignorance commune à tous ces peuples, les Sahariens sont les seuls qui laissent passer quelques aspirations vers la lumière, quelques vagues désirs de culture. Une propension instinctive, un attrait mystérieux les porte surtout vers deux sciences, l'astronomie et la géographie. Rien n'a le don de les captiver comme les récits de voyages et les mouvements des corps célestes.

Nous nous trouvions un jour en présence de deux indigènes, dont l'un était reconnu pour docteur par les Ulémas eux-mêmes; il avait étudié les divers commentateurs du Koran : il savait donc tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir. L'autre était un pauvre enfant du Sahara, qui n'avait lu, de sa vie, que dans le livre de la nature, et dont l'intelligence était une terre absolument vierge. La conversation était tombée sur quel-

ques-uns des phénomènes célestes, et nous cherchions à expliquer comment il se fait que le mouvement du soleil n'est qu'apparent, tandis qu'en réalité c'est la terre qui se meut autour de lui. A cette doctrine, l'orthodoxisme du T'âleb se révolta; il la repoussa comme fausse et impie; il alla même jusqu'à déclarer que nier le mouvement du soleil autour de la terre, c'était nier Dieu; et, pour n'en pas entendre davantage, il se retira. A peine fut-il sorti, que le Saharien, qui jusque-là avait gardé le silence autant par prudence que par respect, se rapprocha de nous, et nous dit à demi-voix: « Il ne m'est arrivé qu'une seule fois de faire un voyage à dos de dromadaire; c'était dans le Sahara. Au commencement de ma course, je fus étonné de la rapidité avec laquelle je marchais; mais bientôt il se produisit un effet contraire; je crus être immobile, et c'étaient alors les tiges des pistachiers [1] et les touffes de lotus [2] qui fuyaient devant moi comme des gazelles. » Il n'en dit pas davantage; c'était assez pour faire voir qu'il avait compris.

Si, comme on est en droit de l'espérer, la civilisation européenne pénètre jamais en Algérie, les arts industriels iront chercher le génie des Kabiles; les lettres et les sciences entreront par le Sahara.

[1] Bet'em. — [2] Seder.

CONCLUSION.

USAGE QUE L'ON POURRAIT FAIRE DES VOYAGEURS ALGÉRIENS, DANS L'INTÉRÊT DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

On voit qu'il est possible, sans quitter les villes abordables du continent africain, d'obtenir sur l'intérieur des renseignements de toute nature, aussi nombreux, aussi détaillés qu'on le voudra. Ces renseignements, recueillis avec persévérance, rapprochés et contrôlés avec discernement, conduiront à la connaissance des faits généraux, et dégageront peu à peu cette contrée du voile qui l'enveloppe encore.

De pareilles études seraient d'une grande utilité pour les voyageurs européens qui cherchent à pénétrer dans ces régions mystérieuses et lointaines; car elles signaleraient d'avance à leur attention les points sur lesquels elle doit se diriger.

Les hommes intrépides qui, au péril de leur vie, s'aventurent dans l'intérieur de l'Afrique, ne peuvent malheureusement rapporter de leurs voyages qu'un petit nombre d'indications éparses, relatives à la route qu'ils suivent et aux populations qu'ils traversent. A droite et à gauche de cette ligne étroite, tout demeure inconnu. Ces voyages ne mènent donc qu'à des résultats partiels et incomplets.

Ils peuvent même donner lieu à des erreurs, parce qu'on est porté à généraliser les faits qu'ils signalent, et que des généralités assises sur des bases aussi étroites ne peuvent qu'être inexactes.

En second lieu, les Européens, qui, dans le cours de leurs excursions aventureuses, ont constamment à souffrir des hommes et des choses, ne voient les uns et les autres qu'à travers un prisme de souffrances qui en altère la physionomie. Ces impressions pénibles se communiquent plus tard à ceux qui en lisent le récit; et, au lieu d'amener un rapprochement vers les contrées qui en ont été le théâtre, elles augmentent encore la distance qui nous en sépare; elles font croire à des impossibilités qui peut-être en réalité n'existent pas.

Ainsi, pour citer un exemple familier, avant 1830, Alger et toute la côte barbaresque étaient des régions lointaines presque interdites aux Européens. Grâce aux infortunes des captifs, elles paraissaient plus éloignées que les Antilles; car on revenait des Antilles, et rarement on revenait d'Alger. Quant à Constantine, l'imagination n'osait s'y arrêter, et la plaçait à quelques lieues de Timbektou.

Aujourd'hui Alger est le chef-lieu d'un département français, un centre de mouvement, de plaisirs et de fêtes, et Constantine est une retraite silencieuse et pittoresque, où l'on va se reposer du tracas des affaires, quand on a un mois de vacances à dépenser.

Il en sera de même de plusieurs villes qui nous pa-

raissent aujourd'hui loin, bien loin de nous, parce qu'il n'y a rien d'aussi éloigné que l'inconnu.

On peut hardiment prédire que Tuggurt, Khenguet-Sidi-Nâdji, Temâcîn, Ouâregla, El-Guerâra, Metlîli, et bien des villes dont ce livre signale l'existence pour la première fois, seront, avant un siècle, aux portes de Paris ; car, tandis que les moyens matériels de communication se perfectionnent tous les jours et produisent un rapprochement absolu, l'agrandissement de nos connaissances produit un rapprochement relatif. On ira un jour chercher l'ombre, le silence et le repos sous les palmiers du Sahara algérien, aussi facilement qu'on va les chercher aujourd'hui au fond d'un département français. Qui sait même si, par suite de l'élargissement de nos connaissances et de notre domination, le Sahara n'aura pas, dans quelques années, perdu son nom formidable, pour s'appeler tout simplement le *département des Landes algériennes?*

Ce que nous avons dit des Européens qui entreprennent de terribles pèlerinages à travers les solitudes de l'Afrique intérieure ne diminue en rien le respect et la reconnaissance dus à leurs glorieux efforts. Oui, rendons hommage à ces Curtius de la science, mais reconnaissons aussi que le gouffre est trop large et trop profond pour être comblé par quelques dévouements individuels.

Il ne suffit pas d'être courageux, il faut surtout tâcher d'être utile ; avant de lancer au cœur de l'Afrique ces enfants perdus de la civilisation, il serait bon de

préparer, de faciliter, autant qu'il est possible, le succès de leur entreprise; avant de se mettre en route, il est sage de demander son chemin.

C'est auprès des indigènes que nous devons nous enquérir; eux seuls peuvent nous initier à l'avance à la connaissance générale du pays, de ses besoins et de ses ressources; car eux seuls le connaissent bien.

Tunis, Tripoli et Alexandrie sont des points où viennent aboutir trois grandes artères commerciales de l'Afrique intérieure. Il serait facile de trouver, sur ces trois points, des voyageurs qui auraient sillonné dans tous les sens les régions comprises entre l'Égypte et la Guinée. Des Français qui sauraient bien la langue arabe, et qui sauraient aussi ménager les susceptibilités d'un peuple ignorant, obtiendraient de ces voyageurs, nous en avons acquis la certitude et l'expérience, un très-grand nombre de renseignements utiles. Ces indications, rapprochées, comparées, contrôlées les unes par les autres, pourraient être réunies et coordonnées en un seul ouvrage, qui deviendrait le guide des explorateurs européens : ils y trouveraient au moins un programme étendu, des notions variées, qui ouvriraient à leur noble énergie un champ mieux circonscrit et un horizon plus large.

Et encore est-ce bien à des chrétiens que ces explorations aventureuses conviennent le mieux; à des chrétiens dont l'origine se trahit toujours, dont le but se devine, et provoque à l'instant des antipathies et des méfiances?

La France compte aujourd'hui des sujets musulmans qui peuvent remplir ces missions lointaines avec autant d'intelligence et moins de danger. Les habitants du Sahara sont voyageurs par nature, par nécessité et par goût. Essayons de développer, de féconder ce besoin et cet instinct erratiques. Chaque année en amène un grand nombre dans nos établissements; rien n'est plus facile que de nous entendre avec eux.

Chargeons-les de nous rapporter des échantillons de tous les produits naturels ou artificiels du Sahara d'abord, du désert ensuite, et enfin de l'Afrique centrale; des plantes, des graines, des coquilles, des minéraux, des fruits de différentes espèces, des étoffes de diverses fabriques.

Chargeons-les de compter les maisons d'une ville, les tentes d'une tribu, les chameaux d'une caravane; on aura ainsi de bonnes données sur la force des populations et le mouvement du commerce.

Chargeons-les de compter les pas d'une ville à l'autre, de suivre le cours d'un ruisseau, d'étudier un bassin; on aura ainsi de bonnes données géographiques.

Nous avons vu nous-même assez de ces géographes de naissance, de ces observateurs par instinct, pour garantir qu'ils rempliront des missions de cette nature avec autant d'intelligence que d'adresse.

Au reste, il nous a paru curieux de reconnaître, par une épreuve directe, jusqu'à quel point les Arabes pourraient se transformer en *commis-voyageurs* de la civilisation européenne; le succès a justifié, dépassé

même nos espérances. Un jeune explorateur, illettré, mais intelligent, fut donc chargé par nous d'une mission *scientifique* pour les régions les plus lointaines du Sahara. Il appartenait à l'une des tribus de cette contrée qui, dans le cours de leur pérégrination annuelle, décrivent l'orbite la plus étendue. Ses instructions ne portaient que sur l'histoire naturelle, la géographie, le commerce et la statistique sociale. L'enfant du désert devint spontanément archéologue. Ayant rencontré dans sa route une inscription romaine gravée sur la pierre, il se prit à penser, suivant l'usage de son pays, que ces caractères chrétiens contenaient sans doute quelque révélation importante, et il les dessina le plus fidèlement qu'il lui fut possible, se promettant, à son retour, de nous en demander l'explication.

Mais, dira-t-on, est-il possible de se fier aux indications de ces explorateurs? Quel moyen de vérifier s'ils ont bien atteint le but qu'on leur avait assigné? Eh! quel moyen de savoir si Caillié est réellement allé à Timbektou? Si l'on affirme que tout son voyage est un roman, qui se chargera de prouver le contraire? N'a-t-on pas accusé un des plus illustres voyageurs français, l'intrépide Levaillant, d'avoir *fabriqué* des découvertes pour lesquelles il avait exposé sa fortune et sa vie? N'a-t-on pas abreuvé sa noble existence d'ingratitude et d'injustice? Non, il n'existe aucun moyen de vérifier les assertions des voyageurs européens; il faut s'en rapporter à leur loyauté et les croire sur parole.

Il n'en est pas de même pour les Arabes. Ces entre-

prises, qui pour nous équivalent presque à des suicides scientifiques, ne sont pour eux que des amusements. Aussi quand on a confié une mission à l'un d'eux, rien n'est plus facile que de vérifier son témoignage; il suffit, pour cela, de donner la même mission à un autre : la conformité des assertions sera un gage certain de leur exactitude.

Au retour des voyageurs, il leur sera compté une gratification proportionnée à l'intelligence, à la sagacité dont ils auront fait preuve, et aussi à l'importance des matériaux qu'ils auront recueillis. Ce sera pour eux un encouragement à exécuter quelque nouvelle entreprise du même genre. Ce qui n'était d'abord qu'un passe-temps deviendra peut-être une profession; et l'on aura fondé une *École pratique d'explorateurs indigènes.*

Mais la rétribution pécuniaire est-elle la seule qu'on puisse leur offrir? Non, assurément. Il est une autre récompense plus noble à la fois et plus efficace. Ils ambitionnent le titre de *h'âdji,* de pèlerin : que ce soit un moyen de l'acquérir; que le pèlerinage religieux devienne, indépendamment du salaire, le prix d'une exploration lointaine; qu'à l'accomplissement d'une mission difficile se rattache, dans leur esprit, l'accomplissement d'un pieux devoir; qu'ils voient en perspective, comme terme de leurs efforts, la cime révérée du mont 'Arfât et les minarets des deux villes saintes: voyage pour voyage, c'est la récompense du talion.

TABLEAUX

INDIQUANT

LE DÉTAIL DES OPÉRATIONS D'ÉCHANGE

AUXQUELLES SE LIVRENT LES PRINCIPALES VILLES ET TRIBUS

DU SAHARA ALGÉRIEN.

32

TABLEAU INDIQUANT LE DÉ

POUR LES PRINCIPALES VILL

I. RÉGIO

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport — DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	ÉPOQUES — DU DÉPART.	DU
ARRONDISSEMENT DE L'OUAD-					
El-Ouad (ville)	Tunis			En tout temps	
	Tebessa			*Idem*	
	Djebel-Chechchâr			*Idem*	
	Ouad-Djellâl et Ouad-Bêdjer.			*Idem*	
	Sidi-'Abîd (Nemêmcha).			*Idem*	
		Biskra Zibân)		*Idem*	
		Lioua (Zibân)		*Idem*	
		Ouad-Rîr'		*Idem*	
		Temâcin		De novemb. en mai.	
		T'aibat de l'Est		En tout temps	
		Neft'a et Tôzer, dans l'oasis du Belad-el-Djerîd (Sahara tunisien).		*Idem*	
Rbâïa (tribu)		Temâcin		De novemb. en mai.	
		T'aibat de l'Est		En tout temps	
ARRONDISSEMENT DE L'OUAD					
Tuggurt (ville)	Constantine			En tout temps	
	Tunis			*Idem*	
		Neft'a (Belad-el-Djerîd).		*Idem*	
		Biskra (Zibân)			
Oulâd-Moulât (tribu)		Biskra			
		Tuggurt			
Moggar (bourg)		Tuggurt			
ARRONDISSEMENT DE TEM					
Sa'id-Oulâd-'Amer (tribu)		T'aibat de l'Est		En tout temps	
Oulâd-Seïah' (tribu)		Villages de Temâcin		*Idem*	

PÉRATIONS D'ÉCHANGE

DU SAHARA ALGÉRIEN.

A ORIENTAL.

MARCHANDISES		LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
EXPORTÉES.	IMPORTÉES.		
D, chef-lieu.			
, chapeaux en feuilles de pal- *md'alla*, dattes.	Merceries et parfumeries, fusils.		Les négociants des autres villes, villages et tribus de l'Oued-Souf, fréquentent les mêmes marchés et font le même genre de commerce.
, tabac, merceries, dattes, peau dites *belr'a*.	Céréales, moutons, beurre, noix vertes pour teindre les lèvres, noix sèches.		
le laine, tabac, belr'a.......	Blé, huile d'olive, peaux, noix.		
....	Blé, peaux, noix.		
es de laine, tabac, dattes...	Laine brute, moutons, blé, beurre,		
e, étoffes de laine..........	Blé, moutons.		
étoffes de laine...........	Céréales.		
s, blé..................	Beurre, laine brute, moutons, dattes.		
s, céréales..............	Laine, beurre, moutons, dattes, boutures de palmier.		
, graisse.................	Dattes, étoffes de laine.		
le laine communes, laine fine, s à l'époque où le camp du le pays.	Merceries, huile d'olive, blé, poudre, chaussures dites *belr'a*. fusils, poteries en terre.		
s, céréales..............	Laine, beurre, moutons, dattes, boutures de palmier.........................	Les villes d'El-Ouad et de Kouinin.	
, graisse.................	Dattes, étoffes de laine..................		
T, chef-lieu.			
' de femmes..............	Céréales.		
ière qualité dites *deglet-en-nour*, ne, garance.	Armes, étoffes de soie, étoffes de coton, objets de parfumerie et de toilette.		
....	H'aik' de laine fins.		
....	Huile d'olive, h'enna, olives.		
....	Céréales...........................	Tuggurt.	
tons, laine, beurre.........	Numéraire..........................		
e fabriquées par les femmes, les.	H'enna, laine, brute, cotonnades, numéraire.		
CER, chef-lieu.			
brute, graisse...........	Dattes, étoffes de laine.	Temâcin.	Les habitants de Temâcin voyagent peu; mais un grand nombre de tribus viennent y faire du commerce.
, beurre................	Merceries, numéraire.	Les deux T'aibat.	

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUES	
	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	DU
ARRONDISSEMENT D'OUÂREC					
Ouâregla (ville)		Tuggurt			
		R'ârdéia			
Sa'ïd-'At'ba (tribu)		Djebel-'Amour		Au printemps	Fin d
Cha'amba (tribu)		T'aïbat de l'Est		Hiver et printemps.	
		Le groupe central de Temâcîn.		*Idem*	
		R'ârdéia		En tout temps	
		Metlili		Au printemps	Milie
		El-Abied'-Sidi-Cheikh.		*Idem*	*Idem.*
			El-Gole'a	*Idem*	*Idem.*
			Timîmoun	*Idem*	*Idem*
			Gourâra	*Idem*	*Idem.*
			Les autres marchés de l'oasis de Touât.	*Idem*	*Idem.*
			R'dâmes		
Mekhâdma (tribu)		Ouad-Mzâb		Hiver	
	Marché de Lôh'a près de Tiâret.			Été	
		Djebel-K'sên		Printemps	
		El-Abied'-Sidi-Cheikh.		*Idem*	
ARRONDISSEMENT DU ZI					
CANTON I					
Biskra (ville)	Constantine			Au printemps	
	Djebel-Aourès			En tout temps	
		Villages du Zibân		*Idem*	
		Tuggurt		En hiver	
Sidi-'Ok'ba (ville)	Constantine			En tout temps	
		Tuggurt			
		Khenguet-Sidi-Nâdji			
Khenguet-Sidi-Nâdji (ville)	Tunis			Fin du printemps.	
	Beni-Oudjâna (Djebel-Aourès).			En été, au retour de Tunis.	
	Constantine			En tout temps	
En-Nemîla (tribu)		Ouad-Souf		Commencement de l'automne.	
Oulâd-'Amer (tribu)		Sidi-'Ok'ba (Zibân)		En tout temps	
		Ouad-Souf		Commencement de l'automne.	
		Liâna (Zibân)		En tout temps	
El-Akhd'ar (tribu)		Zrîbt-el-Ouad		*Idem*	
		Villes du Zibân		*Idem*	

)UÂREGLA, chef-lieu.

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
de laine, numéraire.............	Huile, blé éventuell[t], mercer., art. de Tunis.		
, étoffes de laine, sel.............	Céréales, moutons, laine brute, beurre.		
, étoffes de laine.................	Céréales, moutons, laine, beurre.		
ns, laine, graisse.................	Dattes, étoffes de laine..................	Ouâregla.	
ns, laine, beurre..................	Céréales, huile........................	Ouâregla.	
, étoffes de laine..................	Céréales, huile, moutons éventuellement...		
....	Céréales, laines.......................		
de laine..........................	H'enna, salpêtre, alun.................		
....	*Idem*................................		
....	*Idem*................................		
....	H'enna, salpêtre, alun, *k'aguig*[1].........		
de laine, numéraire...............	H'enna, salpêtre, alun, nègres...........		
....	Poudre d'or (teber), nègres............		
, étoffes de laine, sel.............	Céréales, armes, poudre................		
, étoffes de laine..................	Céréales, laines.......................	Beni-Isguen, ville de l'Ouad-Mzâb, et Ouâregla.	
....	Céréales, laines, moutons, beurre.......		
....	*Idem*................................		

[SKRA, chef-lieu.

IENTAL.

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
, poivre, dattes, étoffes de laine.....	Objets de chaussure et de harnachement, cotonnades, soieries, parfumeries, blé.		
....	Blé, orge, ail, fruits secs.		
, poivre, olives, huile.............	Laine brute, moutons, beurre, étoffes de laine.		
, poivre, huile, tapis de h'alfa, ail..	Indigo, lek (*ilex coccifera*), tartre, alun, étoffes de laine, calottes rouges de Tunis.		
, poivre, dattes, étoffes de laine.....	Graisse, beurre, bœufs, cotonnades, soieries, parfumeries.		
....	*Idem*.		
....	*Idem*.		
aire............................	Essences, cotonnades, soieries.		
s, cotonnades, soieries............	Blé, orge, moutons, bœufs.		
de laine, dattes..................	Numéraire et chaussures dites *belr'a*.		
s..............................	Tabac, dattes, soieries et parfumerie de Tunis.	Les deux villages d'El-Fîd'.	
....	Dattes.		
....	Dattes, tabac, articles de Tunis...........	*Idem*.	
aire............................	Bois de charrue.		
....	Résines (k'et'rân), tabac.		
ns, chevaux, chameaux............	*Idem*................................	*Idem*.	

[1] Substance dont nous ignorons le nom en français.

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport — DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	ÉPOQUES — DU DÉPART.	D
				CANTON DU ZÂB OCCI	
Bouchagroun (ville)	Constantine			Fin du printemps.	
Za'd'cha (ville)	*Idem*			*Idem*	
Lichâna (ville)	*Idem*			*Idem*	
Farfâr (ville)	*Idem*			*Idem*	
T'ôlga (ville)	Constantine et Alger.			En tout temps	
		Bou-Sa'da		*Idem*	
		Tuggurt		En hiver	
Abel-ben-'Ali (tribu)		Sidi-'Ok'ba (Zibân)		Éventuel	
	Constantine			Printemps	Auto
		Tuggurt et l'Ouad-Souf.			
R'ommera (tribu)	Constantine			*Idem*	Auto
		T'ôlga (Zibân)		En tout temps	
		Tuggurt		En hiver	
El-'Omour (tribu)		Bou-Sa'da (El-H'od'na).		Automne	
Kelât'ma (tribu)	Constantine			Printemps	Auto
		Biskra et Sidi-'Ok'ba.		En tout temps	
		Tuggurt		En hiver	
Oulâd-Nâc'er (tribu)		Biskra et Sidi-'Ok'ba.		En tout temps	
		Bou-Sa'da (El-H'od'na).		Février	Mar
				Suite du ZÂB OCCI	
Lioua (ville)	Constantine			Commenc' de l'ete.	
		T'ôlga (Zibân)		En tout temps	
		Biskra et Sidi-'Ok'ba.		*Idem*	
		Oulâd-Djellâl et Sidi-khâled.		*Idem*	
		Bou-Sa'da (El-H'od'na).		*Idem*	
Oulâd-Djellâl (ville)	Constantine			Au printemps	À l'
		Biskra, Sidi-'Ok'ba et T'ôlga (Zibân).		En tout temps	
		Bou-Sa'da (El-H'od'na).		En hiver	
		Tuggurt			
Sidi-Khâled (ville)	Constantine				
		Bou-Sa'da	Même commerce que la ville de Oulâd-Djellal		
		Tuggurt			

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts	OBSERVATIONS.
DU NORD.)			
de laine	Cotonnades, soieries, chaussures, articles de mercerie et de parfumerie.		
	Idem.		
	Idem.		
	Idem.		
s de laine	Étoffes de coton, lek pour la teinture (*ilex coccifera*), calottes rouges de Tunis, soieries, parfumerie.		
	Huile d'olive, laine, beurre.		
s, légumes secs	Dattes de première qualité (deglet-en-nour), garance.		
	Céréales.		
s de laine	Chevaux, céréales, légumes secs,	Les villes du Zâb occidental, région du Nord.	
umes secs, tapis	Dattes de première qualité, h'aïk' fins, chaussures de peau dites *belr'a*.		
ne fabriquées par les femmes, du Djerîd, poivre, h'enna,	Céréales, légumes secs, laine brute, moutons, chevaux, fusils.		
	Essences et objets de luxe.		
gumes secs, substance appelée	Pains de dattes confites (r'âres), dattes de première qualité (deglet-en-nour).		
re, dattes	Céréales.		
re, dattes, étoffes de laine	Céréales, bernous grossiers	Lichâna et T'ôlga.	
umes secs	H'enna, poivre, h'aïk' fins.		
	Étoffes de laine, calottes rouges de Tunis, chaussures de peaux dites *belr'a*, soieries, dattes de première qualité.		
beurre, moutons	Céréales	Bouchagroun et T'ôlga.	
uvertures de laines, h'aïk' bon	Laine brute, beurre, moutons.		
DU SUD.)			
s de laine	Céréales.		
les, armes venues de Tunis	Moutons, laine brute, beurre.		
moutons, beurre, poudre	H'enna, poivre, olives, huile.		
vre, h'enna, dattes, poudre	Étoffes de laine, laine brute, moutons, beurre.		
	Moutons, céréales, laine, beurre.		
s de laine	Céréales.		
ne, beurre	Dattes.		
s de laine	Céréales.		
	Dattes, étoffes de laine, chaussures.		

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUE[S]	
	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	• I
				Suite du ZÂB OCCI[DENTAL]	
CHERFA (tribu)	Constantine			Au printemps	En
OULÂD-'OGÎS (tribu)	Constantine			Idem	Ide[m]
OULÂD-SÂCI, tribu, fraction des Oulâd-Naïl.	'Aïn-Tlâta, marché des Rbéia, marché de Lôh'a.			Idem	Ide[m]
		El-Guerâra		Fin de l'hiver	Au
		Tuggurt		En hiver	Revi[…] té[…]
		Bou-Sa'da		En automne	Idem
OULÂD-H'ARKÂT, fraction des Oulâd-Naïl.		Bou-Sa'da		Idem	Idem
SELMIIA (tribu)	Constantine et les environs.			Au printemps	En
RAH'MÂN (tribu)	Idem				Idem
BOUAZÎD (tribu)	Idem				Idem
		Tuggurt		Idem	
		T'ôlga et Oulâd-Djellâl.		En tout temps	
				ARRONDISSEMENT D'EL-OU[…]	
ES-S'AH'ÂRI (tribu)	Constantine			Printemps	Aut[…]
		Biskra		Automne	Revin[…]
OULÂD-ZEÏÂN (tribu)	Constantine			Printemps	Aut[…]
	El-Gant'ra			Idem	Idem
		Biskra		Automne	[illegible]
		Chettma			[illegible]

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
I DU SUD.)			
re, dattes, étoffes de laine....	Céréales, laine brute, beurre, cotonnades, soieries, parfumerie, articles de Tunis.	Les villes du Zâb occidental, région du Sud.	
....	*Idem.*	Aoumâch.	
ne, et particulièrement le feldja, it les tentes.	Céréales, chevaux.		
orge, beurre, huile..........	Vêtements de femmes, numéraire.........	Oulâd-Djellâl et Sidi-Khâled.	
ne, beurre, céréales en petite	Dattes, étoffes de laine, numéraire.		
ites......................	Huile, céréales.	*Idem.*	
....	*Idem.*		
s de laine.................	Céréales, bernous épais des Beni-'Abbès, beurre, graisse, moutons, chameaux.....	*Idem.*	
....	*Idem*................................	*Idem.*	
....	Céréales, cotonnades, soieries, articles de Tunis, numéraire....................	El-'Amri.	
....	Dattes, étoffes de laine.		
étoffes de laine, moutons, beurre,	Numéraire.		

INE D'EL-OUT'ÂÎA, chef-lieu.

s de laine, poivre, h'enna....	Céréales, légumes secs, beurre, cotonnades, chaussures, articles de toilette.	El-Gant'ra.	
ises provenant de Constantine.	Les marchandises destinées pour Constantine.		
s de laine, h'enna, poudre....	Céréales, légumes secs, cotonnades, articles de toilette.		
....	Céréales.	Les villages d'El-Brânis, de Drou'eu et de Beni-Suik.	
[illegible], cotonnades, mercerie.	Dattes, étoffes de laine, poivre.		
....	H'enna.		

II. RÉGION

VILLES ET TRIBUS principales	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUES	
DE L'ARRONDISSEMENT.	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	DU

ARRONDISSEMENT DE L'OUAD-M

R'ârdêia (ville)...	...	Les Oulâd-Sidi-Cheikh et les tribus de leur dépendance.	...	...	...
	Titeri et beylik d'Oran, par les Mgân, les Oulâd-Aiâd et les S'ah'âri.	...	...	...	...
	...	Bou-Sa'da par les Oulâd-Nail.	...	En été...	...
	...	Ouad-Rir' et Ouad-Souf par les tribus de ces oasis.	...	En hiver...	...
	...	Ouâregla, par les tribus de cette oasis et de l'Ouad-Mzâb.	...	*Idem* ...	...
	...	...	Soudan, par les Touâreg et les Cha'amba.	...	...
Oulâd-Ia'k'oub-ez-Zerâra (tribu)	Beylik d'Oran...	...	...	Printemps...	Autom
El-Guerâra (ville)...	...	Bou-Sa'da par les Oulâd-'Aïça (fraction des Oulâd-Nail).	...	En mai...	S'en ret sitôt.
	Le beylik d'Oran par les Arba', tribu de l'oasis des K's'our.	...	...	...	...
	...	Oasis de Temâcin par les tribus de cette oasis.	...	Automne et hiver.	...
Mekhâlif-el-Djerb (tribu)...	...	Berr'iân...	...	Tous les jours...	...
Metlîli (ville)...	...	Ouâregla...	...	En tout temps, excepté au mois de mai.	...
		Brizina et El-Abied'-Sidi-Cheikh.	...	En tout temps...	...
		Les villes de l'Ouad-Mzâb.	...	*Idem* ...	...
		...	Timîmoun dans l'oasis de Touât, par El-Gole'a.	Quatre ou cinq fois par an.	...
Cha'amba (tribu)...	...	Les villes de l'Ouad-Mzâb.	...	En tout temps...	...
		Lôh'a dans le beylik d'Oran.	...	...	...

RA CENTRAL.

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
IA, chef-lieu.			
laine, articles de Tunis, meules mes fabriquées à Tunis.	Marchandises du Maroc, nègres, h'enna, essences; mercerie et quincaillerie anglaises venues par Gibraltar; t'fol (terre à foulon), salpêtre, soufre.		Les meules à main proviennent du Djebel-K'et'ar dans le kaïdat de Gafs'a (régence de Tunis); cette montagne fournit aussi des pierres à fusil.
fumerie, armes, poudre, dattes, ussures de peau dites *belr'a*, co- soieries, articles de harnache- ir de Tafilelt (filâli).	Céréales, laine brute. Moutons, beurre.		
....	Mêmes articles, plus l'huile d'olive provenant de la Kabilie indépendante, et les grands plats en bois appelés *gâça*, travaillés dans le même pays.		
e brute, moutons, beurre.....	Étoffes de laine, articles de Tunis, dattes, essences, cotonnades, soieries, tabac, meules à main, vaisselle de faïence.		
....	Étoffes de laine, articles de Tunis, dattes, essence, cotonnades, soieries, poudre d'or, sel, armes.		
rre, tartre, alun............	Nègres, poudre d'or.		
ents de laine...............	Céréales..............................	R'ârdéia et Lelmâia.	
s de laine..................	Huile d'olive en grande quantité, laine brute, moutons, céréales, beurre.		
....	Laine brute, moutons, céréales, beurre.		
iéraire.....................	Dattes, étoffes de laine.		
....	L'espèce de truffes appelée *terfas*, les fruits du lotus, des pommes de pistachier (khed'iri)	Borr'iân.	
se, beurre, moutons, viande s de laine ordinaire, numéraire.	Dattes, étoffes fines de laine du Djerid.		
s de laine..................	Céréales, laine brute, moutons.		
s de laine, beurre, moutons; tuellement.	Laine, blé, orge, moutons; le tout éventuellement.		
re noir, tartre, alun, kemmoun, sences, musc, koh'ol (sulfure ?), bernous, calottes rouges.	H'enna, nègres, salpêtre en pain, poudre d'or.		
raire, plumes d'autruche.....	Huile, articles de quincaillerie et de toilette, viande salée.	Metlili et El-Gole'a.	
s de laine..................	Céréales, laine brute, moutons...........		

oun et le kerouia sont deux substances dont nous ignorons les noms en français.

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport — DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	ÉPOQUES — DU DÉPART.	D
ARRONDISSEMENT DES OULÂD					
Oulâd-'Aïça (tribu)........	....	Tuggurt et Temâcîn .	....	Une fois par an..	.....
	....	L'Ouad-Mzâb, et la ville d'El-Ar'ouât'.	....	En automne.....	.....
	....	Bou-Sa'da..........	....	En été..........	.....
	....	Lioua (Zîbân)	....	En tout temps ...	.....
	....	Ouad-Souf.........	....	Un peu avant l'été.	.....
	Les Rbéia (Titeri)...	....	....	Le dimanche.....	.....
	Les Adaôra (*idem*)...	....	....	Lundi et jeudi...	.....
	Les Oulâd - Mokhtâr (*idem*).	....	....	Le mardi........	.....
	Les Oulâd-'Ênân (*id.*)	....	....	Le mercredi	.....
Oulâd-si-Moh'ammed (tribu)...	....	Ouad-Mzâb.........	....	Une fois par an, en automne.	En h
	Les Oulâd-Mokhtâr et les autres marchés du beylik de Titeri	....	....	....	.....
	....	Bou-Sa'da..........	....	En tout mps ...	.....
	....	El-Ar'ouât'.........	....	*Idem*..........	.....
Oulâd-Sâci (tribu)...........	Les Rbéia..........	....	....	Printemps.......	Autom
	Les Oulâd-Mokhtâr..	....	....	*Idem*...........	*Idem*.
	Le marché de Lôh'a (beylik d'Oran).	....	....	*Idem*...........	*Idem*.
	....	El-Guerâra.........	....	Fin de l'hiver....	Print
	....	Tuggurt...........	....	Hiver............	......
	....	Bou-Sa'da..........	....	Automne........	......
ARRONDISSEMENT D'EL-H'O					
Bou-Sa'da (ville).............	Monts Ouennour'a...	....	....	En tout temps....	......
	Les Beni-'Abbês et les Beni-Ourt'ilân.	....	....	*Idem*..........	......
	Constantine.........	....	....	*Idem*...........	......
	Alger et Médéa.....	....	....	*Idem*......	

MARCHANDISES		LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
PORTÉES.	IMPORTÉES.		
E D'EL-MEH'AGUEN, chef-lieu.			
outons, bernous grossiers.	Dattes, étoffes fines de laine, essences, garance	Demmed, Bou-Sa'da et Ed-Dis.	
, laine brute, moutons...	Dattes, vêtements de laine, chameaux		
provenant de l'Ouad-Rir' âb.	Les marchandises du Tell destinées pour l'Ouad-Rir' et l'Ouad-Mzâb		
ux, laine brute	Dattes, céréales, poivre, h'enna, poudre...		
utons, chameaux, céréales	Dattes, vêtements de laine, fusils		
aine	Céréales, laine brute		
....	*Idem*		
....	*Idem*		
....	*Idem*		
, laine brute, beurre, mou-	Dattes, étoffes de laine, nègres, fusils, pierres à feu, soufre	La bourgade de Châref et les silos de 'Aïn-H'aouâs'	
provenant de l'Ouad-Mzâb.	Les marchandises destinées à l'Ouad-Mzâb...		
ur chameaux et mulets, , laine brute, moutons, rayés (h'anbel), couver- (djellâl), musettes de che- t en laine.	Objets d'armement, de harnachement et d'équipement, poudre, bois de fusils		
glands doux, moutons...	Dattes, étoffes de laine	Les villes d'Oulâd-Djellâl et de Sidi-Khâled, dans l'arrondissement du Zibân.	
au de tentes	Céréales, chevaux		
....	*Idem*		
....	*Idem*		
te, beurre, huile	Vêtements de laine		
urre, céréales	Dattes, étoffes de laine		
....	Huile, céréales		
, chef-lieu.			
grossiers, dattes, sacs de our tentes, h'enna.	Céréales.		
ttes, cordes en poil de cha- de laine pour les femmes.	Figues, raisins secs, huile, bernous grossiers, platines de fusils, grands plats de bois, petites tables en bois, bois de fusils.		
....	Articles de toilette, cotonnades, soieries, tabac.		
dattes, gazelles, plumes es à carder (kerdâch).	Articles de luxe, étoffes de coton et de soie, koh'ol pour la toilette des femmes, parfums, essence de rose, musc de civette (sebed); objets de teinturerie, lek, kermès, tartre, alun, épices, clous de girofle, safran, papier et divers produits européens.		

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUES	
	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	DU
			Suite de l'ARRONDISSEMENT D'EL-H'(		
Suite de Bou-Sa'da (ville)		El-Ar'ouât'			
		R'ârdêia et l'Ouad-Mzâb.			
El-Hâmel (village)	Les Adaôra et les Rbêia.			En tout temps	
		Bou-Sa'da		Idem	
		Biskra		En automne	Revien
Msîla (ville)		Bou-Sa'da		En tout temps	
	Alger			Idem	
	Constantine			Idem	
Mdoukâl (ville)		Biskra			
	El-Gant'ra				
		Bou-Sa'da		En tout temps	
	Montagne du Bou-T'â-leb.				
		Msila			
Oulâd-Mâd'i (tribu)		Bou-Sa'da Msila Ed-Dîs		En tout temps	
		Les Oulâd-Nedja' et les Oulâd-'Adi.		Idem	
Oulâd-Debbâdj (tribu) Souâma' (1re fraction)		Bou-Sa'da, Msila et les Oulâd-Nedja'.		Bou-Sa'da, souvent; Msil en temps; Oulâd-Nedj jours.	
Oulâd-'Abd-er-Rah'mân (2e fraction).	Bou-T'âleb			En tout temps	
		Mdoukâl Msila		Idem	
		Les Oulâd-Nedja' Biskra		En automne et en hiver.	Revien
Oulâd-Sah'noun (3e fraction)	Fréquentent les mêmes marchés			Idem	
Oulâd-Sidi-Brahîm (marabouts).		Bou-Sa'da		En tout temps	
	Monts-Ouennour'a			Idem	
	K'ala', chef-lieu des Beni-'Abbès (Kabilie).			Idem	

MARCHANDISES ...ORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
A, chef-lieu.			
is, petites tables en bois,	Dattes, h'aïk' d'hommes, cuirs du Maroc.		
ns grossiers fabriqués par ...les, légumes secs, plomb ·T'âleb par les Kabiles, petites tables en bois tra-	H'aïk' d'hommes et de femmes, chemises de laine dites *gandoura*, chaussures de peaux dites *belr'a*, poudre de Brizina, chapeaux à larges bords en feuilles de palmier, cuirs du Maroc, plumes d'autruche.		
u Zibân, étoffes de laine, étoffes de tentes.	Céréales, bœufs.		
el apporté des salines de h'alfa.	Étoffes de laine prises à crédit chez les négociants de Bou-Sa'da.		
....	Dattes.		
fabriqué par les Kabiles,	Graisse de mouton, laine, beurre.		
éraire.................	Cuirs du Maroc, soie, fil d'argent, fil ordinaire et autres articles de mercerie.		
chaussures, objets de harquipement.	Soie, tabac, gros cuirs.		
....	H'enna, huile, dattes, étoffes de laine, objets de mercerie.		
....	Céréales, étoffes de laine.		
offes de laine, plomb pro- 'âleb, brosses à carder fa- Bou-T'âleb.	Graisse, laine, beurre, étoffes de tentes (feldja).		
offes de tentes, vêtements	Plomb, brosses à carder.		
ndises achetées sur les au-	Numéraire.		
tentes................	Dattes, vêtements de laine, produits du Sahara..............................	Les bords de l'Ouad-ech-Chelâl.	
....	*Idem*..............................		
(leben), beurre, bois...	Dattes, étoffes de laine..................	Plaine de Mâlah'-ou-Msîf, Msila, K'ala't-bel-H'ammâd'.	
du Sahara............	Produits de l'industrie kabile............	Djou'âm-el-Mogra et Mdoukâl.	
....	Divers articles de consommation journalière..		
....	Dattes..............................		
...merce...		Silos sur l'Ouad-Bit'âm..	
...es, légumes secs, huile.	Dattes et étoffes de laine.................	La ville de Dis et le village de Ben-Nzô.	
....	Figues et légumes secs....................		
ine..................	Huile, bernous à larges raies fabriqués par les Beni-'Abbès, platines de fusils, grands plats de bois, et tous les ustensiles en bois de façon kabile.....................		

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUES	
	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	DU
	Suite de l'ARRONDISSEMENT D'EL-H'O				
Es-Slâmât (tribu)...........	....	Bou-Sa'da..........	....	En tout temps....	......
	Les 'Arib..........	....	....	....	......
Oulâd-Sidi-Hazrech (tribu)...	Fréquentent les mêmes marchés..			....	......
Oulâd-'Ali-ben-Daoud (tribu).	....	Bou-Sa'da..........	....	....	......
	Les 'Arib dans la plaine de Hamza.	....	....	....	......
	Monts Ouennour'a...	....	....	*Idem*	......
	Plaine de la Medjâna.	....	....	....	......
Oulâd-Sidi-'Aïça de l'Est (marabouts).	Hamza............	....	....	Le lundi........	......
	Les Adaôra..........	....	....	Lundi et jeudi....	......
	Les Rbéia..........	....	....	Le dimanche.....	......
	Les Oulâd-'Elân.....	....	....	Le lundi........	......
	....	Bou-Sa'da..........	....	....	......

MARCHANDISES. EXPORTÉES.	MARCHANDISES. IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
U-SA'DA, chef-lieu.			
les	Étoffes de laine, dattes	Silos sur l'Ouad-el-Ma'môra.	
	Cotonnades européennes, figues et raisins secs provenant des Kabiles		
le même genre de commerce que les Slâmât		Silos autour du marabout de Sidi-Hasrech.	
ne les Slâmât	Comme les Slâmât	Silos dans les ruines de Tarmount et à Bou-Mrira.	
. et produits du Sahara	Céréales		
	Idem.		
s chameau (oubar), et les produits du ara.	*Idem*		
., vêtements de laine, étoffes pour tentes acs de charge.	*Idem*	Silos autour des deux marabouts de Sidi-'Aïça.	
	Idem		
	Idem		
	Idem		
ies.	Dattes, vêtements de laine, étoffes de tentes, sacs pour le chargement des chameaux		

III. RÉGIO

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport			ÉPOQUES	
	DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	DU DÉPART.	DE
ARRONDISSEMENT DES K'					
El-Ar'ouât' (ville)	...	Ouad-Mzâb	...	En tout temps	...
	Médéa et Alger	...	...	Au printemps	...
	Les Oulâd-Aiâd (le mercredi).	...	...	*Idem*	...
El-H'aouîta (village)	Marché de Lôh'a (beylik d'Oran)	...	...	...	...
	...	Ouad-Mzâb	...	...	...
El-Arba' (tribu)	Les Oulâd-Aiâd (beylik d'Oran).	...	...	Au printemps	En a
	Les Djendel (*idem*)	...	...	*Idem*	*Idem*
	Les Mechra (*idem*)	...	...	*Idem*	*Idem*
	...	Ouad-Mzâb	...	Fin de l'automne	...
	...	Tuggurt et Temâcin	...	En hiver	...
	...	Ouâregla	...	*Idem*	...
Oulâd-'Aïda (tribu)	...	El-Ar'ouât'	...	Tous les jours	...
El-Harazlia (tribu)	...	Tuggurt et Temâcin	...	En hiver	...
		Ouad-Mzâb	...	Au printemps	...
	...	Ouâregla	...	En hiver	...
ARRONDISSEMENT DU DJEBEL-'A					
Oulâd-Mimoun (tribu)	Marché de Lôh'a (beylik d'Oran).	...	...	Au printemps	En a
	...	Ouad-Mzâb	...	En hiver	...
	...	Tuggurt	...	*Idem*	...
	...	El-Ar'ouât'	...	En tout temps	...
	...	Djebel-S'ab'âri, chez les Oulâd-si-Mo-h'ammed (Oulâd-Naïl).	...	...	...
'Adjâlât (tribu)	Mêmes marchés	...	...	...	...
Oulâd-Sidi-en-Nâc'er (marabouts)	*Idem*	...	...	...	
Abel-Ouiâkel, ensemble de plusieurs villages et tribus.	...	Ouad-Mzâb	...	...	
	Marché du beylik d'Oran.	...	...	...	

HARA OCCIDENTAL.

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
AR'OUAT', chef-lieu.			
s, fèves sèches	Dattes, étoffes de laine.		
étoffes de laine	Céréales, fèves sèches.		
...	*Idem.*		
étoffes de laine	Céréales.		
s	Dattes, étoffes de laine.		
étoffes de laine	Céréales, laine brute		
...	*Idem*		
...	*Idem*	El-Ar'ouât', K's'îr-el-H'îrân et El-'Assafiia.	
s, beurre, laine, fèves sèches, mou-	Dattes, étoffes de laine		
ge, beurre, laine, moutons	Dattes, étoffes de laine, mercerie, fusils		
s, moutons, laine brute, beurre	Dattes, étoffes de laine		
eurre, laine, bois, et tous les objets nsommation journalière.	Numéraire	Djebel-el-Azreg.	
ge, beurre, laine, moutons	Dattes, étoffes de laine, mercerie, fusils		
espèce de truffes), et khed'iri (pommes stachier).	Étoffes de laine	El-Ar'ouât' et El-Guerâra.	
s, moutons, laine brute, beurre	Dattes, étoffes de laine		
TRIBU DES OULÂD-MÎMOUN, chef-lieu.			
s, dattes, étoffes de laine	Céréales		Toutes les populations du Djebel-'Amour reconnaissent la tribu des Oulâd-Mîmoun pour suzeraine.
céréales, moutons, beurre, bois de ruction, fromages du pays appelés . fèves sèches, tapis longs fabriqués la montagne, maïs (bechna).	Dattes, étoffes de laine, armes, poudre, nègres	El-R'icha et T'aouiâla.	
s, laine, moutons	Dattes, étoffes de laine, armes		
s, laine, moutons, bœufs	Étoffes de laine		
couvertures de laine appelées *k'anbel*	Chevaux, chameaux		
genre de commerce	...	Sidi-bou-Zîd, El-Beïd'a et Bou-'Alem.	
...	...	Stîten et Bou-'Alem.	
beurre, moutons, céréales	Étoffes de laine, dattes, armes	Mok'ta', Bou-'Alem et El-H'ommîd'a.	
de laine, dattes	Céréales		

VILLES ET TRIBUS principales DE L'ARRONDISSEMENT.	MARCHÉS avec lesquels elles sont en rapport — DANS LE TELL.	DANS LE SAHARA.	DANS LE DÉSERT.	ÉPOQUES — DU DÉPART.	DU
ARRONDISSEMENT DU SÊR					
Oulâd-Sidi-'Aîça de l'Ouest, tribu de marabouts.	Alger (avant la guerre).			En été.	En au
		El-Ar'ouât'.		En automne.	Revien
El-Bouaich (tribu).	Les marchés du bas Chélif et ceux des Oulâd-Aïâd.			En été.	En au
		Ouad-Mzâb.		En automne.	Rentr
Oulâd-Cha'ïb (tribu).	Les Oulâd-Aïâd.			En été.	En au
		El-Ar'ouât'.		En automne.	Rentr
		Metlili et R'ârdéia.		*Idem*.	*Idem*.
Oulâd-Khelîf (tribu).	Les Oulâd-Aïâd.			En été.	En au
	Les Oulâd-el-Akred.			*Idem*.	*Idem*.
		El-Ar'ouât'.		En automne.	Rentr
El-Arbâa (tribu).	Les Oulâd-Cherif (beylik d'Oran).				
		Djebel-K'sân, El-Ar'ouât' et Stiten.			
		Metlili.			
ARRONDISSEMENT DES OULÂD-SIDI-CH					
Oulâd-Sidi-Cheikh (de l'Est).	Le marché de Lôh'a et des Dja'fra.			En été.	En au
		L'Ouad-Mzâb.		Au printemps.	
			Gourâra (oasis de Touât).	En automne.	Restez vivr
Oulâd-Sidi-Cheikh (de l'Ouest).			(*idem*).	*Idem*.	
		Figuig.			
		Bou-Semr'oun.			
		Tafilelt.			
Tribus du Djebel-K'sân.		Metlili.		En automne.	
		Ouâregla.		*Idem*.	
		Djebel-'Amour.		Au retour de Metlili.	

MARCHANDISES EXPORTÉES.	MARCHANDISES IMPORTÉES.	LIEUX où LES TRIBUS ont des propriétés et des entrepôts.	OBSERVATIONS.
PLAINE DE T'AGGUIN, chef-lieu.			
, dattes, étoffes de laine, beurre...	Essences, cotonnades européennes, cuirs du Maroc (filâli), blé, orge..............	Souâgui.	C'est dans la plaine de T'agguin que se tiennent habituellement les tribus suzeraines de cette contrée. Il y aura lieu plus tard à déterminer le centre administratif de cet arrondissement.
handises achetées à Alger.........	Les marchandises destinées pour Alger......		
étoffes de laine...............	Céréales, laine brute..................	Bel-H'ammâd.	
laines brutes................	Dattes, étoffes de laine................		
toffes de laine................	Céréales, laine brute..................	El-R'icha, T'aouiâla, Stiten et Frenda.	
laine brute, beurre............	Dattes, étoffes de laine................		
....	*Idem*...............................		
toffes de laine................	Céréales, laine brute..................		
....	*Idem*...............................		
laine brute..................	Dattes, étoffes de laine................		
étoffes de laine, nègres amenés de a, dans le Djebel-K'sén, par les H'a-; armes et poudre.	Céréales, laine brute, beurre............	El-R'icha, T'aouiâla, Stiten et Frenda.	
handises achetées dans le Tell.....	Les marchandises destinées pour le marché des Oulâd-Cherif....................		
, laine brute, céréales, beurre.....	Dattes, étoffes de laine, numéraire.........		
BIED'-SIDI-CHEIKH chef-lieu.			
toffes de laine, nègres, h'enna....	Céréales, laine brute, moutons, beurre.....	Brizina, Stiten et les villages orientaux des Oulâd-Sidi-Cheikh.	
beurre, laine..................	Étoffes de laine et objets de toilette........		
urre, céréales, moutons.........	Dattes, nègres, étoffes de laine...........		
....	*Idem*...............................	Bou-Semr'oun, Figuig et les deux Chellâla.	
urre, céréales, soie filée........	Étoffes de laine, cuirs de Tafilelt, objets de fabrication européenne................		
....	*Idem*...............................		
....	*Idem*...............................		
moutons, laine brute, beurre....	Dattes, étoffes de laine................	El-R'âçoul et Stiten.	
....	*Idem*...............................		
enna, alun, cuirs du Maroc, nègres.	Céréales, numéraire...................		

NOTES

SUR LE *TIMCHEMT* OU CALCAIRE SAHARIEN, ET SUR LE *MEHARI* OU DROMADAIRE.

NOTE A.

LE *TIMCHEMT* OU CALCAIRE SAHARIEN.

Le timchemt est une substance calcaire employée dans les constructions et dont l'usage paraît circonscrit aux oasis les plus méridionales du Sahara algérien, et à quelques localités du Désert.

Toutes les villes de la dépendance de l'Ouad-Mzâb et d'Ouâregla sont bâties en timchemt. Il en est de même de plusieurs villes de l'oasis de Touât, parmi lesquelles nous avons déjà cité Ins'âlah'. On l'emploie aussi dans quelques villages de la dépendance de Temâcîn, à Dzîoua, à El-'Aleïa, à El-Hadjira et dans les deux T'aïbat. Mais c'est dans l'Ouad-Mzâb que l'usage en est le plus répandu. On le trouve en grande quantité dans les montagnes dont le territoire de cette oasis est hérissé. Ainsi, il en existe une carrière assez considérable dans la montagne voisine du village de Bou-Noura, et appelée *Arâr-mou-Firâr* (la ville des serpents), du nom d'une ville ancienne dont on y voit encore les ruines.

A Ouâregla, le timchemt est fourni par deux carrières situées l'une à une lieue de la ville, dans la plaine; l'autre, dans la colline rocheuse de Ba-Mendîl. A Ngouça, cette substance est aussi appelée *tar'ôri.*

Les habitants de l'Ouad-Mzâb assurent que la présence du timchemt se reconnaît à ce qu'en frappant la terre du pied, elle sonne le creux.

La pierre de timchemt est assez tendre; on l'extrait avec la pioche et on la réduit en morceaux de petite dimension; on forme alors un

bûcher composé de couches alternatives de bois de palmier et de fragments de pierre et on y met le feu. Au bout de vingt-quatre heures le bois est consumé et la pierre cuite.

Le timchemt, qui était d'une couleur ou jaune ou rougeâtre au sortir de la carrière, devient blanc quand il a subi l'action du feu.

On le réduit alors en poussière et on l'emploie comme le plâtre.

Dans la plupart des localités, on se sert de la pierre brute comme pierre à bâtir et de la pierre cuite comme mortier.

Il en est d'autres, à T'aïbat de l'Ouest, par exemple, où l'on forme des briques en coulant le timchemt dans un moule et le laissant durcir. Ces briques sont appelées *tazlouk'ît,* mot berbérisé qui signifie *agglutination*. Dans ce cas, le timchemt fournit tout à la fois les briques et le mortier.

Il paraît que le timchemt acquiert en séchant une grande cohésion. Plusieurs habitants de l'Ouad-Mzâb assurent que dans les démolitions d'anciennes murailles les pioches font feu sur le mortier durci.

Le timchemt diffère du plâtre et de la chaux, car dans plusieurs villes on fait usage de ces deux substances, que les habitants distinguent de la première.

NOTE B.

LE *MEHÂRI* OU DROMADAIRE.

Les habitants du Sahara ne parlent qu'avec admiration des qualités brillantes du mehâri; il est le sujet d'une foule de traditions populaires, racontées de la meilleure foi du monde par les Arabes, avec cet amour du merveilleux qui forme un des principaux traits de leur caractère.

Suivant l'opinion généralement répandue, le mehâri hérite de la nature de sa mère, quelle que soit d'ailleurs celle du père. Ainsi, il est capable de parcourir, entre le lever et le coucher du soleil, autant de fois l'espace d'une journée de marche que la mehâria dont il tient la vie. L'estimation de la valeur des femelles est donc une chose fort importante.

Cette valeur se partage en dix degrés, qui constituent les quartiers de noblesse de l'animal. Depuis le simple chameau qui chaque jour fait son étape, jusqu'au *'achâri,* capable de fournir dix étapes dans un

seul jour, les degrés intermédiaires se distinguent par les noms suivants. Le dromadaire qui peut parcourir dans une seule journée l'espace de 2 journées de marche s'appelle..... *teni*.

Celui qui parcourt l'espace de 3 journées, *tlâti*.

4........ *arba'ï*.
5........ *khemâci*.
6........ *sedâci*.
7........ *seba'ï*.
8........ *temânïï*.
9........ *teça'ï*.
10....... *'achâri*.

Quoique les brillantes facultés du mehâri soient considérées comme un don de la nature, comme un privilége de la naissance, les Arabes comptent beaucoup sur l'éducation pour en développer le germe. Voici à cet égard les bruits populaires du Sahara.

A peine l'animal est-il sorti du sein de sa mère, qu'on l'enterre dans le sable jusqu'au ventre, afin que ses jambes, encore faibles et délicates, ne se déforment pas sous le poids du corps. Durant quatorze jours, il reste emprisonné de cette manière. Pendant ce temps, le beurre est le seul aliment qu'on lui présente; le quatorzième jour, on lui donne un peu de lait maternel, et durant cinq jours encore, le régime du beurre recommence. A l'expiration de cette nouvelle période, l'animal reçoit encore un peu de lait.

A la fin du premier mois, le mehâri obtient la liberté, ou pour mieux dire, il change de prison. Il sort de ses langes de sable, et alors du moins il peut s'ébattre et suivre sa mère; mais on commence à le sangler, et il conserve cet état de gêne pendant trois mois. A la sangle succède l'anneau de fer appelé *r'ecen*, auquel s'attache la bride : on le passe au nez de l'animal, qui le conserve toute sa vie.

A cette éducation, qui peut être regardée comme de première nécessité, succède l'éducation d'agrément et de luxe, qui a pour objet d'exercer et de développer l'intelligence du dromadaire. Il apprend alors à deviner, à prévenir les volontés et jusqu'aux fantaisies de son maître. Si celui-ci jette son mezrag en avant, il faut que l'animal s'élance assez vite pour laisser au cavalier le temps de ressaisir l'arme dans sa chute. Si, au milieu d'une course impétueuse, le maître plante tout à coup son mezrag dans le sable, il faut que l'animal,

sans autre avertissement que le mouvement du cavalier, tourne autour de ce point fixe jusqu'à ce que la lance ait été relevée, et c'est alors seulement qu'il reprend la ligne droite, sans ralentir sa vitesse. Si le cavalier tombe blessé dans le combat, le mehâri s'arrête aussitôt à côté du corps de son maître; il l'interroge d'un œil inquiet, et s'il respire encore, s'il lui reste assez de force pour faire un signe, le serviteur docile et intelligent s'abaisse pour l'aider à remonter.

Le Targui apporte le plus grand soin à cette seconde éducation de son coursier. Il s'accoutume à lui parler et l'animal distingue bientôt, dans les diverses inflexions de la voix, l'intention qui les a dictées. Sur un mot, sur un signe, il ploie les genoux, les redresse, salue, embrasse ou part. Emporté dans son mouvement rapide, il lui suffit d'un mot pour le ralentir ou l'arrêter.

A toutes ces qualités, le mehâri joint encore la douceur; les enfants jouent entre ses jambes sans la moindre crainte ni le moindre danger. Il a, de plus, sur le chameau ordinaire l'avantage de ne faire entendre aucun cri désagréable.

Mais l'agilité et la docilité sont les deux vertus qui excitent surtout l'admiration des Sahariens. On raconte un grand nombre d'exemples de la vitesse du mehâri. Mais le plus souvent ce sont des ouï-dire : on a vu le témoin, mais non le fait. En voici un toutefois que plusieurs habitants de Ouâregla m'ont assuré avoir vu eux-mêmes.

Un certain Hâdji-Moh'ammed, de la tribu des Sa'ïd-'Atba, près d'Ouâregla, était possesseur d'un *arba'ï* (dromadaire à 4 journées) qu'il n'avait jamais eu occasion de mettre à l'épreuve. Un jour il fut chargé par le cheikh de la tribu de porter une lettre à Ben-Djellâb, le cheikh de Tuggurt. La distance entre cette ville et Ouâregla est de 170 kilomètres en ligne droite. Il partit donc un matin, et le lendemain, au coucher du soleil, il était de retour. Lorsqu'on le vit reparaître sitôt, mille conjectures se formèrent; on pensa d'abord qu'un accident lui était survenu en route et l'avait forcé de rebrousser chemin. Mais Moh'ammed eut bientôt dissipé tous les doutes en montrant à ceux qui l'entouraient le cachet de Ben-Djellâb.

Un jour les Cha'amba dirigèrent une r'âzia contre les Touâreg, et revinrent chargés de butin; ils marchèrent huit jours de suite, et le neuvième, rassurés par la distance qui les séparait de leurs ennemis, ils s'arrêtèrent pour procéder au partage de la *r'enîma*. Ils se livraient

tranquillement à cette opération, lorsque les Touâreg, montés sur leurs dromadaires, apparurent tout à coup comme un ouragan, et, avant que les Cha'amba eussent eu le temps de se reconnaître, reprirent tout ce qu'ils avaient perdu.

Telle est l'opinion que l'on se forme généralement des dromadaires dans le Sahara; mais les gens de R'dâmes, qui sont en position de connaître la vérité, à raison de leurs rapports fréquents avec les Touâreg, assurent que tous ces faits sont exagérés. Les noms de sedâci et 'achâri sont, suivant eux, des inventions populaires qui ne reposent sur aucune base réelle. Les dromadaires, disent-ils, sont comme les chevaux; il y en a de bons et de mauvais. Mais jamais ils ne font plus de quatre étapes en un jour. On n'en exige cinq que pour sauver sa vie, et il est rare que l'animal résiste à une aussi rude épreuve. Il faut alors marcher le jour et la nuit et presser le mehâri, soit avec un bâton, soit avec une petite lance qui lui déchire les flancs.

Le mehâri se conduit à l'aide d'une ficelle attachée à l'anneau qu'il porte au nez, et sa sensibilité est telle que la moindre pression suffit pour le diriger dans le sens où elle s'exerce. On en cite comme exemple le fait suivant: Un voyageur, s'étant arrêté à la *gaïla* pour déjeuner, avait laissé, pendant ce temps, son mehâri paître en liberté. Le repas et la sieste terminés, l'Arabe porta les yeux autour de lui, le mehâri avait disparu. Qu'était-il devenu? Il n'avait pu s'enfuir; les habitudes graves et flegmatiques de cet animal le rendent incapable d'une pareille étourderie. Enfin le voyageur l'aperçoit à une grande distance, toujours calme et impassible, suivant son usage; il court vers lui et, en se baissant pour ramasser la bride, il la trouve engagée dans un trou de gerboise. Un de ces rongeurs, attiré par l'odeur de l'huile dont le bout de la ficelle était imprégné, l'avait saisi avec ses dents pour l'emporter. Si faible qu'il fût, le mouvement de traction avait été senti par le mehâri, qui s'était laissé conduire par son petit guide avec sa gravité et sa docilité habituelles.

Il paraît que le mouvement du mehâri produit des nausées semblables à celles que cause le balancement d'un navire. C'est pour prévenir cette incommodité que les voyageurs ont soin de se ceindre le corps depuis les reins jusqu'au-dessous des bras. Ils se couvrent aussi les yeux et les oreilles pour les soustraire à l'action du vent et du sable.

NOTICE

GÉOGRAPHIQUE

SUR UNE PARTIE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

NOTICE

GÉOGRAPHIQUE

SUR UNE PARTIE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Le but principal que je me suis proposé, dans cette Notice, est de faire connaître et de réunir les différents matériaux qui m'ont servi à construire la carte d'une partie de l'Afrique septentrionale, carte destinée à faciliter à la fois mes Recherches sur les migrations des tribus dans l'Ouest du désert, et sur les communications de l'empire de Maroc avec l'intérieur de l'Afrique, et celles de M. Carette sur les relations commerciales de l'Algérie avec la même contrée.

Après l'examen de ces différents matériaux, je tâcherai de donner un aperçu sur la topographie du désert et sur les principales tribus qui l'habitent.

Nous ne connaissons encore, dans l'intérieur du désert, qu'un très-petit nombre de points qui soient déterminés; ces points sont : R'dâmes et Ins'âlah', dont la position a été fixée par le major Laing; Mourzouk

et R'ât, ainsi que toute la route de Tripoli à Sakkâtou, par Oudney, Denham et Clapperton.

Nous connaissons, depuis peu, avec une approximation suffisante, les différents points de l'Algérie méridionale; je m'appuierai sur les positions que m'a fournies M. Carette. Pour l'empire de Maroc, je m'appuierai sur mes propres déterminations.

Enfin, comme nos Recherches ne comprennent que les trois états du Nord-Ouest (Maroc, Alger et Tunis), je laisserai incomplet tout ce qui se rapporte à Tripoli, Mourzouk et les contrées plus orientales; je n'en parlerai qu'à cause de quelques autres points qui nous intéressent plus directement, tels que R'dâmes, R'ât, Agades et H'aouça.

§ Ier.

Le seul moyen que nous possédions de déterminer, quant à présent, les différents points de l'intérieur du désert, est de discuter et de construire les itinéraires indiqués, presque tous, en journées de marche et sans indication de direction. Le plus important de ces itinéraires est celui de Caillié, depuis Rio-Nunez, sur la côte de Guinée, jusqu'à Tanger, par Timbektou. Il nous fournit la donnée la plus importante pour déterminer cette dernière ville. Quoique j'aie été conduit à modifier le tracé de cet itinéraire, adopté par M. d'Avezac, dans la portion qui traverse l'empire de Maroc, j'ai cru devoir conserver la position que lui avait assignée ce savant géographe; elle demeure donc fixée

à environ 16° de latitude Nord et 5° $\frac{1}{2}$ de longitude Ouest de Paris.

Nous sommes obligés de nous contenter de cette position, jusqu'à ce que de nouvelles observations, ou au moins, un grand nombre d'itinéraires détaillés, nous permettent de compter sur une plus grande approximation.

§ II.

Cherchons d'abord à déterminer les points qui relient Timbektou à la mer, à l'Ouest.

Les points que nous connaissons, dans cet intervalle, sont peu nombreux; Ouadân, le plus occidental, est déterminé par une distance de neuf journées sur Arguin, indiquée par le baron Roger; par 70 lieues = 39 myriamètres, donnés par Marmol, pour le même chemin; par une distance de sept journées sur Portendik (ou Mersa-Chioura, d'après le baron Roger); et enfin, par une distance de six journées de chameau, de la mer, indiquée par Cadamosto. Ces différentes conditions déterminent assez bien la position de Ouadân, à 20° 5' latitude Nord et 15° 46' longitude Ouest de Paris.

Nous avons encore une distance de quinze jours entre Ouadân et Saint-Louis du Sénégal, indiquée dans un itinéraire de Timbektou, à cette dernière ville (voir les notes géographiques à la fin du Dictionnaire berbère de Venture). Cet itinéraire est donné ainsi qu'il suit :

Timbektou	0 journ.	
(Ginni) Djenné	10	
(Rewan) Araouân	25	
(Tissit) Tîchet	20	
(Aux environs sont les tribus des Oudaia et des Ouled-Bou-Sba'. — 8 à 10,000 habitants.)		direction Ouest.
Ouadân	12	
(2,000 habitants.)		
Saint-Louis	15	
(On suit les côtes de la mer.)		
TOTAL	82	

Cette longue route n'est pas un itinéraire proprement dit ; le voyageur, après avoir pris la direction du Sud, de Timbektou à Djenné, revient au Nord, à El-Araouân par une route que nous ne connaissons pas, mais qui doit s'écarter sensiblement de la voie la plus directe ; il a pu passer, par exemple, par quelque ville située à moitié chemin de Timbektou à H'aouça; la direction constante à l'Ouest, entre Djenné et Ouadân, vient seule contredire cette interprétation; mais il ne peut être ici question que d'une direction moyenne, vaguement indiquée. Quant à la différence des noms Rewan et El-Araouân, elle est insignifiante pour des Arabes, qui retranchent si souvent l'article et l'*élif* initial, et qui confondent les *a* et les *e*.

Nous verrons que toutes ces distances s'accordent sensiblement avec les autres données que nous possédons.

Les mêmes notes de Venture nous fournissent l'itinéraire suivant de Timbektou à Ouad-Noun :

Timbektou	0 jours.	
Ouadân	40	
Rivière Boustana	7	
(Seghi-el-H'amra.) Sâguîet-el-H'amra	3	direction Est.
Ouad-Noun	7	direction Est.

Il faut encore ajouter, comme renseignements géographiques, que l'Ouad-Boustana est une rivière du S'ah'ra qui se jette dans la mer près de Doukhailé ; sur ses bords habitent les Arabes Oudâia; il y croît des arbres à gomme, des bet'em, ou pistachiers de l'Atlas, et des d'rou, ou pistachiers lentisques[1].

Le Sâguîet-el-H'amra est un grand fleuve qui se jette dans l'Océan près de Khaili; l'Ouad-Dra'a, l'Ouad-Ouasil et une branche du Boutana (ou Boustana) se jettent dans son lit; dans son voisinage on remarque les mêmes arbres que nous venons de citer.

Ces renseignements sont fort importants : ils indiquent assez clairement le cours de ces différentes rivières, et s'accordent parfaitement avec les notes de Davidson et celles de M. Delaporte. Doukhailé, cité près de l'embouchure du Boutana dans la mer, est

[1] Le pistachier de l'Atlas (*bet'ma* ou *bot'ma*, au pluriel *bet'em*), décrit par Desfontaines, se trouve abondamment dans le centre de la province d'Oran. Le d'rou, appelé vulgairement *lentisque*, est très-répandu dans le midi de l'Espagne et dans toute l'Algérie, au voisinage de la mer.

évidemment le même endroit appelé plus bas Khaili, puisque ce dernier est cité comme voisin de l'embouchure du Sâguîet-el-H'amra, et que les deux rivières n'en font qu'une près de la mer. Une semblable faute ne doit pas nous étonner, puisque nous voyons la même rivière appelée Boustana d'abord et, quelques lignes après, Boutana.

Quant au Sâguîet-el-H'amra, on pourra voir, dans la Notice qui sera ultérieurement publiée sur l'empire de Maroc, la discussion de tous les renseignements qui en font mention. Venture écrit le nom de cette rivière Seghi-el-Hamra; M. Carette a entendu parler plusieurs fois de Sâgui-el-H'amra; mais j'ai donné la préférence au nom Sâguîet-el-H'amra, qui m'a été donné par M. Delaporte, et qui est, d'ailleurs, le nom régulier. Sâguìa désigne un canal d'irrigation artificiel, et Sâguîet-el-H'amra veut dire le canal rouge.

La rivière Ouasil, affluent du Sâguìet-el-H'amra, ou de l'Ouad-Dra'a, n'est mentionnée par aucun autre que Venture; mais, dans les mêmes notes, nous lisons, à la suite d'un prétendu itinéraire de Tafilêlt à Timbektou, que de Tamanart à Timbektou il n'y a que quinze jours de route en ligne droite, et qu'à quatre lieues de Timbektou on rencontre le Nahar-Ouasil; c'est peut-être à quatre lieues de Tamanart qu'il faut lire; et alors nous retrouverions là l'affluent de l'Ouad-Dra'a dont il a été question précédemment; son véritable nom est probablement Nahar-Ouâc'el, le même que celui d'un affluent bien connu du haut Chélif, en Algérie.

§ III.

Nous citerons ici l'itinéraire de Saint-Louis à Maroc, fourni, dans la première de ces deux villes, à M. le baron Roger, par un marabout Darma'kou ; on sait que les Darma'kou sont une des tribus voisines du Sénégal, plus connue sous le nom transformé de *Darmankours.*

Saint-Louis ou Ndâr	0 jours.
Aouat'îl	1
Addîkhan ou Dekann	1
Djîoua	2
Andjîl ou Portendik	1
Kelîl	1
'Anakoum	1
Nouzerît ou En-Nec'er	1
Anaouferd	1
Bîr-el-Kâreb	1
Tribu des 'Amer	2
Boukoufa	1
Aklât	3
Bîr-Nezrân	4
Touf	5
Izek	5
Sâguîet-el-H'amra	1
Ouad-Noun	4
Tacerît	2
Sous (Taroudant)	4
Maroc	10
TOTAL	51

Tous ces lieux, à part Djîoua, que je crois être le

vieux Portendik, Anjîl, ou le nouveau Portendik, et les cinq dernières, n'ont été mentionnés, que je sache, dans aucun autre document. Sâguîet-el-H'amra est écrit avec la lettre *'ain* à la fin; c'est évidemment une erreur. Tacerît a été indiqué par Cochelet et Davidson. Sous est fréquemment employé pour désigner Taroudant. Maroc est écrit Mrâkich; mais son véritable nom est Marrâkech; la dernière voyelle a le son *eu* bref.

§ IV.

Le même auteur nous fournit un itinéraire, de Galam à Maroc, par Ouad-Noun, qui atteint cette dernière ville en vingt-six jours:

Galam	0 jours.
Takant	6
K'as'r-el-Berka,	
Er-Rechîd,	
Tijikja,	
Ez-Zaouât,	
Oualâta	10
De Hanâlak	
A Ouadân,	
El-'Arousioun,	
Erkiebat,	
Ouad-Noun	10
Tikna,	
Sous,	
Kâreb,	
Maroc.	

Le même renseignement signale, à Oualâta, du blé

en abondance, de bonne eau et des dattes ; le pays est habité par les Douîch et les Koutât, nation de marabouts.

Takant est signalé au Nord-Est de Ouadân, dans une lettre de M. Delaporte, insérée au tome XIX du Bulletin de la Société de géographie ; nous y remarquons les passages suivants : « Ouadân est dans le pays de Changuit..... Tous les pays d'alentour sont riches, fertiles et boisés; il y a des rivières......... Ouadân est aussi considérable que Maroc ; la rivière de Ouadân naît à Takant et se perd dans le S'ah'ra ; elle coule au Sud-Ouest. »

Il me semble évident que l'itinéraire dont nous nous occupons ne mérite aucune confiance ; il a été donné, sans doute, par un homme qui avait entendu parler vaguement de tous les lieux qui y sont nommés. En effet, nous avons vu que Ouadân est déterminé d'une façon satisfaisante ; comment Takant, situé au Nord-Est de ce point, ne serait-il qu'à six jours de Galam, qui en est à plus de six cents kilomètres en ligne droite ? On pourrait supposer que ce nom désigne un autre point.

L'itinéraire indique seize jours de Galam à Oualâta, ce qui paraît exact ; mais il indique seulement dix jours de là à Ouad-Noun. Quelques personnes ont pensé qu'il s'agissait ici d'un autre Oualâta, voisin du cap Bojador, et indiqué vaguement par Jackson ; mais, quand même il existerait un autre Oualâta, ce qui est loin d'être démontré, il s'agirait ici du Oualâta de notre

carte, pays entouré de contrées fertiles, ce qui n'a pas lieu au cap Bojador, et habité par les Douîch et les Koutât, c'est-à-dire les Kentes (ou Kontes), que l'on sait habiter près du Sénégal. D'ailleurs, si l'on suppose exact le chiffre de dix journées d'Ouad-Noun, il faudrait supposer faux celui de seize journées depuis Galam ; et puis comment comprendre que Ouadân se trouve, dans cette nomenclature, après Oualâta ?

Après Ouadân, nous remarquons El-'Arousioun, plus probablement El-'Arouçîn, où l'on reconnaît sans peine le nom de la tribu de la Roussie, où Brissou fut retenu esclave pendant une année.

Erkiebat est le même nom que Erguebat de Davidson ; c'est un nom de tribu qui campe, en été, près de l'Ouad-Dra'a.

Dans le nom de Tikna nous retrouvons les Tekna, qui, en été, habitent à moitié chemin de Ouad-Noun à Taroudant, et, en hiver, vont faire paître leurs troupeaux au Sud des montagnes qui avoisinent Ouad-Noun du côté du Midi.

Sous désigne ici Taroudant. Kâreb nous est inconnu.

Au résumé, cet itinéraire n'est qu'une liste de noms et ne peut rien nous apprendre sur la communication qui doit exister entre Galam et Maroc.

§ V.

Oualâta, dont nous avons déjà parlé, se détermine, en même temps que Tîchet, par plusieurs renseignements que nous allons analyser.

Mungo-Park, pendant son séjour à Benaoum, recueillit le double itinéraire suivant, qui conduit de Maroc à Benaoum et de ce dernier point à Timbektou.

Maroc	0 jours.
S'oueira	3
Agâder	3
Jiniken	10
Ouad-Noun	4
Lakeneigh	5
Ziriwin-Zeriman	5
Tîchet	10
Benaoum	10
Oualâta	10
Timbektou	11

Ces renseignements méritent toute confiance, parce qu'ils ont été donnés par un indigène faisant habituellement ces voyages. Le même informateur indiquait Timbektou à l'Est, un peu Sud du même point; cette indication est de nature à jeter quelque doute dans notre esprit sur la position de Timbektou; mais nous ne devons pas oublier que c'est un renseignement isolé.

Le nombre de dix journées, entre Benaoum et Tîchet, s'accorde tout à fait avec le même nombre de journées indiquées à Mungo-Park, par un autre homme, lors de son passage à Djarra. Selon cet homme, Tîchet était au Nord-Ouest de ce dernier point.

Davidson nous fournit l'itinéraire suivant, qu'il recueillit à Ouad-Noun :

Ouad-Noun	0 jours.
Tîchet	35
Oualâta	10
Djenné	15

Ce dernier chiffre s'accorde bien avec un pareil nombre de journées indiqué à Caillié pour la distance qui sépare Oualâta de Ségo.

En passant à El-Araouân, Caillié apprit qu'on va de cette ville à Oualâta en dix jours, sans eau ou en marchant à l'Ouest-Nord-Ouest; puis de là à Ouadân, au Nord, en quinze ou dix-huit jours. Cette dernière direction est certainement inexacte, mais la première, qui part directement du lieu où le renseignement a été donné, est plus difficile à rejeter et tendrait à reporter Oualâta plus au Nord. Il est vrai que Caillié parle de l'Ouest-Nord-Ouest de la boussole, ce qui donnerait l'Ouest quelques degrés Nord, de la direction astronomique.

Les notes de M. le baron Roger nous offrent un itinéraire de Galam à la Mekke, ainsi indiqué jusqu'à Alexandrie :

Galam,	
Tîchet (distance non indiquée),	
Oualâta	10 jours.
Araouân	10
Bouzbeia	10
El-Mabrouk	10
Timbektou	6
Touât	20

Fezzân........................ 40 jours.
Alexandrie..................... 40

Cet itinéraire est, comme celui de Galam à Maroc, une nomenclature incohérente de lieux habités; pourtant les deux premières distances sont tout à fait conformes à celles données par Davidson et Caillié. Le reste, qui représente un itinéraire très-sinueux, est fort difficile à interpréter et ne mérite évidemment aucune confiance; il se comprendrait mieux, si l'on supposait qu'il y a eu transposition des deux mots Mabrouk et Timbektou.

Je ferai remarquer qu'El-Araouân est écrit ici 'Araouan (par un *'aïn*), orthographe qui a été suivie déjà plusieurs fois. Mais la prononciation de ce nom, ainsi que celle de Tîchet et de Oualâta, et leur transcription en arabe, est tout à fait fixée par les renseignements de M. Delaporte et ceux de M. Carette. Bouzbeia (ainsi prononcé, mais écrit Bouzbîa) paraît être le nom véritable de cette petite ville, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. Caillié écrit Bousbehei; dans les notes ajoutées à celles de Davidson on trouve Bousbeia; ce nom a été prononcé Boudjbéa par un Arabe interrogé par M. Carette; il arrive souvent que les Arabes prononcent un *dj* pour un *z*, et réciproquement.

Léon l'Africain et Marmol, d'après lui, parlent de Oualâta, sous leur orthographe ordinaire Gualata; ils la placent à trois cents milles environ au Sud d'Ouad-Noun, cinq cents milles au Nord de Timbektou, et cent

milles de la mer. (Léon, tom. II, page 146.) Ces trois distances sont loin de convenir à notre Oualâta, et c'est cependant bien de cette oasis qu'il s'agit; car Léon nous dit (page 134) que le désert de Zanzaga, c'est-à-dire de Zenhâga, s'étend au Sud jusqu'à la terre des Noirs, qui est auprès des royaumes de Gualata et de Tombout (Timbektou). Cette contrée, qu'il décore du nom de royaume, contient, selon lui-même (page 146), trois grands villages et quelques hameaux.

§ VI.

Les informations du baron Roger font mention d'une ville ou d'un pays de Chenguît'a, situé à dix journées de Tîchet et autant d'El-Araouân, comme Oualâta. Mungo-Park signale des mines de sel à Shingarin, qui est évidemment le même endroit, comme plusieurs auteurs l'ont déjà indiqué. M. Delaporte, dans une lettre insérée au tome XIX du Bulletin de la Société de géographie et que nous avons déjà citée, place Ouadân dans le pays de Changuit, où l'on reconnaît sans peine Chenguît'a; il est probable que le pays de Chenguît'a ne comprend pas un intervalle si considérable. Enfin, Ben-ed-Dîn-el-Ar'ouât'i (cité par M. d'Avezac) place le pays de Chenguît'a au Nord-Ouest de Timbektou et à vingt journées du pays de Touât.

On voit que cette contrée ne peut pas être bien éloignée de Oualâta; mais nous ignorons la position de l'une par rapport à l'autre; les données que nous pos-

sédons nous permettent de placer Chenguît'a au Nord ou au Sud de Oualâta ; mais il est à peu près certain qu'il faut adopter le Sud par cette considération que Oualâta est environné, au Nord et à l'Est, par des déserts tout à fait dépourvus d'eau, tandis qu'au Sud il touche à des contrées boisées et arrosées; or le pays de Chenguît'a est indiqué par Ben-ed-Dîn comme un pays cultivé.

§ VII.

Jackson indique, mais sans la détailler exactement, une route de caravane qui, partant d'Ouad-Noun, longe la mer jusqu'à Agadeen, qui est l'Arguin des cartes, et de là se dirige à l'Est vers Timbektou. Cette caravane passe d'abord sur le territoire des Dikna et des Emjot : ce sont évidemment les Tekna et les Mejjehât.

Ah'med, le maître de Riley, sur le naufrage duquel nous reviendrons tout à l'heure, lui communiqua, à S'oueira, quelques détails sur le chemin des caravanes qui se rendent de l'Ouad-Noun à Timbektou.

Dans un premier voyage, effectué en 1805 ou 1806, Ah'med se joignit à une caravane, composée de huit cents hommes et trois mille chameaux, qui partait d'Ouad-Noun sous la conduite d'un cheikh des Ouled-Deleim; cette caravane s'écartait peu du bord de la mer, et, après quatre mois de voyage, y compris les jours de repos, elle arriva chez les Arabes Ouled-Bou-Sba', qui leur cédèrent de l'orge et du maïs. De là, après un mois de repos, elle se dirigea à l'Est, vers Timbektou,

en suivant la frontière du désert, ayant, la plupart du temps, de hautes montagnes en vue vers le Sud. Après deux mois, elle arriva aux portes de Timbektou et campa dans une profonde vallée, à l'Ouest de la ville, au bord d'une petite rivière qui, se trouvant alors à sec, obligeait la caravane, comme les habitants, à aller puiser de l'eau au grand fleuve, à deux lieues au Sud de la ville.

Ces renseignements précis s'accordent complétement avec la relation de Caillié, qui a vu lui-même cette rivière qui fournit habituellement de l'eau aux habitants; il la signale à l'Ouest-Nord-Ouest. La vallée peut avoir douze à quinze mètres de profondeur. C'est cette rivière que Robert Adams appelle *Lamarzara;* nous y reviendrons plus tard.

Deux ans après ce voyage, Ah'med fit partie d'une autre caravane, qui se dirigea directement d'Ouad-Noun sur Timbektou, par la route que suivent communément, dit Riley, les Akkaba du Maroc, quoiqu'il y en ait ordinairement une entièrement détruite tous les dix ou douze ans. Voici le résumé de ce nouveau voyage d'Ah'med :

Ouad-Noun....................	0 jours.
A travers les montagnes...........	6
Marche sur un plateau dur et uni, après quoi on arrive à une profonde vallée où se trouvent vingt puits, dont six contiennent encore de l'eau......	15
A reporter	21

Report	21 jours.
Après trois jours, on commence à entrer dans les sables	3
Route dans les sables, après quoi on arrive à une vallée et au puits de Haherah	30
Au Sud-Ouest	12
Au Sud, plusieurs jours	4 ?
(On arrive à la petite ville nègre de Wabilt (sans doute Oualâta), près de laquelle coule une rivière appelée Ouad Tenidj par les Arabes, et Gozenzair par les nègres. On voit au Sud-Ouest de hautes montagnes.)	
A l'Est, Timbektou	10
TOTAL PRÉSUMÉ	80

Il y a peu de remarques à faire sur cet itinéraire, qui n'a pas une grande importance; il démontre surtout qu'il y a, entre Ouad-Noun et Timbektou, une route suivie par les caravanes, quoique toute la contrée qu'elle traverse soit très-pauvre en eau et en végétation.

§ VIII.

Le matelot américain Robert Adams, qui fit naufrage au mois d'octobre 1810, près du cap Blanc, dans un endroit qu'il nomme *El-Gazie*, fut emmené, par une troupe d'Arabes, à travers le désert, jusqu'à une petite ville nègre appelée *Soudenny*. De là ils furent conduits, en vingt-cinq jours, à Timbektou. A son départ de cette ville, Robert Adams se dirigea à l'Est un

peu Nord, et suivit les bords de la rivière pendant dix jours, et, en trois jours de plus, droit Nord, il arriva à Taoudeni, où il signale quatre puits de bonne eau, des cultures, des habitants, etc. Ce nombre de treize journées est exactement celui qu'employa Caillié pour le même chemin par une autre route ; il est évident que Robert Adams s'est trompé dans la direction qu'il donne à ses dix premières journées : il devait marcher vers le Nord-Ouest, et ensuite au Nord, pour arriver à Taoudeni sans passer par El-Araouân. La rivière qu'il nomme Lamarzara est à l'Ouest de Timbektou, et Caillié ne l'a traversée ni en venant de Kabra à cette ville, ni en partant pour El-Araouân; il l'a donc toujours laissée à l'Ouest de sa route; il est d'ailleurs inutile de faire remarquer que, dans les déserts, une rivière d'eau courante est une chose tellement importante que Caillié n'aurait pu oublier de la mentionner.

A partir de l'oasis de Taoudeni, Robert Adams paraît s'être dirigé par la voie directe sur Ouad-Noun. Après vingt-neuf jours de route, il atteignit un puits ou une source, qui se trouvait alors complétement à sec, et fut obligé de faire encore dix journées jusqu'à une petite oasis habitée par les Ouled-Deleim. Pour le reste de sa route jusqu'à Ouad-Noun on peut déduire approximativement de son récit qu'il y a une journée jusqu'à Hilla-Gebla, sans doute Hêl-el-Guebla, les gens du Sud; encore une journée jusqu'à Aita-Muessa-Ali, qui doit être restitué, je pense, en Ait-

Mouça-'Ali, puis de là cinq jours jusqu'à Ouad-Noun [1].

Il est fort possible, et même probable, que la station signalée par Robert Adams, à vingt-neuf jours de Taoudeni et à dix-sept environ d'Ouad-Noun, et où les puits étaient desséchés, soit la même où Ah'med, le maître de Riley, rencontra vingt puits, dont quatorze étaient déjà à sec; il indique vingt et un jours depuis Ouad-Noun jusqu'à cette station.

§ IX.

Il existe encore, dans cet immense désert compris entre Maroc et le Sénégal, un point qui n'est mentionné, je crois, que par Edrîci : c'est Azk'a (dont l'orthographe n'est pas bien certaine), à sept jours de Noun, treize de Sedjelmêça, avec l'indication que de Noun à Sedjelmêça il y a aussi treize jours. De plus Tr'îza est à douze jours d'Azk'a, et autant de Sala sur le Nil. Il est impossible de ne pas reconnaître ici Tr'âza, et la ville de Sala, située sur le Dhioliba, à trois jours à l'Est de Timbektou, d'après Lyon, et à dix jours suivant Caillié, qui écrit Salah; mais c'est là sans doute une orthographe adoptée lors de la rédaction de son livre, pour représenter le mot arabe S'âlah'. Edrîci écrit ce nom par les trois lettres : *sin, lam, ia.*

[1] N'ayant pu me procurer l'original du Voyage de Robert Adams, je suis obligé de le citer d'après l'Histoire des voyages et découvertes en Afrique, par Leyden et Hugh Murray, traduit par M. A. C. Paris, 1821.

On voit qu'il s'agit ici de longues journées de dromadaire d'environ cinquante-sept kilomètres en ligne droite, ou, à peu près, de deux au degré.

Edrîci cite Tekrour comme une ville importante voisine de Sala; il me semble probable que cette ville occupait la place actuelle de Timbektou.

Edrîci nous dit encore qu'Azk'a s'appelle *Gôgdem*[1] en génois. Il est difficile de croire qu'Edrîci ait pu recevoir des notions bien précises, de la part des Génois, sur l'intérieur du désert. En admettant que l'indication soit exacte, nous aurions l'exemple d'un même lieu désigné, comme cela arrive souvent, au grand détriment de la géographie, par le nom qui lui est propre et par le nom de la tribu qui l'habite. Ce nom est peut-être, ainsi que le pense M. d'Avezac, le même que le Gogideme de Léon, qu'il applique à une montagne située entre Maroc et Tadla. Il paraît certain que ce nom est le même que Gogden de Marmol; nom qui, selon lui, désigne cette contrée si aride, de neuf journées d'étendue, qu'on traverse en allant de Touât à Timbektou. Ce même intervalle est signalé par Rennell, dans l'itinéraire du cheikh H'âdji-K'âcem, cité par M. Walckenaer, et dans les informations récentes de M. Carette, qui a appris en même temps le nom de

[1] M. A. Jaubert, dans sa traduction d'Edrîci, a rendu ce mot par Cocadam; ce qui, dans notre orthographe, correspond à K'ôk'adam; mais il est évident que cette transcription ne représente pas le mot qu'Edrîci a voulu rendre : l'introduction de la lettre *a* est purement arbitraire, et le *k'âf* arabe ne peut représenter ici que le *g* dur des langues de l'Europe.

cette contrée : elle s'appelle *Tanezroûft*. L'indication de Marmol est bien plus certaine qu'une indication de direction et de distance en journées de marche, et le fait qu'il signale est tellement capital qu'il est impossible de s'y méprendre.

§ X.

Je rapporterai encore quelques itinéraires qui relient le pays de Maroc à Timbektou, quoiqu'ils n'aient pas un grand intérêt.

M. Beaufoy a recueilli, il y a une cinquantaine d'années, de la bouche de Chabîni, Arabe ou Maure de Tétouan, les renseignements suivants :

Fês...........	0 jours.		
Tafilêlt.........	20		
Dra'a..........	6	Ak'k'a.........	0 jours.
Timbektou......	43	Timbektou......	43

Le chiffre de vingt jours de Fês à Tafilêlt est énorme, mais de semblables aberrations sont fréquentes quand on n'a pas le détail de la route. Notre voyageur a sans doute passé par Maroc ; le reste s'accorde tout à fait avec ce que nous savons déjà.

Davidson, après avoir recueilli, à Ouad-Noun, quelques renseignements très-vagues, en obtint ensuite de plus détaillés sur la route qu'il avait à suivre de cette ville à Timbektou, et dans laquelle il devait être assassiné au milieu du désert. Nous extrayons de son journal et

des notes qui y font suite, les renseignements suivants:

Tatta	0 jours.
District de Hameda	4
Mehamdee	2
Souekeia ou Chehkeia	10
Taoudeni	10

De plus, Souekeia ou Chehkeia est à vingt jours d'Ouad-Noun ét à vingt-sept jours de Timbektou.

Le district de Hameda nous rappelle El-Hamid de Caillié. Souekeia se trouve placé, d'après ces données, à 24° 36′ de latitude Nord, et à 7° 6′ de longitude Ouest de Paris. Cette route est tellement rapprochée de celle de Caillié qu'il me semble presque impossible de croire qu'elle en soit différente. Il est probable que Souekeia, dont le nom n'est pas bien certain, puisqu'il se trouve écrit de deux manières, désigne le même point que Caillié appelle El-Ekseif; il aura pu lire ainsi, après avoir écrit Eskey.

Davidson avait recueilli lui-même, à Ouad-Noun, l'itinéraire suivant :

Ouad-Noun	0 jours.
Taoudeni	25
El-Araouân	10
Timbektou	5 ou 6

Je rapporterai ici les deux itinéraires suivants: le premier, de Fês à Timbektou, d'après Jackson; le second, de Maroc à la même ville, qui m'a été communiqué par M. Delaporte.

Fès............	0 jours.	Maroc..........	0 jours.
Ak'k'a.........	18	Sous (Taroudant).	6
Tr'âza.........	16	Taoudeni.......	20
Taoudeni.......	7	Tlir'...........	2
El-Araouân......	7	Araouân........	7
Timbektou......	6	Timbektou......	6

La simple inspection de ces trois itinéraires nous montre qu'on ne peut généralement traverser des déserts où l'eau est très-rare qu'à la condition d'aller très-vite; on peut en citer de nombreux exemples. Taoudeni paraît désigner plutôt une oasis entière qu'un point isolé. En effet, Caillié, en passant à Tlir', apprit que les mines de sel et le village de Taoudeni n'étaient qu'à une demi-journée à l'Ouest de ce puits : plusieurs Arabes de la caravane y allèrent et revinrent, de sorte que nous ne pouvons douter de ce renseignement. Mais nous remarquons, dans l'itinéraire de Davidson, qu'il y a vingt-cinq jours d'Ouad-Noun à Taoudeni, et dix de là à El-Araouân; ce qui placerait Taoudeni à trois jours au Nord-Ouest de Tlir'. L'itinéraire de M. Delaporte place Taoudeni à deux jours de Tlir', dans la même direction; le nom de Taoudeni paraît donc convenir à une contrée de plusieurs journées d'étendue.

Nous savons d'ailleurs que Tr'âza est un point important, connu de tous les voyageurs arabes dans l'antiquité comme maintenant; Caillié y a vu des maisons ruinées.

Il paraît incontestable qu'il y a là une grande oasis,

abondamment pourvue d'eau, mais dont le sol ne produit presque rien et dont les habitants ne subsistent, maintenant comme autrefois, que du sel qu'ils exploitent et qu'ils exportent à des distances considérables ; il y en a des dépôts à Timbektou.

Léon et Marmol parlent de Tr'âza et de ses mines de sel ; ce dernier la place à deux cents lieues de l'Ouad-Dra'a, et à cent soixante et dix lieues de Timbektou, ce qui est assez exact.

Ebn-Bat'out'a parle aussi de Tr'âza, où il a passé ; voici sa route de Tafilêlt à Oualâta :

Sedjelmêça ou Tafilêlt	0 journ.
Tr'âza	20
Tassahl	10
Eioualâten	12
TOTAL	42

Les journées sont fort différentes au commencement et à la fin de la route, et il est probable qu'il y a des erreurs. Eioualâten, ou plutôt Ioualâten, est, d'après M. Carette, une forme berbère qui signifie les gens de Oualâta. Cette contrée, ainsi que Tr'âza, est occupée par les Msoufa, fraction des Lamt'a.

Moh'ammed Labbar a communiqué à M. Delaporte l'itinéraire suivant, parcouru par lui à dos de dromadaire. (Tome VIII du Bulletin de la Société de géographie.)

Tebelbelt	0 journ.
Doui-Mnî'a	5

Beni-R'âreb	5 jours.
Sergou	5
El-Araouân	5
Timbektou	5

On ne trouve de l'eau qu'à ces stations. Les Douimnî'a sont une tribu berbère qui occupe la contrée comprise entre l'Algérie, le Maroc et l'oasis de Touât. Les Sergou sont une tribu de Touâreg qui s'étendent au Sud jusqu'au Dhioliba; ce sont eux qui perçoivent les droits de douane à Kabra; ils occupent une partie de la route de Timbektou à H'aouça. Beni-R'âreb est probablement le nom d'une tribu arabe.

Il est probable que la station Doui-Mnî'a est plus rapprochée de l'oasis de Touât, parce que cette tribu occupe en partie la ville de Cherouîn (d'après M. Carette), et qu'elle ne s'étend pas sans doute jusque dans la contrée occupée par les Arabes Ouled-H'amroun, qui habitent depuis Tafilêlt jusque vers le Tropique. Le reste de la route doit sans doute être aussi reporté à l'Orient; la station Sergou, par exemple, doit être plus loin de Tlir'; car les Touâreg ne sont pas si voisins de cette oasis, et, d'ailleurs, avec cette direction, la route de Moh'ammed Labbar devrait retomber dans celle de Caillié. Il n'est guère probable qu'il y ait dans le désert des routes parallèles et aussi voisines. Les journées de cet itinéraire sont énormes; elles sont de soixante-quatre kilomètres en ligne droite de Tebelbelt à El-Araouân; cela paraît être la limite de la vitesse qu'un bon dromadaire puisse soutenir.

Remarquons encore que cet itinéraire ne donne pas les noms des puits auprès desquels il passe, mais seulement le nom des tribus qui les occupent; il pourra arriver qu'un autre informateur indique la même route, sans qu'on puisse la reconnaître, parce qu'il n'aura donné que le nom de ces puits, sans citer celui des tribus voisines. Ces doubles dénominations sont, comme je l'ai déjà fait remarquer, on ne peut plus gênantes pour la géographie.

§ XI.

Nous avons terminé l'examen des routes qui conduisent de l'empire de Maroc au Sénégal, à Ouadân, Tîchet, Oualâta, etc. et à Timbektou, soit en passant par ces dernières villes, soit directement par El-Araouân. L'empire de Maroc a encore avec Timbektou des relations importantes par l'oasis de Touât; ces routes ont toutes deux parties bien distinctes : la première se compose des routes qui conduisent des différents points du Maroc à l'oasis; la seconde, de la route de Touât à Timbektou : cette seconde partie est commune à un grand nombre de routes qui partent des états de Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli.

Examinons d'abord les communications de l'empire de Maroc avec l'oasis de Touât.

§ XII.

Il existe une route de caravane d'El-'Arîb à Touât,

d'après Caillié; mais nous n'en connaissons ni la somme, ni le détail; une caravane ordinaire doit la parcourir en quinze à dix-huit jours.

§ XIII.

La communication la plus importante, parmi celles dont nous nous occupons, est, sans comparaison, celle de Tafilêlt à Touât; c'est à Tafilêlt que se réunissent les routes qui, de Maroc, de Fês et de tous les points de la côte, se dirigent vers Touât. A partir de Tafilêlt, nous connaissons deux routes: l'une par Tebelbelt, qui aboutit à Tedikelt, et l'autre, qui suit le cours du Guîr, et aboutit à Teçâbet et Gourâra. Cette dernière route n'est que vaguement indiquée, d'après Marmol, sur ma carte du désert, qui était déjà gravée lorsque j'ai reçu communication de l'ouvrage de M. Berbrugger; ces nouveaux documents ont apporté de grands changements dans toute cette route, dans la forme de l'oasis elle-même, et dans les routes qui la rattachent à l'Algérie. Je me bornerai ici à renvoyer à ma carte de l'empire de Maroc, et à la notice géographique qui doit l'accompagner.

§ XIV.

Il existe une communication entre Figuîg et Gourâra; car Moula-Ah'med, dans son Voyage de retour de la Mekke à Tafilêlt, nous dit qu'un de ses amis

part de Figuîg, avec un guide, pour se rendre à Tegorarin (que nous savons être Gourâra). Nous ne savons rien de plus sur cette route, qui doit avoir quelque importance.

Il existe aussi une communication entre Bou-Semr'oun et la même contrée ; un rapport de M. le général Boyer, cité par M. d'Avezac, indique ainsi la route de Chellâla (du Sud) au pays des Noirs, d'après des indigènes venus de cette ville à Oran :

Chellâla	0 journ.
Bou Semr'oun	1 (au Sud.)
Gourâra, sans eau	10
Tedikitz	10
Pays des Noirs	10

Je renverrai encore, pour la discussion de cet itinéraire, à ma notice sur l'empire de Maroc.

Une route de quinze journées, sans eau et dans le sable, a été indiquée à M. Carette entre El-Abied'-Sidi-Cheikh et Gourâra.

De ces trois routes, celle de Figuîg à Gourâra est sans doute la seule que puissent suivre les caravanes.

§ XV.

J'aborde maintenant une communication beaucoup plus importante pour nous, celle de l'Algérie avec Timbektou. Je ne parlerai pas ici de la première partie de cette route, comprise entre l'Algérie et l'oasis; quant à

la seconde partie, quoique nous ayons plusieurs renseignements qui s'y rapportent, elle a grand besoin d'être étudiée de nouveau en détail. Comme cette route est aussi celle que suivent les voyageurs de Tunis et de Tripoli, je donnerai en même temps les routes qui partent de ces deux contrées.

§ XVI.

J'emprunte à M. Walckenaer la route suivante de Tripoli à Timbektou, dictée à M. Delaporte par le cheihk H'âdji-K'âcem :

Tripoli	0	13 jours.
Zâouia, village	1	
Bîr-R'anam	1	
Ouadletel (qui signifie *la rivière des Tamarix*)	1	
Redjbân, tribu	1	
Derdja	3	
Bîr Temâd	1	
R'dâmes	5	
Ten-Yakken	3	22
Bîr-et-Tabbeyed	3	
El-Mossegguem	4	
Bîr-el-R'âba (C'est un puits dans un bois.)	4	
H'aci-Farsik	4	
Ins'âlah'	4	
Agabli	2	2
A reporter		37

Report		37 jours.
Bîr-Ouellen	4	
(C'est un nom de tribu ; on a voyagé entre des montagnes.)		
Entrée du pays des Touâreg	5	
Bîr-Mossaquem	5	34
H'aci-Touâber	5	
H'aci-Mouça	7	
Mabrouk	8	
(C'est une ville des Touâreg.)		
Bîr-Tagent	5	
Mâmoun, petite ville	3	11
Timbektou	3	
TOTAL		82

M. Walckenaer cite aussi l'itinéraire suivant, recueilli, par Ritchie, de la bouche d'un maître d'école de Tripoli, qui avait fait deux fois le voyage de Timbektou :

Tripoli	0 jours.
R'dâmes	13 ou 14
Ins'âlah'	20
Agabli	2
Mabrouk	30
Timbektou	15

La position de R'dâmes a été déterminée par Laing, ainsi que celle d'Ins'âlah : la première est située par 30° 7' latitude Nord et 6° 56' longitude Est de Paris ; la seconde, par 27° 11' 30" latitude Nord et 0° 29' longitude Ouest de Paris, ainsi qu'il résulte d'une communication du capitaine Sabine, ami du major

Laing, à M. Jomard. La distance en ligne droite de ces deux villes est de sept cent quatre-vingt-dix kilomètres environ : cette distance est, selon le premier itinéraire, de vingt-deux journées, de vingt selon le second, de vingt selon M. Carette, de vingt-quatre selon Ben-ed-Dîn, cité par M. d'Avezac.

Les deux itinéraires ne présentent de différence sensible que dans la position de Mabrouk; nous nous aiderons, pour la déterminer, des informations du capitaine Lyon. Selon ce voyageur, Taoudeni est à vingt-quatre jours au Nord de Timbektou; Telemsen est à moitié chemin de cette route; on traverse, pour y arriver, un désert où l'on est dix jours sans eau, et qu'on nomme pour cette raison *Adchirea.* Mabrouk est à trois jours au Nord de ce lieu, à dix au Sud de Taoudeni, à dix à l'Est d'Araouân, et à dix-huit au Sud d'Aoulef, dans le pays de Touât.

Ce dernier nombre de dix-huit journées ne peut pas correspondre à la même unité que les autres, puisque Mabrouk est au Sud de Taoudeni : ces journées doivent être de deux au degré, ce qui se présente fréquemment, quand on voyage sur un dromadaire et sans caravane.

Les autres nombres s'accordent passablement entre eux : la distance de douze jours de Telemsen à Timbektou et celle de trois jours de Telemsen à Mabrouk reproduisent les quinze jours de Mabrouk à Timbektou indiqués par Ritchie.

La carte de l'Afrique du major Rennell, construite

il y a plus de cinquante ans, représente la même route de Touât à Timbektou jusqu'à Mabrouk; l'itinéraire, indiqué en journées de marche, doit se trouver probablement dans les actes de la Société africaine de Londres.

Cette route est donc, comme la plupart des communications à travers le désert, une voie unique que suivent, de temps immémorial, les caravanes du commerce.

§ XVII.

Nous possédons encore quelques autres renseignements qui se rapportent probablement à la même route, quoique les stations n'y soient pas indiquées.

Selon un renseignement recueilli par M. Carette, il y a vingt jours de R'dâmes à Ins'âlah' (nombre que j'ai déjà cité), trois jours de cette dernière ville à Agabli par T'aberk'ouza, et d'Agabli à Timbektou vingt-cinq jours; on passe par les petites villes de Mâmoun et Boudjbea. J'ai déjà fait remarquer que cette ville est Bouzbeia, et qu'il arrive souvent aux Arabes de confondre, dans la prononciation, le *dj* et le *z*. La position de cette ville reste encore bien incertaine : Caillié entendit dire à Timbektou qu'elle est à deux jours de là, au Nord-Est; et, plus tard, qu'elle est à deux jours d'El-Araouân; il y aurait ainsi quatre jours de Timbektou à El-Araouân par Bouzbeia, tandis qu'il y en a six par la voie la plus directe. Dans l'itinéraire de Galam à la Mekke du baron Roger, on trouve que Bou-

zbeia est à dix jours d'El-Araouân; mais ce renseignement, ainsi que je l'ai fait remarquer, est encore plus douteux que celui de Caillié. Comme l'itinéraire donné par M. Carette cite Bouzbeia après Mâmoun, il est possible que le premier renseignement de Caillié doive être préféré et qu'il faille placer Bouzbeia entre Mâmoun et Timbektou, à un jour de la première et à deux de la seconde.

Rennell, d'après la moyenne d'un assez grand nombre de renseignements, indique cinquante-trois jours de R'dâmes à Timbektou par Touât; ce qui fait environ trente jours d'Agabli à Timbektou.

D'après Lyon, on compte quatre-vingt-dix jours de Mourzouk à Timbektou; et comme il indique trente-neuf jours et demi de Mourzouk à Ins'âlah'; il reste environ quarante-huit jours d'Agabli à Timbektou.

§ XVIII.

Si nous résumons les différents itinéraires qui précèdent, nous aurons, pour la route d'Agabli à Timbektou, dont la longueur en ligne droite est d'environ douze cent cinquante kilomètres :

D'après M. Carette	25 jours.
Rennell	30
H'âdji-K'âcem	45
Ritchie	45
Lyon	48

Le premier se rapporte aux petites caravanes, légè-

rement chargées, capables de faire cinquante kilomètres par jour, et le dernier aux caravanes pesantes, qui n'en font que vingt-six. Les caravanes ordinaires doivent employer trente à trente-cinq jours.

§ XIX.

La route que nous venons de détailler est la route habituelle des caravanes; mais il en existe d'autres de moindre importance. L'une de ces routes passe par El-Araouân, ainsi que le démontre l'itinéraire suivant, qui m'a été communiqué par M. Delaporte :

Touât	0 jours.
Guîdi (cela veut dire *du sable*)	5
Bît'a (cela veut dire *la couchée*)	1
Mabrouk	3
Araouân	6
Timbektou	5
TOTAL	20

Il est évident que le nombre des journées de marche n'est pas indiqué d'une manière exacte, jusqu'à Mabrouk au moins. Dans la première station on reconnaît sans peine Iguidi de Léon et Marmol, et Eguedee des notes de Davidson, qui placent Souekeia à l'extrémité méridionale de cette contrée.

Nous n'avons aucun renseignement sur la communication qui doit exister entre Touât et Tr'âza ou Tlir'; la distance entre Agabli et Tlir', étant de huit cent

cinquante kilomètres, serait parcourue par une caravane ordinaire en vingt-trois jours. Il y a, du reste, encore bien des routes de ce genre qui nous sont complétement inconnues; car il est certain que Touât a des communications dans toutes les directions.

Une autre route de Timbektou à Touât fut indiquée à Riley par Ah'med, son maître; la caravane dont ce dernier faisait partie, craignant d'être attaquée, s'écarta de la route ordinaire et suivit probablement une direction plus orientale; elle était très-nombreuse et ne faisait que de petites journées. Riley indique cette route ainsi qu'il suit :

Timbektou	0 jours.
Marche au Nord-Est, à travers une contrée un peu montagneuse; on traverse beaucoup de ruisseaux et de rivières qui coulent au Sud et à l'Ouest vers le grand fleuve, parce qu'il avait beaucoup plu dans le mois précédent	20
Droit Nord, Oueydlah, près d'un lac salé	18
Nord-Est, on arrive aux huit puits	27
Touât (les trois derniers jours dans le sable)	3
TOTAL	73

Cet itinéraire nous fait connaître deux nouvelles stations; mais il est surtout intéressant pour la topographie du désert; j'aurai l'occasion d'y revenir plus tard.

§ XX.

Le capitaine Lyon indique ainsi la route de trente-neuf journées et demie de Mourzouk à Touât, que nous avons déjà citée :

Mourzouk	0 jours.
Tessawa (Teçaoua)	1
Oubari	2
Hagki	2
Kaibo	4
Bengeh	6
Doukaraat	2
Tadera	5
Amaghi	7
Temadraati (Temâd-R'âti)	3
Houhaned	1 $\frac{1}{2}$
Ounabraghri	4
Ins'âlah'	2
TOTAL	39 $\frac{1}{2}$

Cette route est, comme on le voit, extrêmement sinueuse entre Mourzouk et Djerma ; et, quel que soit le tracé postérieur de la route, le chemin par R'ât est à peu près aussi direct ; la route de R'ât à Ins'âlah' étant de vingt jours, et celle de Mourzouk à R'ât de huit à dix au plus, cela ferait vingt-huit à trente jours de Mourzouk à Ins'âlah' par cette voie. Mais nous remarquerons que Djerma, l'ancienne capitale du Fezzân, a dû communiquer, de temps immémorial, avec Touât;

et maintenant que la capitale a changé de place, on va reprendre l'ancien chemin à Djerma. J'ai écrit le nom de cette ville d'après Bekri ; Lyon écrit *Gherma* et Clapperton *Germa*, ce qui ferait supposer que c'est peut-être Guerma ; on y reconnaîtrait encore plus facilement le nom de l'ancienne Garama.

§ XXI.

D'après le capitaine Lyon, il y a vingt jours de R'ât à Ins'âlah'; on a donné le même nombre de journées à M. Carette, mais avec cette indication de plus, qu'on voyage dans les montagnes et qu'on peut les éviter par une route de quarante journées. Oudney avait déjà signalé des montagnes dans cette même contrée.

§ XXII.

Je n'ai aucune observation à faire sur les routes qui conduisent de l'Algérie et de l'état de Tunis à R'dâmes ; elles ont été étudiées par M. Carette. On remarque surtout, parmi ces routes, celle de Gâbes à R'ât, avec indication de toutes les stations, quoique la plupart soient dépourvues d'eau ; ce qui fait espérer qu'on pourra obtenir toutes les routes avec le même détail, en interrogeant des gens du pays, et non des voyageurs, qui ne font que traverser une contrée qu'ils ne connaissent pas, et qui ne retiennent généralement que les noms des principales stations.

§ XXIII.

Je n'ai à parler des routes qui conduisent de Tripoli à R'dâmes que parce que M. Carette a recueilli un itinéraire détaillé, qui relie ces deux villes, en passant par Mezda, ville ruinée, qui paraît avoir eu une grande importance autrefois. Comme nous n'avions l'intention ni l'un ni l'autre de nous occuper, quant à présent, de l'état de Tripoli, j'avais représenté cette route par une ligne droite, en y intercalant la station Redjbân ou Zentân d'un autre itinéraire; je me propose de reprendre plus tard tout ce qui regarde la régence de Tripoli; mais j'indiquerai, dès à présent, les routes de Tripoli à R'dâmes: nous en connaissons trois.

Voici d'abord la route indiquée par M. Carette :

Tripoli	0 lieues.
Idjfâr	11
Djebel-R'ariân	9
Campé dans la montagne	9
Mezda, ruine considérable	11
Ouad-Marsît (A moitié chemin on passe par Gs'ar-el-'Amri.)	11
Ed-Derdj, ville	11
Sinaou	5
R'dâmes	11
TOTAL	78

Ces évaluations de distances sont beaucoup trop

courtes, puisque la distance totale ne forme que soixante et dix-huit lieues, ou trois cent quarante-sept kilomètres, tandis que la distance en ligne droite est de quatre cent quatre-vingts.

Pour déterminer Mezda, l'un des points les plus importants de cette route, nous nous servirons encore d'un itinéraire dicté à Paris, en 1788, à Venture, par un Tripolitain, qui était allé deux fois à Mourzouk; cet itinéraire se trouve à la fin de l'ouvrage de Hornemann :

Tripoli	0 jours.
R'ariân	3
El-R'arieh, au Sud	3
Mezda	3
El-Dja'fer	2
Sôkna	7
Mourzouk	7
TOTAL	25

Nous voyons, par la position bien connue de Sôkna, que les journées vont toujours en augmentant. Ces deux itinéraires combinés placent Mezda vers 30° 32′ de latitude Nord et 9° 40′ de longitude Est de Paris. M. Walckenaer rapporte encore l'itinéraire d'une expédition militaire dans laquelle se trouvait un Napolitain qui en a écrit la relation. Il résulte de cette relation que l'armée employa douze jours pour arriver de Tripoli à Mezda ; mais il y a des jours de trois et de quatre heures, et d'autres de douze heures au moins.

Le même renseignement indique encore une station nommée El-Faoui, voisine de trois villages à six jours de Mezda, et sans indiquer la direction ni le reste de la route de la colonne expéditionnaire. Nous savons que l'autorité du bey de Tripoli ne s'étend pas beaucoup au delà des montagnes, encore y est-elle souvent tout à fait méconnue ; il est donc probable que le village d'El-Faoui est à l'Est ou au Nord-Ouest de Mezda, et à cent trente ou cent cinquante kilomètres au plus de cette ville. Toutes les cartes d'Afrique représentent Mezda et El-Faoui beaucoup trop loin de Tripoli.

§ XXIV.

Une autre route de R'dâmes à Tripoli est aussi indiquée par M. Carette :

R'dames.	0 jours.
Derdja, petit village ; pas d'eau pendant la route.	2
Montagne de Redjbân ou Zentân. . . . (Entre Derbja et la montagne il y a un puits.)	5 ou 6
De la montagne à Tripoli. . . . . (De l'eau à toutes les stations.)	3
TOTAL.	10 ou 11

Cette route est la même que celle du cheikh H'âdji-K'âcem que nous avons déjà donnée, d'après M. Walckenaer; seulement dans cette dernière Derdja est placé

à trois jours de Redjbân et à six jours de R'dâmes. J'ai donné la préférence aux indications de M. Carette.

§ XXV.

Nous trouvons dans l'ouvrage de M. Walckenaer un itinéraire extrêmement long de Moh'ammed-ben-'Ali-ben-Foul, de Tripoli à Timbektou, par H'aouça, itinéraire singulier, que je n'ai pu construire en entier, mais que j'ai utilisé en partie ; il commence ainsi :

Tripoli	0 jours.
Zenzour (écrit ici *Djenzour*), 18 milles = 3 heures Zâouia, 50 milles = 9 heures Zouâr'a (Ezwaga)	1
K'as'r-Allaka	1
Zouâra (Zowarah)	1
Bouodjeila	1
El-Khattaba	1
Vallée de Zentan	1
Dans la vallée	1
En face de Redjbân	1
TOTAL	8

La route incline ensuite au Sud, et, au lieu de se diriger sur R'dâmes, elle passe à trois jours au Sud de cette ville.

Cette route de Tripoli à la montagne de Redjbân diffère de la précédente en ce qu'elle est plus sinueuse ; elle suit la mer, à une petite distance, jusqu'à Zouâra

de l'Est (Zouâret-ech-Cherguîa), point voisin de l'autre Zouâra, village maritime indiqué, sur toutes les cartes, sous le nom de *Zoara*.

Les deux itinéraires de Tripoli à Rejbân portent cette montagne vers 32° de latitude et 9° 15′ de longitude Est de Paris.

§ XXVI.

Pour le reste de cet itinéraire, qui est fort long et détaillé, je renvoie à l'ouvrage de M. Walckenaer, p. 429 et suivantes; j'en présenterai seulement le résumé.

Après une route très-longue, et probablement fort sinueuse, l'itinéraire aboutit à la plaine de Barkadj, à trois jours au Sud du territoire de R'dâmes. A partir de ce point, l'itinéraire se résume ainsi, en comptant vingt-quatre heures pour deux jours et douze heures pour un.

Barkadj	0 jours.
Sabha	24
Tarekna, ville des Touâreg	11
H'aouça	17
Timbektou	23

Deux jours avant Sabha, on passe à 'Ain-el-Djour, avec l'indication que de là on voit le Fezzân au Sud-Est : le mot Est était illisible dans le manuscrit; mais il n'y a aucune confusion possible, puisqu'on n'a à choisir qu'entre Sud-Est et Sud-Ouest. Cela porterait à retrouver dans Sabha le Sebha bien connu du Fezzân;

mais il y aurait de là vingt-huit jours jusqu'à H'aouça, ce qui n'est pas possible. D'un autre côté, l'itinéraire comptant cinquante-cinq jours de R'dâmes à H'aouça par cette voie, dont vingt-sept jusqu'à Sabha, cette station tombera à moitié chemin de R'dâmes à H'aouça; alors comment, deux jours avant Sabha, verra-t-on le Fezzân au Sud-Est? Il y a là des difficultés qui me paraissent impossibles à résoudre quant à présent. J'abandonne donc toute la partie moyenne de cet itinéraire, qui reste très-incertaine.

La ville de H'aouça, dont il est ici question, est bien certainement la ville voisine du Dhioliba, ville très-connue, qui donne son nom à une grande contrée; notre itinéraire détaille vingt-trois journées de cette ville à Timbektou. Quelques autres renseignements vont nous aider à déterminer sa position approximativement.

Caillié apprit, à Timbektou, que H'aouça en est éloigné de vingt jours à l'Est-Sud-Est; que le Dhioliba coule dans cette direction, et va se perdre dans le Nil. A cette époque, on ne connaissait pas l'embouchure du Dhioliba; mais Caillié soupçonnait déjà que ce fleuve était le même que la rivière de Benin. On lui dit aussi que H'aouça est près du fleuve, à douze jours de navigation de Kabra. D'après Mungo-Park, cette distance est de onze jours de navigation, et la ville de H'aouça est à deux jours du fleuve. Chabini a parcouru la même route sur le fleuve en dix jours, et il place H'aouça à douze lieues de Bioutou, qui lui sert de

port. Le nègre H'âdji Bou-Beker, de Séno Palel, au Sénégal, qui a fourni un itinéraire de son pays jusqu'à la Mekke, rapporté par M. Walckenaer, compte trente jours de Djenné à H'aouça, et autant de cette ville à Kâtchna. M. Magra, ancien consul anglais à Tunis, a indiqué trente-huit jours de H'aouça à Kâtchna.

Il est possible que j'aie placé sur ma carte H'aouça un peu trop loin de Timbektou.

M. Walckenaer, dans son excellent ouvrage sur l'intérieur de l'Afrique, ouvrage que j'ai tant de fois cité, place H'aouça beaucoup trop au Nord. A cette époque, on ne connaissait pas même le cours du Dhioliba, et, réduit au seul renseignement de l'Itinéraire de Mohammed-ben-'Ali-ben-Foul, M. Walckenaer n'a pu déterminer H'aouça avec plus d'exactitude; mais depuis cette époque, presque toutes les cartes de l'Afrique et presque toutes les sphères représentent H'aouça à la même place, c'est-à-dire dans le centre du désert; la plupart, en laissant subsister le tracé de M. Walckenaer, ont placé H'aouça en double emploi, dans une position plus rapprochée de celle que je lui assigne.

§ XXVII.

Nous devons à M. Carette la route suivante, de R'dâmes à Mourzouk :

Rdâmes	0 journ.
Puits	3
A reporter	3

Report	3 jours.
Puits	6
Âdri	3
Mourzouk	8
TOTAL	20

Le même informateur ajoute que d'Âdri à Mourzouk on passe par Temeça; mais il a sans doute confondu Temeça avec Teçaoua.

§ XXVIII.

Le cheikh H'âdji-K'âcem, dont nous avons déjà donné l'itinéraire de Tripoli à Timbektou, a dicté à M. Delaporte, en 1807, un itinéraire de R'dâmes à Kâtchna; je l'extrais, comme le premier, de l'ouvrage de M. Walckenaer :

Gdâmes	0 jours.
Tent-Melloulen	3
(On peut faire ce chemin en un seul jour si l'on est pressé.)	
Zouranit	3
Torrent d'Açawan	6
Torrent de Tahamalt	1
Tanout-Mellen	3
(Cela signifie *le puits blanc.*)	
Ten-Gacem (ou *le puits du mouton*).	3
Gatz	3
Eggagant	3
(C'est une rivière qui baigne le pied de la montagne d'Agrouh.)	
Rivière de Maïss	3

Ville de Janet....................	4 jours.
Puits de Tegherein..............	5
Tedment, au pied du Djebel-Tadent.	3
Aciou, puits....................	8
Teghagit (sans eau, dans les montagnes)......................	5
Tedek.........................	5
Ahîr, dont la capitale est Açoudi....	2
Rivière Aouderas................	3
Djebel-Megzem..................	2
Rivière Irin-Ouallem.............	2
Agades........................	2
Tedlaq (dans les forêts)...........	7
Kerfechi.......................	8
Tasaoua.......................	1
Madaoua......................	1
Takmakouma..................	1
Kâtchna......................	1

J'ai conservé l'orthographe adoptée par M. Delaporte dans cet itinéraire, mais je l'ai ramenée à la nôtre, quand il n'y a pas eu de doute, dans ma carte de l'intérieur de l'Afrique.

Il semble difficile que la station *Gatz* de cet itinéraire puisse être autre chose que R'ât. En effet, puisque H'adji-K'âcem prononce *Gdâmes* au lieu de *R'dâmes*, il doit écrire *Gât* au lieu de *R'ât*. Quant au *tz* qui termine le mot et qui ne peut représenter que la prononciation *ts*, c'est la transformation très-commune du *t* arabe ou berbère.

En comptant jusqu'à la première station deux jours, nous aurons une route totale de vingt et une journées :

c'est précisément la longueur de la route détaillée que nous a fait connaître M. Carette.

Quelques géographes ont pensé que Djanet et Ganat étaient la même ville; mais la confusion n'est pas possible, puisque Rennell indique déjà ces deux villes, et que Lyon a eu aussi des renseignements sur Ganat.

Presque tous les géographes ont également cru retrouver Tegherein, ou Terérein, dans Tegherhy de Clapperton, et Tegherry de Lyon; mais quand ces deux noms seraient identiques, la confusion n'est pas possible, et ce faux rapprochement a fait tracer sur presque toutes les cartes, indépendamment l'un de l'autre, deux itinéraires qui ont une partie commune. L'un de ces itinéraires est celui de H'âdji-K'âcem, l'autre est la route de Mourzouk à Kâtchna, indiquée par Lyon, ainsi qu'il suit :

Mourzouk	0 jours.
Akraf	14
Felezlis	4
Tadent	4
Assiou	6
Tradjit	4
Siloufia	2
Agades	2
Begzam	3
Ghroulghiwa	3
Tagama	7
Kâtchna	7
TOTAL	56

Ces deux itinéraires ont trois stations communes; dans la troisième, Teghagit et Tradjit, on reconnaît sans peine le mot *Tr'âdjit;* la confusion de l'*r* et du *r'aïn*, de la part des Européens, est très-fréquente.

Agades n'est indiqué qu'à quatre jours de Tr'âdjit dans l'itinéraire de Lyon, et à seize dans celui de H'âdji-K'âcem. Cela supposerait qu'on fait un détour considérable pour traverser l'oasis d'Ahîr. Quoique j'aie dû faire concorder, autant que possible, ma construction avec les deux itinéraires, je pense néanmoins que les quatre journées de Lyon sont beaucoup trop courtes.

La route indiquée par H'âdji-K'âcem se trouve tracée dans la carte de Rennell : les noms y sont seulement un peu défigurés; tels sont: Taigairee, Taident, Tagazee, Gazer, Sodi, Waterass, qui correspondent à : Ter'erein, Tadent, Tr'âdjit, Açoudi ou Açouda et Aouderas ou Ouederas. Gazer ne se retrouve pas dans l'itinéraire de H'âdji-K'âcem.

Ganat est indiqué par Rennell à onze jours de Mourzouk, et à dix-neuf jours d'Açouda; Lyon la place à cinq jours de R'ât, ce qui, dans les évaluations de cet auteur, produit environ cent cinquante kilomètres.

L'oasis d'Ahîr, dont la capitale est Açouda, ne nous est encore connue que de nom.

Un grand nombre de routes nous sont indiquées entre Agades et Kâtchna; leur tracé simultané offre assez de difficultés; je les ai toutes construites, mais il est bien entendu qu'on ne doit attacher aucune impor-

tance à la position relative des différentes routes; nous ne savons pas si telle route passe à l'Est ou à l'Ouest de telle autre.

§ XXIX.

On a généralement pensé que Aoudar'ast d'Edrîçi et de Bekri était la même ville qu'Agades. Il me semble que le nom de cette ancienne ville se retrouve, non dans Agades, mais dans un point voisin. En effet, nous remarquons entre Ahîr et Agades, la rivière Aouderas, dont le nom a, avec celui d'Aoudar'ast, une grande ressemblance; l'addition d'un *t* avant ou après un mot est très-fréquente chez les Berbères, et inversement les Arabes le retranchent souvent dans les mots berbères qu'ils emploient; la seule différence est donc entre l'*r* et le *r'aïn*, et il est vrai qu'elle est beaucoup plus grande pour les Arabes et les Berbères que pour nous; mais on trouve dans les auteurs arabes des mots bien plus dénaturés que ne le serait celui dont nous parlons.

Le nom de cette rivière, du reste, doit se prononcer *Ouederas*, et celui de la ville, tel qu'il résulte du texte des auteurs arabes, *Oueder'ast*. Le nom de Waterass, qui se trouve dans la carte de Rennell, correspond bien au premier de ces deux noms.

Bekri nous indique deux routes qui vont de l'empire de Maroc à Oueder'ast. L'une de ces routes est indiquée ainsi qu'il suit :

Ouâdi-Dra'a	0 jours.
Ouâdi-Terk'a ou Terga, sur la limite du désert	5
Puits de Berâmet; à l'Est sont les deux puits Bîr-el-H'ammâlin et Bîr-Maleki. (Ces puits sont à quatre jours de la contrée soumise à l'islamisme; une égale distance conduit à la montagne de fer.)	?
Ensuite désert sans eau jusqu'à Beni-Belis; cette tribu est une branche des Sanhâdja	8
Village de Mrouken	?
Ville de 'Aata ou R'âna (nom incertain).	4
Montagne de Anzel (nom incertain) . .	?
Lamtouna, de la tribu de Sanhâdja . .	?

Ici l'itinéraire se change en histoire, et l'auteur termine en disant que Oueder'ast est à deux mois de Sedjelmêça. J'ai déjà discuté le commencement de cet itinéraire dans mon travail sur l'empire de Maroc. Ouâdi-Dra'a désigne ici la capitale de la contrée de ce nom, et ce point doit être Tammegroût, ou un point voisin. La route, après avoir pris une direction méridionale, s'infléchit sans doute ensuite à l'Est, et il est possible que le village de Mrouken et la ville de 'Aata ou R'âna, etc. dont le nom peut se lire de dix manières, appartiennent à l'oasis de Touât. Les journées dont parle Bekri sont à peu près les journées moyennes de caravane.

Le second itinéraire du même auteur est plus complet que le premier; il part de Tâmdelt, dont j'ai fixé la position probable à 28° de latitude et 6° 20′ de longitude Ouest; il est ainsi indiqué :

Tâmdelt	0 jours.
Bîr-el-H'ammâlin, puits de 8m	1
Défilé étroit	1
Tendefek'; on traverse pendant toute la route la montagne d'Azour, couverte de grandes broussailles	3
Ouirhaloun	3
Targui (?), source	3
Puits de 8m	1
Ouit'ounat (?), grand puits de 6m	3
Oukârît	4
Ouabermi, pays difficile	4
Puits dans la province de Ouârân, désert avec collines de sable	5
Ar'raf, puits salés	2
Akrîri	3
Djebel-Arkounat	1
Bîr-Ouârân, à travers des sables brûlants	1
Pays des Sanhâdja	3
Montagne élevée, qui domine Ouede-r'ast	1
TOTAL	39

C'est encore la journée ordinaire de caravane dont il est ici question. La route de Sedjelmêça à Tâmdelt étant de onze jours, la distance de Sedjelmêça à Oueder'ast sera de cinquante jours. On ne peut tracer cet itinéraire en ligne droite, car le puits de Ouit'ounat tomberait dans le centre du Tanezrouft, contrée absolument dépourvue d'eau; il faudrait sans doute l'infléchir au Sud.

§ XXX.

Je n'ai construit que le commencement de l'itinéraire d'Ebn-Bat'out'a. A partir de Eioualâten, ou Oualâta, cet itinéraire devient très-peu précis et même obscur. Il cite Mâli ou Melli d'une manière vague, mais de façon à montrer qu'il est allé de Melli à Timbektou par eau. Ce qu'en disent Léon et Marmol, et les informations récentes de Clapperton ne nous apprennent rien de plus, et comme cette ville n'est pas sur le Dhioliba lui-même, elle est sans doute sur l'un de ses principaux affluents de droite. Ebn-Bat'out'a la place seulement à vingt-quatre jours de Oualâta, en voyageant rapidement.

Au-dessous de Timbektou, Ebn-Bat'out'a voyagea en canot, et remarqua un grand nombre de villes le long du fleuve, parmi lesquelles il cite la grande ville de Koukou; c'est très-probablement la même que la ville de Caoucaou de Moh'ammed-ben-'Ali-ben-Foul, qui la dépeint comme une ville immense. Bekri parle aussi d'une ville de Koukou sur le Nil : c'est probablement encore la même.

Ebn-Bat'out'a passe ensuite à Bourdâma, ville de Berbères, et enfin à Tekedda; il part de là pour le pays de Touât, qu'il dit éloigné de Tekedda de soixante et dix jours; cela doit nous faire supposer que Tekedda est ou était une ville située près du Dhioliba, et au Sud-Ouest de Sakkâtou. Voici cet itinéraire :

Tekedda.	0 jours.
Kahor, au sultan de Kerkerie.	?
Désert sans eau.	3
Pays inhabité, où l'eau ne manque pas.	15
(Au delà, on arrive à un chemin fourchu, où la route d'Égypte se sépare de celle de Touât; il y a des puits d'eau ferrugineuse.)	
Tribu berbère de Dehkâr.	10
Bouda, du pays de Touât.	30

La distance de Tekedda à Kahor n'est pas indiquée, mais elle doit être de douze jours, pour que la somme totale fasse soixante et dix. La bifurcation de la route a sans doute lieu dans l'oasis d'Ahîr. Mais tout ce tracé resterait encore assez incertain. Peut-être le nom de Dehkâr (Idah'akâr, Idah'agâr) désigne-t-il les H'agâr, une des principales tribus des Touâreg.

§ XXXI.

Il nous manque encore des routes très-importantes, notamment celles d'Ahîr à Touât et à H'aouça. M. Carette n'a pu obtenir que des renseignements assez vagues sur ces routes, ainsi que sur celle de R'ât à Timbektou.

Les environs de H'aouça nous sont absolument inconnus. On remarque, dans cette contrée, une grande ville d'Ezawen, indiquée par Lyon, à vingt jours à l'Est de Timbektou.

Le cours entier du Dhioliba, qui paraît couvert de villes et de villages, nous est inconnu dans le détail.

Enfin, je n'en finirais pas si je voulais détailler ce qui reste à faire dans la géographie de l'Afrique. Espérons que l'intérêt qui s'attache de plus en plus à cette partie du monde sera la source de recherches heureuses, et que dans peu d'années le désert sera aussi bien connu que l'intérieur de l'Algérie.

TOPOGRAPHIE DU DÉSERT.

Les notions que nous possédons sur la constitution physique du désert sont encore très-incomplètes. On peut cependant, à quelques considérations de détail sur ce singulier pays, joindre quelques aperçus généraux sur sa nature et le relief de sa surface.

Il n'y a pas longtemps encore que l'on regardait le S'ah'ra comme une mer de sable dans laquelle croissaient à peine, à de grands intervalles, quelques arbustes rabougris et quelques plantes chétives. Le sable, cependant, ne paraît former que la moindre partie de sa surface, et les régions les plus pénibles à traverser n'en contiennent pas du tout.

Si nous commençons l'examen du désert par sa partie occidentale, un voyage le long de la côte nous offrira des plages basses et sablonneuses, qu'interrompent çà et là quelques caps rocheux peu saillants et peu élevés. Dans presque toute son étendue, cette côte ne s'aperçoit plus en mer à une faible distance, et c'est là sans doute la principale cause des naufrages nombreux qui ont eu lieu sur ce littoral inhospitalier.

A partir de la plage, le sable mouvant ne s'étend qu'à une faible distance, à quelques jours de marche au plus, et bientôt on atteint un plateau peu élevé qui paraît s'avancer fort loin à l'Est. Ce plateau uni, pierreux et on ne peut plus aride, est découpé par quelques vallées ou immenses ravins de cinquante à soixante mètres, dont les escarpements présentent quelques sources à de longs intervalles.

Ce plateau aboutit, au Nord, à des montagnes qui semblent considérables, et qui s'étendent depuis les environs du cap Bojador jusqu'à une limite que nous ne connaissons pas, du côté de l'Est; mais au Nord ces montagnes touchent à celles de l'empire de Maroc : elles présentent des forêts considérables, ainsi que nous l'apprend Brisson.

La partie du désert comprise entre la mer et la route d'El-'Arîb à Timbektou est extrêmement aride et dépourvue d'eau. Il doit y avoir dans cet intervalle un point culminant ou une ligne de partage des eaux, formée par des collines ou un plateau; car on retrouve beaucoup de sable dans la route de Caillié. Le sable ne se rencontre que dans les points les plus bas, et c'est là aussi que se trouvent presque tous les puits. Les plateaux et les pays de collines, surtout vers les lignes de partage des eaux, n'en présentent presque jamais, et, dans ce cas, aucun procédé de sondage ou de forage de puits n'y pourrait faire trouver de l'eau. Dans les mêmes conditions, d'ailleurs, le manque d'eau se fait remarquer, même en Europe.

Une semblable *bosse*, car on pourrait donner ce nom à ces contrées qui s'élèvent un peu au-dessus du niveau moyen du continent, se remarque entre Touât et Timbektou. Quand on part d'Agabli, on ne trouve de sable que pendant quelques jours, et ensuite on traverse un pays de collines appelé *Tanezrouft*, sans rencontrer d'eau pendant huit ou dix jours. Ce pays ne paraît pas s'étendre bien loin à l'Ouest; car, dans cette direction, il est borné par un autre tout différent, le désert d'Iguidi, dont le nom, en berbère, veut dire du sable.

L'oasis de Touât est entourée, à quelque distance, par des montagnes; à l'Ouest et au Nord-Ouest, la contrée qui la sépare du pays de Maroc en est parsemée, mais nous ne savons rien sur leur distribution.

Entre le Maroc, l'Algérie et Touât, existe un désert de sable inhabité et sans eau; et au Sud-Est de l'Algérie se retrouve une contrée semblable qui s'étend jusqu'à R'dâmes; mais entre les deux, près de l'Ouad-Mzâb, il existe une contrée montagneuse qui s'étend peu de l'Est à l'Ouest, et qui paraît se terminer au Sud, un peu avant El-Gole'a. Toute la route d'Alger à l'oasis de Touât ne présente de sable qu'autour de cette bourgade, qui occupe à peu près le milieu de la route de l'Algérie méridionale à l'oasis.

La contrée qui sépare R'ât de l'oasis de Touât est toute montagneuse; nous ne connaissons pas le nom d'une seule station dans cet intervalle, ni la position d'une seule de ses montagnes, qui se relient peut-être

au Tanezrouft d'un côté, et de l'autre à la contrée, aussi montueuse en partie, qui sépare R'dâmes de R'ât et du Fezzân.

La topographie de ce dernier état est passablement connue; il offre un mélange de plaines et de montagnes, et possède un nombre considérable de puits; le sol y est pourtant d'une stérilité extrême. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette contrée, ce sont les chaînes de montagnes qui la séparent, au Nord, de la régence de Tripoli. Une de ces chaînes, celle du R'ariân, paraît avoir ses points culminants à une centaine de kilomètres au Sud-Ouest de Tripoli; nous n'en connaissons pas la hauteur : la direction est Ouest-Nord-Ouest — Est-Sud-Est, comme le bord de la mer, depuis Gâbes jusqu'à Benr'âzi.

Toute la contrée qui sépare le Fezzân de Bornou et de Kâtchna offre aussi un mélange de plaines et de montagnes, et le sable ne s'y trouve que par places. La hauteur moyenne du sol entre le Fezzân et Bornou est, d'après Oudney, d'environ cinq cents mètres.

Nous ne savons rien sur la contrée comprise entre la route d'Agabli à Timbektou, et celle de R'ât à Kâtchna; c'est le pays des Touâreg; il y a sans doute dans cet intervalle une quantité de puits, et même des villes ou des oasis entières, dont nous n'avons jamais entendu parler.

Nous possédons, sur la contrée voisine de Timbektou, quelques renseignements d'où l'on peut tirer des conclusions qui ne sont pas sans intérêt.

La ville de Timbektou est bâtie dans une plaine assez unie, à huit kilomètres environ au Nord du Dhioliba, près du point le plus septentrional de ce fleuve. Tout près des murs de la ville, à l'Ouest, passe une rivière, qui tarit presque en été et qui occupe le fond d'une vallée de douze à quinze mètres de profondeur. Robert Adams dit y avoir vu des barques, ce qui indique qu'elle a peu de pente; nous pouvons, d'après cela, évaluer la hauteur de Timbektou à quinze ou vingt mètres au-dessus du Dhioliba.

Ce fleuve, se jetant dans la mer à dix-sept cents ou dix-huit cents kilomètres de Timbektou, a donc un cours d'au moins deux mille huit cents kilomètres. En ne tenant compte que des sinuosités principales, et en lui assignant une pente de $0^{m},0001$, limite de celles des rivières les plus lentes, nous aurions deux cent quatre-vingts mètres pour la hauteur de Kabra, et trois cents, environ, pour celle de Timbektou au-dessus de la mer. Mais, si le Dhioliba coule lentement près de Djenné et de Timbektou, et dans le voisinage de la mer, il a une portion très-rapide, puisqu'elle offre de petites cataractes à Boussa. On peut donc donner trois cent cinquante à quatre cents mètres comme la limite inférieure de la hauteur de Timbektou au-dessus de la mer.

Si nous supposions que, moyennement, le Dhioliba possède la même pente que le Rhin entre Strasbourg et la mer (et ce fleuve ne doit sa rapidité qu'à l'immense volume d'eau qu'il roule), nous aurions pour Timbektou une hauteur d'environ six cents mètres.

Il semble donc probable qu'on ne se trompera pas beaucoup en adoptant cinq cents mètres pour la hauteur approximative de Timbektou au-dessus de la mer.

La relation du premier voyage d'Ah'med, rapporté par Riley, nous apprend qu'à Oualâta coule une rivière nommée *Gozenzaïr* par les nègres indigènes, et *Ouad-Tenidj* par les Arabes, et qu'elle va vers le grand fleuve, c'est-à-dire le Dhioliba; elle doit donc couler vers le Sud-Est, c'est-à-dire vers Timbektou.

Dans son second voyage de retour de Timbektou à Touât, Ah'med nous apprend que sa caravane marche au Nord-Est pendant vingt jours (environ quatre cents kilomètres), et que, pendant tout ce temps, on traverse une quantité de ruisseaux et de rivières qui coulent vers le grand fleuve au Sud et à l'Ouest; ces rivières ne coulaient que parce qu'il avait considérablement plu pendant le mois précédent.

Robert Adams employa treize jours à parcourir la route de Timbektou à Taoudeni, et, pendant les dix premiers jours, il suivit la rivière de Timbektou ou Lamarzara.

Ces trois renseignements sont très-précis; ils indiquent nettement que Timbektou est situé dans une grande dépression vers laquelle convergent les pentes dans toutes les directions, ou, autrement dit, au confluent de plusieurs rivières qui se jettent ensuite près de là dans le Dhioliba. Timbektou occupe, relativement au Dhioliba, une position analogue à celle d'Angers relativement à la Loire.

Nous pouvons conclure de là que le pays à l'Ouest, au Nord et au Nord-Est de Timbektou, va en s'élevant graduellement, jusqu'à une grande distance, et doit dominer cette ville d'au moins cent mètres, et peut-être beaucoup plus. Il y a donc une contrée assez considérable autour de Timbektou, qui présente une hauteur d'au moins cinq cents à six cents mètres, et peut-être huit cents mètres au-dessus de la mer.

L'oasis qui contient Bîr-Tlir', Taoudeni et Tr'âza, doit être bien plus basse que ce pays de collines; elle est au pied de coteaux qui la dominent de cent à cent trente mètres, d'après Caillié; peut-être se trouve-t-elle à peu près au niveau de Timbektou.

Remarquons que le pays qui sépare El-Araouân et Bîr-Tlir' paraît encore offrir une de ces bosses, de part et d'autre de laquelle se fait le partage des eaux et qui n'offrent pas un seul puits.

Le S'ah'ra ressemble sans doute, topographiquement, à beaucoup d'autres contrées, mais il se distingue surtout par une quantité de grands bassins fermés dont le fond est une plaine sablonneuse, unie, plus ou moins salée, et fournissant alors de l'eau saumâtre qu'on rencontre à quelques mètres de profondeur. Quelques-unes de ces plaines, que les Arabes appellent *R'oût'*, renferment une couche de sel assez considérable pour être exploitée; telles sont probablement les fameuses salines de Tr'âza et de Taoudeni, celles de Tîchet et celles qui abondent aussi dans d'autres parties du désert.

La carte du S'ah'ra sera un jour couverte de rivières, de collines, et d'une grande quantité de noms de puits, de stations, de contrées. Le désert étant en entier habité ou parcouru par des peuples nomades, ces peuples ont besoin de désigner par des noms les lieux qui fournissent à la subsistance de leurs troupeaux pendant la moitié de l'année, les contrées qu'ils sont obligés de contourner et d'éviter, les puits, si indispensables à leur existence, les lits des rivières qui leur fournissent de l'eau pendant une certaine saison, etc.

On peut encore affirmer, sans renseignements et sans craindre de se tromper, que ces peuples qui ont adopté, par motif religieux, l'année lunaire musulmane, ont aussi une autre manière de compter l'année; car chaque circonstance de leur vie nomade est en rapport avec l'année solaire, que j'appellerais bien plus volontiers l'année terrestre.

Ces peuples du désert, tirant presque leur unique subsistance de leurs troupeaux, et leurs troupeaux ne pouvant vivre que des produits naturels du sol, la possession d'un territoire est aussi essentielle pour eux que celle d'une contrée fertile pour un peuple civilisé. La force et le temps ont dû consacrer les droits de chaque tribu sur telle ou telle contrée, et tout le désert doit être partagé et délimité par des collines ou des rivières, les accidents du sol étant les seuls signes de reconnaissance auxquels l'homme puisse avoir recours dans un pays qu'il n'a jalonné, ni par des demeures fixes, ni par la régularité de ses cultures.

TRIBUS DU DÉSERT.

§ Ier.

La contrée dont nous venons de donner la description est habitée par des tribus qui appartiennent à deux populations différentes : l'une berbère, qui l'occupait seule dans l'origine, l'autre arabe, qui ne s'y est répandue qu'après avoir envahi tout le Mor'reb. Cette invasion paraît avoir commencé par l'Ouest, aux rivages de l'Océan, et s'être propagée vers l'Est à l'intérieur du désert. Aussi le long de l'Océan jusqu'au Sénégal, et de là jusqu'aux environs du Dhioliba, les Arabes paraissent avoir expulsé presque entièrement les Berbères-Zenhâga, anciens possesseurs du sol. Entre les routes d'El-'Arib et de Touât à Timbektou, quelques tribus arabes sont mêlées aux Berbères, dont elles sont vassales. Plus à l'Est, nous trouvons encore des Arabes à Mabrouk et aux environs; mais au delà les tribus arabes nomades semblent disparaître tout à fait, pour ne reparaître que dans le Dar-Four et le Kordofan. Dans toutes les villes néanmoins on trouve des Arabes établis, comme à Agades, Kâtchna, etc.

La population berbère la plus remarquable peut-être du désert est celle des Touâreg, qui occupe principalement l'intervalle des deux routes d'Agabli à Timbektou, et de Mourzouk à Kâtchna; elle semble même s'étendre encore plus à l'Est. Leur pays, selon Léon, s'appelle *Targa* ou *Târga*, dont l'adjectif est Târgui au

singulier, et Touâreg au pluriel. Ils parlent un idiome berbère qu'ils appellent la langue Târguîa.

§ II.

La contrée, presque inconnue, qui touche au Nord le Sénégal, est habitée par un grand nombre de tribus arabes, dont nous ne connaissons que quelques-unes; les principales sont : les Brâkna, les Trârza, les Douich, les Darma'kou, les Kontes. Plus à l'Est viennent les Ouled-'Amer, qui occupent une assez grande contrée, qu'on a appelée ordinairement de leur nom défiguré, *Ludamar.* Toutes ces tribus vivent dans des cantons limités, à peu près comme les tribus du Tell, en Algérie.

Il n'en est pas de même des autres tribus arabes qui habitent un peu plus au Nord, c'est-à-dire dans le désert : ces tribus sont soumises à des migrations annuelles, dont nous ne connaissons pas le détail, mais qui sont analogues à celles des tribus de l'Algérie méridionale. Les Ouled-Bou-Sba' ont leur résidence principale entre Arguin et l'oasis de Ouadân, qui est possédée par les Oudâia. Ce nom, dont nous ne connaissons pas très-sûrement la forme, est peut-être un adjectif qui dérive de Ouadân.

La grande tribu des Ouled-Deleim, qui occupe, en hiver, la contrée voisine de Ouadân, se rapproche, en été, de Ouad-Noun, aux environs de laquelle ils possèdent, à ce qu'il paraît, des oasis et des puits.

Les Berbech forment probablement plusieurs fractions, dont les principales habitent autour de Tîchet, près de Timbektou, et près de Mabrouk. Nous ne connaissons pas bien leur mouvement de migrations.

Les Zaouât forment aussi une tribu à plusieurs fractions, que nous retrouvons près d'El-'Arib, dans l'empire de Maroc, et à Bouzbeia, près de Timbektou.

Les 'Arîb sont très-disséminés; il s'en trouve à Bouzbeia, dans l'oasis de Touât, dans le pays de Maroc, en Algérie, etc.

Une quantité de tribus arabes et berbères du désert appartiennent au pays de Maroc, puisqu'elles viennent passer l'été dans l'intérieur de cet empire ; tels sont : les 'Arîb, qui occupent la ville de ce nom, et qui dans l'hiver se répandent au Sud, jusqu'à cent cinquante ou deux cents kilomètres de là; les Ouled-H'amroûn, qui, s'étendant l'hiver jusqu'au Tropique, passent l'été près de Tafilêlt; d'autres, comme les Ouled-Selîm, passent l'été près de l'Ouad-Dra'a ; enfin, il est d'autres tribus, comme les Kharrâdji, qui s'étendent, en hiver, jusqu'auprès de l'oasis de Touât, et viennent passer l'été près de la Mlouia inférieure. Toutes ces migrations annuelles sont parfaitement indiquées par Léon l'Africain, et on y a fait peu d'attention, tant qu'on n'a pas connu le mécanisme invariable de ces voyages, et qu'on a voulu voir dans les tribus arabes des populations errant à l'aventure, et s'arrêtant là où elles trouvaient par hasard de l'eau et des pâturages. La plupart de ces tribus arabes ou berbères, venant passer l'été dans

l'empire de Maroc, l'étude de leur mouvement appartient à la notice géographique que j'ai consacrée à cet empire.

§ III.

Nous ne savons absolument rien sur les mouvements annuels des tribus touâreg; l'étude de ces mouvements accompagnera sans doute celles qu'on ne pourra manquer de faire, d'ici à quelques années, sur leur pays, qui nous est aussi tout à fait inconnu. La population du Fezzân est également une population berbère en grande partie; mais il y a, surtout au Nord, des populations arabes. Je ne crois pas qu'on ait jamais indiqué le déplacement annuel des tribus qui l'habitent.

A l'Est de la route de Mourzouk à Bornou, commence une population noire particulière qu'on appelle les *Tibbou;* ils diffèrent absolument des autres habitants du désert. Je n'ai point à m'en occuper ici, puisqu'ils sortent du cadre que je me suis imposé dans ce travail.

§ IV.

Nous ne connaissons que très-imparfaitement les limites du désert au Sud; nous aurions sans doute à y observer des phénomènes analogues à ceux qui se passent vers ses limites septentrionales; nous trouverions une population noire sédentaire dans les pays cultivés; une population sujette à des migrations dans

la zone intermédiaire, et puis enfin les populations du désert proprement dit. Dans cette dernière contrée, les nègres ne se rencontrent qu'en petit nombre et comme esclaves, mais jamais comme une population vivant du sol et l'habitant, comme les Arabes et les Berbères.

Je ne puis m'empêcher de répéter, en terminant, que nos connaissances sont encore très-incomplètes sur toutes ces contrées. J'ai tâché de réunir dans une notice abrégée tout ce que nous avons appris jusqu'à ce jour sur la géographie du désert et sur les populations qui l'habitent, persuadé que l'intérêt puissant qui s'attache de plus en plus à tout ce qui regarde cette partie du monde ferait oublier bien des omissions et des inexactitudes qui auront dû m'échapper dans un travail auquel je n'ai pu consacrer autant de temps que je l'aurais désiré.

NOTES.

I.

Depuis que cette Notice est terminée, j'ai reçu communication d'un ouvrage intitulé : *The Negroland of the Arabs, etc.* by Cooley, London, 1841. L'auteur, dans cet ouvrage, qui prouve une grande érudition et un travail considérable, discute les données fournies par tous les auteurs arabes qui ont écrit sur l'intérieur de l'Afrique; il a représenté sur une carte, à une échelle peu différente de la mienne, tous les points et toutes les contrées mentionnés dans ces auteurs, quoique leurs indications soient loin de suffire pour les déterminer d'une manière satisfaisante.

La route suivie par Ebn-Bat'out'a, de Sedjelmêça à Oualâta, est indiquée autrement que celle que j'ai donnée page 302 : de Sedjelmêça à Tr'âza, vingt-cinq jours; de là à Tâcerahla, dix jours; et de ce dernier point à Ouâlata, dix jours.

La route de Tâmdelt à Oueder'ast, indiquée par Bekri, et que j'ai rapportée page 329, est donnée de même, quant aux distances, par M. Cooley; mais la plupart des noms sont différents, ce qui tient à la différence des manuscrits arabes.

La carte de M. Cooley indique une route, sans stations, de 'Aïn-el-Salah à Teleg, c'est-à-dire d'Ins'âlah' à Tlir', et une contrée de Tenezarof. Je n'ai pu retrouver rien de relatif à ces indications dans le texte. J'avais cru que cette dernière contrée, qui est évidemment le Tanezrouft, n'avait encore été indiquée que par M. Carette.

II.

J'ai discuté les itinéraires et les notes de Davidson, sans avoir connaissance de la note de M. d'Avezac sur le même sujet; note insérée au Bulletin de la Société de géographie de février 1837, tome VII, 2e série, page 110. Il y a quelques différences dans l'interprétation que nous avons donnée aux indications de distance et aux directions.

III.

C'est par erreur que la ville de Ganat est indiquée, page 326, ainsi que sur la carte, à onze jours de Mourzouk, d'après Rennell. Ce géographe avait placé *Ganatt* sur sa carte, d'après l'itinéraire suivant, communiqué à Lucas par le cherîf Moh'ammed :

Mourzouk	0 journ.
A travers la province de Hyatts, dont 5 dans le sable.	14,
A travers les montagnes d'Eyré, on arrive à la ville de Ganatt	6
Ville d'Assouda	19
Agades	8
Ville de Begzam	3
Ville de Tegamah	2
Rochers déserts	2
Plaine déserte	3
Très-beau pays (on arrive à Kâtchna)	7
	64

Ces données placeraient Ganat à 125 kilomètres de la position que je lui avais assignée, et à 250 kilomètres de R'ât, distance un peu forte pour les cinq journées indiquées par Lyon.

IV.

Une erreur sur les positions de Djarra et de Benaoum m'avait fait placer Tîchet, Oualâta et Chenguît'a un peu trop au Sud. Comme

le déplacement de ces points aurait entraîné des changements trop considérables, j'ai dû me borner à ramener les deux premiers à la position que leur a assignée Mungo-Park.

V.

La position de Melli peut se déterminer avec plus de probabilité que je ne l'avais fait d'abord en combinant les indications de Cadamosto avec celles d'Ebn-Bat'out'a. Nous avons vu, page 330, que ce dernier la place à vingt-quatre journées de Oualâta, quand on voyage rapidement.

Cadamosto nous fournit l'itinéraire suivant, qui va de la mer à Timbektou, et de là à Melli (*Navigations d'Alouys de Cadamosto,* à la suite du tome II de l'édition française de 1830 de Léon l'Africain, pages 356, 363 et 364):

De la mer à Hoden (Ouadân)...	6 jours de chameau.
Tegazza, mines de sel.........	6 jours.
Tombut (Timbektou).........	40 jours de cheval.
Melli......................	30 jours de cheval.

Il s'agit ici de Tr'âza de l'Ouest, qui paraît le même point que Tichet, ou un point situé entre cette ville et Ouadân.

Les deux distances que nous venons de donner placeraient probablement Melli vers 10° de latitude Nord, et 8° 1/2 de longitude Ouest de Paris.

TABLE SOMMAIRE.

RECHERCHES

SUR LA GÉOGRAPHIE ET LE COMMERCE DE L'ALGÉRIE MÉRIDIONALE.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOGRAPHIE.

SECONDE PARTIE.

COMMERCE.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR UNE PARTIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

